

Not found in Bengesco

[illegible]

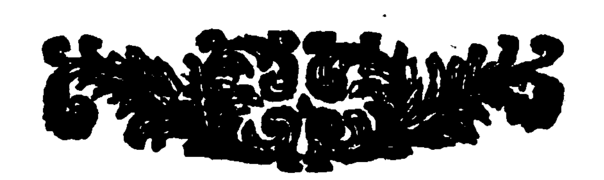
LE SIECLE DE LOUIS XIV.

PUBLIÉ

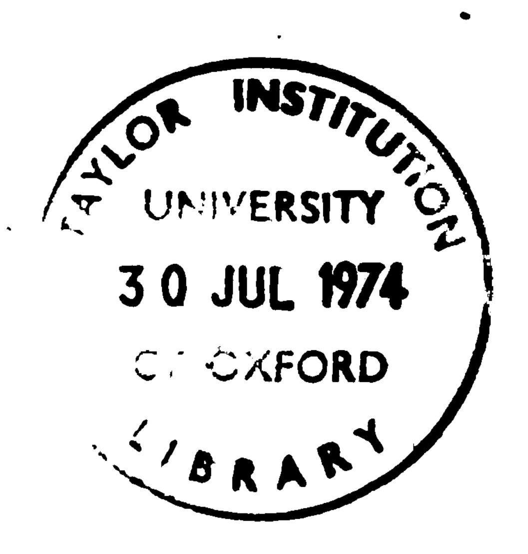
Par M. DE FRANCHEVILLE, *conseiller aulique de sa majesté, & membre de l'academie roiale des Sciences & Belles Lettres de Prusse.*

TOME PREMIER.

NOUVELLE EDITION CORRIGÉE.



A LONDRES,
Chez R. DODSLEY, a là tête de Tully en Pall-mall.
M.DCC.LII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 JUL 1974
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE

DE

L'EDITEUR.

LE manuſcrit de cet ouvrage m'aiant été remis par l'auteur, je le lus avec une très grande attention ; j'y remarquai un amour extréme

de la vérité, & une impartialité entiére ſur toutes les matiéres qui y ſont traitées. C'eſt ſurtout par ces raiſons, que je me ſuis fait un devoir de la faire imprimer, ſous les auſpices d'un monarque à qui la vérité n'eſt pas moins chére que la gloire, & qui, de l'aveu de l'Europe, eſt auſſi capable d'inſtruire les hommes, que de juger de leurs ouvrages.

J'ai préféré une édition commode

mode en deux petits volumes, à une plus magnifique & plus grande ; & j'ose assûrer, que dans ces deux petits volumes on trouvera plus de faits intéressans, & plus d'anecdotes curieuses, que dans les collections immenses qu'on nous à données jusqu'ici sur le régne de LOUIS XIV.

Au reste, quoiqu'il soit question à la fin de cet ouvrage des choses que Louis XV a éxécu-

tées par lui-même, & que plus d'un établissement de Louis XIV ait été perfectionné par son successeur; cependant il a paru, que le titre du SIECLE DE LOUIS XIV devait subsister, non seulement parce que c'est l'histoire d'environ quatre-vingt années, mais parce que la plus-part des grands changemens, dont il est parlé, ont été commencés sous ce régne.

TABLE
DES
CHAPITRES.

TOME I.

CHA-

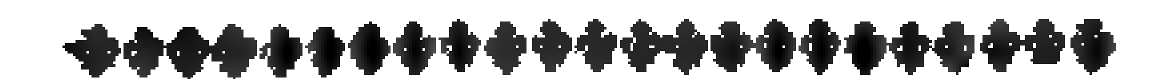
CHA-

TOME

TOME SECOND.

CHA-

LE SIECLE
DE
LOUIS XIV.



CHAPITRE PREMIER.
INTRODUCTION.

E n'eſt pas ſeulement la VIE DE LOUIS XIV qu'on prétend écrire ; on ſe propoſe un plus grand objet. On veut eſſaïer de peindre à la poſtérité, non les actions d'un ſeul homme ; mais l'eſprit des hommes dans le ſiécle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les tems ont produit des héros & des politiques. Tous les peuples ont éprouvé des révolutions. Toutes les hiſtoires ſont preſque égales pour qui ne

veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense, & ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siécles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux, sont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siécles à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe & d'Aléxandre, ou celui des Péricles, des Démosthénes, des Aristotes, des Platons, des Apelles, des Phidias, des Praxitéles; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce; le reste de la terre était barbare.

Le second âge est celui de César & d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troisiéme, est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Alors on vit en Italie une famille de simples citoiens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'Europe; les Médicis appellérent à Florence les arts, que les Turcs chassaient de la Grèce, c'était le tems de la gloire de l'Italie. Toutes les sciences reprenaient une vie nouvelle;

 les

les Italiens les honorérent du nom de *vertu*, comme les premiers Grecs les avaient caractérisés du nom de *sagesse*. Tout tendait à la perfection : les Michel-Anges, les Raphaëls, les Titiens, les Tasses, les Ariostes fleurirent. La gravûre fut inventée ; la belle architecture reparut plus admirable encore que dans Rome triomphante ; & la barbarie gothique, qui défigurait l'Europe en tout genre, fut chassée de l'Italie pour faire en tout place au bon goût.

Les arts, toûjours transplantés de Grèce en Italie, se trouvaient dans un terrain favorable, où ils fructifiaient tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits ; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérérent trop vîte.

François premier encouragea des savans ; mais qui ne furent que savans : il eut des architectes ; mais il n'eut ni des Michel-Anges, ni des Palladios : il voulut en vain établir des écoles de peinture ; les peintres Italiens qu'il appella ne firent point d'eléves Français. Quelques épigrammes & quelques contes libres composaient toute notre poësie ; Rabelais était notre seul livre de prose à la mode, du tems de Henri II.

En un mot, les Italiens seuls avaient tout, si vous en exceptez la musique, qui n'était encore qu'informe ; & la philosophie expérimentale, qui était inconnuë par tout également.

Enfin, le quatriéme siécle est celui qu'on nomme le siécle de Louis XIV ; & c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été poussés plus loin que sous les Médicis, sous les Augustes & les Aléxandres ; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine philosophie n'a été connuë que dans ce tems : & il est vrai de dire, qu'à commencer depuis les derniéres années du cardinal de Richelieu, jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV, il s'est fait dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France ; elle s'est étenduë en Angleterre ; elle a excité l'émulation dont avait alors besoin cette nation spirituelle & profonde ; elle a porté le goût en

Allemagne, les ſciences en Moſcovie; elle a même ranimé l'Italie qui languiſſait, & l'Europe a dû ſa politeſſe à la cour de Louis XIV.

Avant ce tems, les Italiens appellaient tous les ultramontains du nom de barbares; il faut avouer que les Français méritaient en quelque ſorte cette injure. Nos péres joignaient la galanterie romaneſque des Maures à la groſſiéreté Gothique; ils n'avaient preſque aucun des arts aimables; ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés: car lorſqu'on a perfectionné ce qui eſt néceſſaire, on trouve bientôt le beau & l'agréable; & il n'eſt pas étonnant que la peinture, la ſculpture, la poëſie, l'éloquence, la philoſophie, fuſſent preſque inconnuës à une nation, qui aiant des ports ſur l'océan & ſur la Méditerranée, n'avait pourtant point de flote, & qui aimant le luxe à l'excés, avait à peine quelques manufactures groſſieres.

Les Juifs, les Génois, les Vénitiens, les Portugais, les Flamans, les Hollandais, les Anglais, firent tour-à-tour notre commerce, dont nous ignorions les principes. Louis XIII à ſon avénement à la couronne n'avait pas un vaiſſeau; Paris ne contenait pas quatre-cent-mille hommes, & n'était pas décoré de quatre beaux édifi-

ces ; les autres villes du roiaume reſſemblaient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la nobleſſe cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de foſſés, opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étaient preſque impraticables ; les villes étaient ſans police, l'état ſans argent, & le gouvernement preſque toûjours ſans crédit parmi les nations étrangéres.

On ne doit pas ſe diſſimuler, que depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la France avait langui plus ou moins dans cette faibleſſe, parce qu'elle n'avait preſque jamais joui d'un bon gouvernement.

Il faut, pour qu'un état ſoit puiſſant, ou que le peuple ait une liberté fondée ſur les loix, ou que l'autorité ſouveraine ſoit affermie ſans contradiction.

En France les peuples furent eſclaves juſques vers le tems de Philippe-Auguſte ; les ſeigneurs furent tyrans juſqu'à Louis XI ; & les rois, toûjours occupés à ſoûtenir leur autorité contre leurs vaſſaux, n'eûrent jamais ni le tems de ſonger au bonheur de leurs ſujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI fit beaucoup pour la puiſſance roiale, mais rien pour la félicité & la gloire de la nation.

Fran-

François I fit naître le commerce, la navigation, les lettres & tous les arts ; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, & tous périrent avec lui.

Henri le grand voulait retirer la France des calamités & de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa capitale, au milieu du peuple dont il allait faire le bonheur.

Le cardinal de Richelieu, occupé d'abbaisser la maison d'Aûtriche, le calvinisme & les grands, ne joüit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation ; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf-cens années, notre génie a été presque toûjours rétréci sous un gouvernement gothique, au milieu des divisions & des guerres civiles, n'aiant ni loix ni coûtumes fixes, changeant de deux siécles en deux siécles un langage toûjours grossier ; les nobles sans discipline, ne connaissant que la guerre & l'oisiveté ; les ecclésiastiques vivant dans le désordre & dans l'ignorance ; & les peuples sans industrie, croupissant dans leur misére.

Voila pourquoi les Français n'eûrent part, ni aux grandes découvertes, ni aux in-

inventions admirables des autres nations : l'imprimerie, la poudre, les glaces, les télescopes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai systême de l'univers, ne leur appartiennent point ; ils faisaient des tournois, pendant que les Portugais & les Espagnols découvraient & conquéraient de nouveaux mondes à l'Orient & à l'Occident du monde connu. Charles-quint prodiguait déja en Europe les trésors du Méxique, avant que quelques sujets de François premier eussent découvert la contrée inculte du Canada ; mais par le peu même que firent les Français dans le commencement du seiziéme siécle, on vit dequoi ils sont capables quand ils sont conduits.

On se propose de montrèr ici ce qu'ils ont été sous Louis XIV ; & l'on souhaite que la postérité de ce monarque, & celle de ses peuples, également animées d'une heureuse émulation, s'efforcent de surpasser leurs ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouvèr ici les détails presque infinis des guerres entreprises dans ce siécle ; on est obligé de laissêr aux annalistes le soin de ramassêr avec éxactitude tous ces petits faits, qui ne serviraient qu'à détourner la vuë de l'objet principal. C'est à eux

à

à marquer les marches, les contremarches des armées, & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des villes, prises & reprises par les armes, données & renduës par des traités : mille circonstances intéressantes pour les contemporains se perdent aux yeux de la postérité, & disparaissent pour ne laisser voir que les grands événemens, qui ont fixé la destinée des empires ; tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette histoire qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, & conseiller l'amour de la vertu, des arts & de la patrie.

On essaïera de faire voir ce qu'étaient & la France & les autres états de l'Europe avant la naissance de Louis XIV ; ensuite on décrira les grands événemens politiques & militaires de son régne. Le gouvernement intérieur du roiaume, objet plus important pour les peuples, sera traité à part. La vie privée de Louis XIV, les particularités de sa cour & de son régne, tiendront une grande place. D'autres articles seront pour les arts, pour les sciences, pour les progrès de l'esprit humain dans ce siécle. Enfin on

parlera de l'église, qui depuis si long-tems est liée au gouvernement, qui tantôt l'inquiette & tantôt le fortifie ; & qui instituée pour enseigner la morale, se livre souvent à la politique & aux passions humaines.

DES

DES ÉTATS
DE L'EUROPE
AVANT
LOUIS XIV.

IL y avait déja long-tems qu'on pouvait regarder l'Europe chrétienne (à la Moscovie près) comme une grande république partagée en plusieurs états, les uns monarchiques, les autres mixtes ; ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires, mais tous correspondans les uns avec les autres ; tous aiant un même fonds de religion, quoique devisés en plusieurs sects ; tous aiant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde. C'est par ces principes que les nations Européanes ne font point esclaves leurs prisonniers ; qu'elles respectent les ambassadeurs de leurs ennemis ; qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains princes, comme de l'empereur, des

des rois, & des autres moindres potentats : & qu'elles s'accordent ſur-tout dans la ſage politique de tenir entr'elles autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, emploiant ſans ceſſe les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les uns chez les autres des ambaſſadeurs, ou des eſpions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les cours des deſſeins d'une ſeule, donnèr à la fois l'alarme à l'Europe, and garantir les plus faibles des invaſions que le plus fort eſt toûjours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles-quint la balance penchait trop du côté de la maiſon d'Aûtriche. Cette maiſon puiſſante était, vers

a Por-
ie ; les
e Na-
lema-
taient
t d'é-
l chef

de cette maiſon, il eſt à croire que l'Europe lui aurait enfin été aſſervie.

DE L'ALLEMAGNE.

L'empire d'Allemagne eſt le plus puiſſant voiſin qu'ait la France : il eſt à peu-près de

de la même étenduë ; moins riche peut-être en argent, mais plus fécond en hommes robustes & patiens dans le travail. La nation Allemande est gouvernée, peu s'en faut, comme l'était la France sous les premiers rois Capétiens, qui étaient des chefs souvent mal-obéis, de plusieurs grands vassaux, & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui soixante villes libres, & qu'on nomme impériales, environ autant de souverains séculiers, près de quarante princes ecclésiastiques, soit abbés, soit évêques, neuf électeurs, parmi lesquels on peut compter trois rois, enfin l'empereur, chef de tous ces potentats, composent ce grand corps Germanique, que le flegme Allemand fait subsister avec presque autant d'ordre, qu'il y avait autrefois de confusion dans le gouvernement Français.

Chaque membre de l'empire a ses droits, ses priviléges, ses obligations ; & la connaissance difficile de tant de loix, souvent contestées, fait ce que l'on appelle en Allemagne, *l'étude du droit public*, pour laquelle la nation Germanique est si renommée.

L'empereur lui-même ne serait guéres à la vérité plus puissant, ni plus riche qu'un doge de Venise. L' Allemagne parta-

partagée en villes libres & en principautés, ne laisse au chef de tant d'états, que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, sans domaines, sans argent, & par conséquent sans pouvoir. Il ne possède pas à titre d'empereur un seul village ; la ville de Bamberg lui est assignée seulement pour sa résidence, quand il n'en a pas d'autre. Cependant cette dignité aussi vaine que suprême, était devenuë si puissante entre les mains des Aûtrichiens, qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en monarchie absolüe cette république de princes.

Deux partis divisaient alors & partagent encore aujourd'hui l'Europe chrétienne, & sur-tout l'Allemagne. Le premier est celui des catholiques plus ou moins soumis au pape ; le second est celui des ennemis de la domination spirituelle & temporelle du pape & des prélats catholiques. Nous appellons ceux de ce parti du nom général de protestans, quoiqu'ils soient divisés en Luthériens, Calvinistes & autres, qui se haïssent entr'eux, presque autant qu'ils haïssent Rome.

En Allemagne, la Saxe, le Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les états de la maison de Brunswic, le Wirtemberg, sui-

ſuivent la religion Luthérienne, qu'on nomme évangélique. Toutes les villes libres impériales ont embraſſé cette ſecte, qui a ſemblé plus convenable que la religion catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les Calviniſtes, répandus parmi les Luthériens qui ſont les plus forts, ne font qu'un parti médiocre ; les catholiques compoſent le reſte de l'empire, & aiant à leur tête la maiſon d'Aûtriche, ils étaient ſans doute les plus puiſſans.

Non-ſeulement l'Allemagne, mais tous les états chrétiens, ſaignaient encore des plaïes, qu'ils avaient recuës de tant de guerres de religion, fureur particuliére aux chrétiens ignorée des idolâtres, & ſuite malheureuſe de l'eſprit dogmatique introduit depuis ſi long-tems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverſe qui n'aïent cauſé une guerre civile, & les nations étrangéres (peut-être notre poſtérité) ne pourront un jour comprendre que nos péres ſe ſoient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

En 1619 l'empereur Mathias étant mort ſans enfans, le parti proteſtant ſe remua pour ôter l'empire à la maiſon de' Aûtriche & à la communion Romaine ; mais Ferdinand archiduc de Grats, couſin de Mathias,

thias, n'en fut pas moins élu empereur. Il était déja roi de Bohême & de Hongrie, par la démiſſion de Mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux roiaumes.

Ce Ferdinand II continua d'abattre le parti proteſtant : il ſe vit quelque-tems le plus puiſſant & le plus heureux monarque de la chrétienté, moins par lui-même que par le ſuccès de ſes deux grands généraux, Valſtein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de princes de la maiſon d'Aûtriche, conquérans ſans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils ſavaient choiſir. Cette puiſſance menaçait déja du joug, & les proteſtans & les catholiques : l'alarme fut même portée juſqu'à Rome, ſur laquelle ce titre d'empereur & de roi des Romains donne des droits chimériques, que la moindre occaſion peut rendre trop réel. Rome, qui de ſon côté pretendait autrefois un droit plus chimérique ſur l'empire, s'unit alors avec la France contre la maiſon d'Aûtriche. L'argent des Français, les intrigues de Rome, & les cris de tous les proteſtans, appellérent enfin du fond de la Suéde Guſtave-Adolphe, le ſeul roi de ce tems-là qui pût prétendre au nom de héros, & le ſeul qui pût renverſer la puiſſance Aûtrichienne.

L'ar-

L'arrivée de Gustave en Allemagne changea la face de l'Europe. Il gagna en 1631 contre le général Tilly la bataille de Leipsic, si célébre par les nouvelles manoeuvres de guerre que ce roi mit en usage, & qui passe encore pour le chef-d'oeuvre de l'art militaire.

L'empereur Ferdinand se vit en 1632 prêt à perdre la Bohême, la Hongrie & l'empire: son bonheur le sauva; Gustave-Adolphe fut tué à la bataille de Lützen, au milieu de sa victoire; & la mort d'un seul homme rétablit ce qui lui seul pouvait détruire.

La politique de la maison d'Aûtriche, qui avait succombé sous les armes d'Adolphe, se trouva forte contre tout le reste; elle détacha les princes les plus puissans de l'empire, de l'alliance des Suédois. Ces troupes victorieuses, abandonnées de leurs alliés & privées de leur roi, furent battuës à Norlingue; & quoique plus heureuses ensuite, elles furent toûjours moins à craindre que sous Gustave.

Ferdinand II, mort dans ces conjonctures, laissa tous ses états à son fils Ferdinand III, qui hérita de sa politique, & fit comme lui la guerre de son cabinet: il régna pendant la minorité de Louis XIV.

L'Alle-

L'Allemagne n'était point alors aussi florissante qu'elle l'est devenue depuis; le luxe y était inconnu, & les commodités de la vie étaient encore très-rares chez les plus grands seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686, par les réfugiés Français, qui allérent y établir leurs manufactures. Ce païs fertile & peuplé manquait de commerce & d'argent; la gravité des mœurs & la lenteur particuliére aux Allemans, les privaient de ces plaisirs & de ces arts agréables, que la sagacité Italienne cultivait depuis tant d'années, & que l'industrie Française commençait dès-lors à perfectionner. Les Allemans, riches chez eux, étaient pauvres ailleurs; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de tems sous les mêmes étendarts tant de peuples différens, les mettait à-peu-près comme aujourd'hui dans l'impossibilité de porter & de soûtenir longtems la guerre chez leurs voisins. Aussi c'est presque toûjours dans l'empire que les Français on fait la guerre contre l'empire. La différence du gouvernement & du génie rend les Français plus propres pour l'attaque, & les Allemans pour la défense.

DE

DE L'ESPAGNE.

L'Eſpagne, gouvernée par la branche aînée de la maiſon d'Aûtriche, avait imprimé après la mort de Charles-quint, plus de terreur que la nation Germanique. Le rois d'Eſpagne étaient incomparablement plus abſolus & plus riches. Les mines du Méxique & du Potoſi ſemblaient leur fournir dequoi acheter la liberté de l'Europe. Ce projet de la monarchie univerſelle de notre continent chrétien, commencé par Charles-quint, fut d'abord ſoûtenu par Philippe II. Il voulut, du fond de l'Eſcurial, aſſervir la chrétienté par les négociations, & par la guerre. Il envahit le Portugal ; il déſola la France ; il menaça l'Angleterre : mais plus propre peut-être à marchander de loin des eſclaves, qu'à combattre de près ſes ennemis, il n'ajoûta aucune conquête à la facile invaſion du Portugal ; il ſacrifia de ſon aveu quinze-cent-millions, qui font aujourd'hui plus de trois-mille-millions de notre monoie, pour aſſervir la France, & pour regagner la Hollande. Mais ſes tréſors ne ſervirent qu'à enricher ces païs qu'il voulut domter.

Philippe III ſon fils, moins guerrier encore & moins ſage, eut peu de vertus

tus de roi. La ſuperſtition, ce vice des ames faibles, ternit ſon régne & affaiblit la monarchie Eſpagnole. Son roiaume commençait à s'épuiſer d'habitans, par les nombreuſes colonies que l'avarice tranſplantait dans la nouveau monde ; & ce fut dans ces circonſtances que ce roi chaſſa de ſes états près de huit-cent-mille Maures, lui qui aurait dû au contraire en faire venir davantage, s'il eſt vrai que le nombre des ſujets ſoit le tréſor des monarques. L'Eſpagne fut preſque déſerte depuis ce tems : la fierté oiſive des habitans laiſſa paſſer en d'autres mains les richeſſes du nouveau monde ; l'or du Pérou devint le partage de tous les marchands de l'Europe : en vain une loi ſévére & preſque toûjours éxécutée, ferme les ports de l'Amérique Eſpagnole, aux autres nations ; les négocians de France, d'Angleterre, d'Italie, chargent de leurs marchandiſes les gallions, en rapportent le principal avantage, & c'eſt pour eux que le Pérou & le Méxique ont été conquis.

La grandeur Eſpagnole ne fut donç plus ſous Philippe III, qu'un vaſte corps ſans ſubſtance, qui avait plus de réputation que de force.

Philippe IV, héretier de la faibleſſe de ſon pére, perdit le Portugal par ſa négli-

gligence, le Rouſſillon par la faibleſſe de ſes armes, & la Catalogne par l'abus du deſpotiſme. C'eſt ce même roi, à qui le comte-duc d'Olivarès, ſon favori & ſon miniſtre, fit prendre le nom de grand à ſon avénement à la couronne, peut-être pour l'excitèr à mériter ce titre, dont il fut ſi indigne, que tout roi qu'il était, perſonne n'oſa le lui donner. De tels rois ne pouvaient être longtems heureux dans leurs guerres contre la France. Si nos diviſions & nos fautes leur donnaient quelques avantages, ils en perdaient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandaient à des peuples que leurs priviléges mettaient en droit de mal-ſervir ; les Caſtillans avaient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie ; les Arragonois diſputaient ſans ceſſe leur liberté contre le conſeil roial ; & les Catalans, qui regardaient leurs rois comme leurs ennemis, ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leur provinces. Ainſi ce beau roiaume était alors peu puiſſant au-dehors & miſérable au-dedans ; nulle induſtrie ne ſecondait, dans ces climats heureux, les préſens de la nature ; ni les ſoies de la Valence, ni les belles laines de l'Andalouſie & de la Caſtille, n'étaient préparées par les mains Eſpagnoles : les

toiles

toiles fines étaient un luxe très-peu connu: les manufactures Flamandes, reste des monumens de la maison de Bourgogne, fournissaient à Madrid ce que l'on connaissait alors de magnificence: les étoffes d'or & d'argent étaient défenduës dans cette monarchie, comme elles le seraient dans une république indigente qui craindrait de s'appauvrir. En effet, malgré les mines du nouveau monde, l'Espagne était si pauvre, que le ministére de Philippe IV se trouva réduit à la nécessité de faire de la monoie de cuivre, à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent; il fallut que le maître du Méxique & du Pérou fit de la fausse monoie pour païer les charges de l'état. On n'osait, si on en croit le sage Gourville, imposer des taxes personnelles; parce que ni les bourgeois, ni les gens de la campagne, n'aiant presque point de meubles, n'auraient jamais pû être contraints à païer. Tel était l'état de l'Espagne, & cependant réunie avec l'empire, elle mettait un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

DU PORTUGAL.

LE Portugal redevenait alors un roiaume. Jean, duc de Bragance, prince qui passait pour faible, avait arraché cette pro-

province à un roi plus faible que lui ; les Portugais cultivaient par nécessité le commerce que l'Espagne négligeait par fierté ; ils venaient de se liguer avec la France & la Hollande en 1641 contre l'Espagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'eussent fait les plus signalées victoires. Le ministére Français, qui n'avait contribué en rien à cet événement, en retira sans peine le plus grand avantage qu'on puisse avoir contre son ennemi, celui de le voir attaqué par une puissance irréconciliable.

Le Portugal secouant le joug de l'Espagne, étendant son commerce & augmentant sa puissance, rappelle ici l'idée de la Hollande, qui jouissait des mêmes avantages d'une maniére bien différente.

DE LA HOLLANDE.

Ce petit état de sept provinces unies, païs stérile, mal-sain, & presque submergé par la mèr, était depuis environ un demi-siécle, un éxemple presque unique sur la terre, de ce que peuvent l'amour de la liberté, & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices Espagnoles, & qui n'étaient comptés encore pour rien dans l'Europe, résis-

résistérent à toutes les forces de leur maître & de leur tyran Philippe II, éludérent les desseins de plusieurs princes, qui voulaient les secourir pour les asservir, & fondérent une puissance, que nous avons vû balancer le pouvoir de l'Espagne même. Le désespoir qu'inspire la tyrannie les avait d'abord armés; la liberté avait élevé leur courage, & les princes de la maison d'Orange en avaient fait d'excellens soldats. A peine vainqueurs de leurs maîtres, ils établirent une forme de gouvernement, qui conserve, autant qu'il est possible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce gouvernement & la tolérance de toutes les maniéres d'adorer Dieu, dangereuse peut-être ailleurs, mais là nécessaire, peuplérent la Hollande d'une foule d'étrangers, & sur-tout de Wallons, que l'inquisition persécutait dans leur patrie, & qui d'esclaves devinrent citoiens.

La religion calviniste, dominant dans la Hollande, servit encore à sa puissance. Ce païs, alors si pauvre, n'aurait pu ni suffire à la magnificence des prélats, ni nourrir des ordres religieux; & cette terre où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par serment à laisser périr, autant qu'il est en

eux,

eux, l'espéce humaine. On avait l'exemple de l'Angleterre, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les ministres des autels jouissaient de la douceur du mariage, & que les espérances des familles n'étaient point ensevelies dans le célibat du cloître.

Tandis que les Hollandais établissaient, les armes à la main, ce gouvernement nouveau, ils le soûtenaient par le négoce. Ils allérent attaquèr au fond de l'Asie ces mêmes maîtres, qui jouissaient alors des découvertes des Portugais ; ils leur enlevérent les îles où croissent ces épiceries précieuses, trésors aussi réels que ceux du Pérou, & dont la culture est aussi salutaire à la santé, que le travail des mines est mortel aux hommes.

La compagnie des Indes Orientales, établie en 1602, gagnait déja près de trois-cent pour cent en 1620. Ce gain augmentait chaque année. Bientôt cette société de marchands, devenuë une puissance formidable, bâtit dans l'île de Java, la ville de Batavia, la plus belle de l'Asie & le centre du commerce, dans laquelle résident cinq-mille Chinois, & où abordent toutes les nations de l'univers. La compagnie peut y armer trente vaisseaux de guerre de quarante piéces de canon, & mettre au moins vingt-

mille hommes sous les armes. Un simple marchand, gouverneur de cette colonie, y paraît avec la pompe des plus grands rois, sans que ce faste Asiatique corrompe la frugale simplicité des Hollandais en Europe. Ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des Sept-provinces.

Anvers, si longtems florissante, & qui avait englouti le commerce de Venise, ne fut plus qu'un désert. Amsterdam, malgré les incommodités de son port, devint à son tour le magasin du monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenses. Les eaux de la mèr furent contenuës par de doubles digues. Des canaux creusés dans toutes les villes, furent revétus de pierre; les ruës devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. Les barques chargées de marchandises abordérent aux portes des particuliers, & les étrangers ne se lassent point d'admirer ce mélange singulier, formé par les faîtes des maisons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaisseaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le spectacle de la mèr, de la ville & de la campagne.

Cet état d'une espéce si nouvelle, était depuis sa fondation, attaché intimement à la France: l'intérêt les réunissait; ils avaient les mêmes ennemis: Henri le

grand & Louis XIII avaient été ses alliés & ses protecteurs.

DE L'ANGLETERRE.

L'Angleterre beaucoup plus puissante, affectait la souveraineté des mers, & prétendait mettre une balance entre les dominations de l'Europe; mais Charles I, qui régnait depuis 1625, loin de pouvoir soûtenir le poids de cette balance, sentait le sceptre échaper déja de sa main; il avait voulu rendre son pouvoir en Angleterre indépendant des loix, & changer la religion en Ecosse. Trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter; bon mari, bon maître, bon pére, honnête-homme, mais monarque mal conseillé: il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin le trône & la vie sur un échafaut, par une révolution presque inouïe.

Cette guerre civile, commencée dans la minorité de Louis XIV, empécha pour un tems l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins: elle perdit sa considération avec son bonheur; son commerce fut interrompu; les autres nations la crurent ensevelie sous ses ruines, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de

Cromwel, qui l'assujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la religion sur le visage, & qui dans son gouvernement, couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur.

DE ROME.

Cette balance, que l'Angleterre s'était longtems flâtée de maintenir entre les rois par sa puissance, la cour de Rome essaïait de la tenir par sa politique. L'Italie était divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs souverainetés : celle que posséde le pape est assez grande pour le rendre respectable comme prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du gouvernement ne sert pas à peupler son païs, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce ; son autorité spirituelle, toûjours un peu mélée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la chrétienté ; & si dans l'autre il est regardé comme un pére, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la France est de la regarder comme une personne sacrée mais enterprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encore dans

dans tous les païs catholiques, les traces des pas que la cour de Rome a faits autrefois vers la monarchie universelle. Tous les princes de la religion catholique envoïent au pape, à leur avénement, des ambassades qu'on nomme d'*obédience*. Chaque couronne a dans Rome un cardinal, qui prend le nom de protecteur. Le pape donne des bulles de tous les évêchez, & s'exprime dans ses bulles, comme s'il conférait ces dignités de sa seule puissance. Tous les évêques Italiens, Espagnols, Flamans, & même quelques Français, se nomment évêques, par la permission divine, & par celle du saint siége. Il n'y a point de roiaume dans lequel il n'y ait beaucoup de bénéfices à sa nomination; il reçoit en tribut les revenus de la premiere année des bénéfices consistoriaux.

Les religieux, dont les chefs résident à Rome, sont encore autant de sujets immédiats du pape, répandus dans tous les états. La coûtume qui fait tout, & qui est cause que le monde est gouverné par des abus comme par des loix, n'a pas toûjours permis aux princes de remédier entiérement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son souverain, est un crime de léze-majesté dans

un laïque ; c'eſt dans le cloître un acte de religion. La difficulté de ſavoir à quel point on doit obéir à ce ſouverain étranger, la facilité de ſe laiſſer ſéduire, le plaiſir de ſecouèr un joug naturel pour en prendre un qu'on ſe donne à ſoi-même, l'eſprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop ſouvent porté des ordres éntiers de religieux à ſervir Rome contre leur patrie.

L'eſprit éclairé qui régne en France depuis un ſiécle, & qui s'eſt étendu dans preſque toutes les conditions, a été le meilleur remède à cet abus. Les bons livres écrits ſur cette matiére ſont de vrais ſervices rendus aux rois & aux peuples : & un des grands changemens qui ſe ſoient fait par ce moien dans nos mœurs ſous Louis XIV ; c'eſt la perſuaſion dans laquelle les religieux commencent tous à être, qu'ils ſont ſujets du roi, avant que d'être ſerviteurs du pape. La juriſdiction, cette marque eſſentielle de la ſouveraineté, eſt encore demeurée au pontife Romain. La France même, malgré toutes ſes libertés de l'egliſe Gallicane, ſouffre que l'on appelle au pape en dernier reſſort dans les cauſes eccléſiaſtiques.

Si on veut diſſoudre un mariage, épouſer ſa couſine ou ſa niéce, ſe faire relever

ver de ses voeux, c'est à Rome, & non à son évêque, qu'on s'adresse ; les graces y sont taxées, & les particuliers de tous les états y achétent des dispenses à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de personnes comme la suite des plus grands abus, & par d'autres comme les restes des droits les plus sacrés, sont toûjours soûtenus avec art. Rome ménage son crédit avec autant de politique, que la république Romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais cour ne sut mieux se conduire, selon les hommes & selon les tems. Les papes sont presque toûjours des Italiens, blanchis dans les affaires, sans passions qui les aveuglent ; leur conseil est composé de cardinaux, qui leur ressemblent, & qui sont tous animés du même esprit. De ce conseil émanent des ordres, qui vont jusqu'à la Chine & à l'Amérique ; il embrasse en ce sens l'univers ; & on peut dire ce que disait autrefois un étranger du sénat de Rome : *J'ai vû un consistoire de rois.* Laplûpart de nos écrivains se sont élevés avec raison contre l'ambition de cette cour ; mais je n'en voi point qui ait rendu assez de justice à sa prudence. Je ne sai si une autre nation eût pû conserver si longtems dans l'Europe tant de

prérogatives toûjours combattuës : toute autre cour les eût peut-être perduës, ou par sa fierté, ou par sa mollesse, ou par sa lenteur, ou par sa vivacité ; mais Rome emploiant presque toûjours à propos la fermeté & la souplesse, a conservé tout ce qu'elle a pû humainement garder. On la vit rampante sous Charles-quint, terrible à notre roi Henry III, ennemie & amie tour-à-tour de Henri IV, adroite avec Louis XIII, opposée ouvertement à Louis XIV, dans le tems qu'il fut à craindre, & souvent ennemie secrette des empereurs, dont elle se défiait plus que du sultan des Turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique, & de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui à Rome de cette ancienne puissance, qui six siécles auparavant avait voulu soumettre l'empire & l'Europe à la tiâre.

Naple est un témoignage subsistant encore de ce droit que les papes sûrent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créèr & de donner des roiaumes. Mais le roi d'Espagne, possesseur de cet état, ne laissait à la cour Romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant.

DU RESTE DE L'ITALIE.

Au reste, l'état du pape était dans une paix heureuse, qui n'avait été altérée que par une petite guerre entre les cardinaux Barberin, neveux du pape Urbain VIII, & le duc de Parme ; guerre peu sanglante & passagére, telle qu'on la devait attendre de ces nouveaux Romains, dont les mœurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur gouvernement. Le cardinal Barberin, auteur de ces troubles, marchait à la tête de sa petite armée avec des indulgences. La plus forte bataille, qui se donna, fut entre quatre ou cinq-cens hommes de chaque parti. La forteresse de Piégaia se rendit à discrétion, dès qu'elle vit approcher l'artillerie ; cette artillerie consistait en deux coulevrines. Cependant il fallut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'histoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne Rome & de Carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de Rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne Rome finissait tout par des victoires.

Les autres provinces d'Italie écoutaient des intérêts divers. Venise craignait les

Turcs & l'empereur; elle défendait à peine ſes états de terre-ferme, des prétentions de l'Allemagne & de l'invaſion du grand-ſeigneur. Ce n'était plus cette Veniſe autrefois la maîtreſſe du commerce du monde, qui cent-cinquante ans auparavant avait excité la jalouſie de tant de rois. La ſageſſe de ſon gouvernement ſubſiſtait; mais ſon grand commerce anéanti lui ôtait preſque toute ſa force, & la ville de Veniſe était, par ſa ſituation, incapable d'être domtée, & par ſa faibleſſe, incapable de faire des conquêtes.

L'état de Florence jouiſſait de la tranquillité & de l'abondance, ſous le gouvernement des Médicis; les lettres, les arts, & la politeſſe, que les Médicis avaient fait naître, floriſſaient encore. La Toſcane alors était en Italie ce qu'Athènes avait été en Gréce.

La Savoie déchirée par une guerre civile, & par les troupes Françaiſes & Eſpagnoles, s'était enfin réunie toute entiére en faveur de la France, & contribuait en Italie à l'affaibliſſement de la puiſſance Aûtrichienne.

Les Suiſſes conſervaient, comme aujourd'hui, leur liberté, ſans cherchèr à opprimer perſonne. Ils vendaient leurs troupes à leurs voiſins plus riches qu'eux; ils

ils étaient pauvres ; ils ignoraient les sciences & tous les arts que le luxe a fait naître ; mais ils étaient sages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les nations du nord de l'Europe, la Pologne, la Suéde, la Danemarck, la Moscovie, étaient comme les autres puissances, toûjours en défiance ou en guerre entr'elles. On voiait, comme aujourd'hui, dans la Pologne les mœurs & le gouvernement des Goths & des Francs, un roi électif, des nobles partageans sa puissance, un peuple esclave, une faible infanterie, une cavalerie composée de nobles, point de villes fortifiées, presque point de commerce. Ces peuples étaient tantôt attaqués par les Suédois, ou par les Moscovites, & tantôt par les Turcs. Les Suédois, nation plus libre encore par sa constitution, qui admet les païsans même dans les états-généraux, mais alors plus soumise à ses rois que la Pologne, furent victorieux presque par tout. Le Danemarck, autrefois formidable à la Suéde, ne l'était plus à personne. La Moscovie n'était encore que barbare.

DES TURCS.

Les Turcs n'étaient pas ce qu'ils avaient

été sous les Sélims, les Mahomets, & les Solimans; la mollesse corrompait le sérail, sans en bannir la cruauté. Les sultans étaient en même-tems, & les plus despotiques des souverains, & les moins assurés de leur trône & de leur vie. Osman & Ibrahim venaient de mourir par le cordeau. Mustapha avait été deux fois déposé. L'empire Turc ébranlé par ces secousses, était encore attaqué par les Persans; mais quand les Persans le laissaient respirer, & que les révolutions du sérail étaient finies, cet empire redevenait formidable à la chrétienté; car depuis l'embouchure du Boristhène jusqu'aux états de Venise, on voiait la Moscovie, la Hongrie, la Gréce, les îles, tour-à-tour en proïe aux armes des Turcs: & dès l'an 1640, ils faisaient constamment cette guerre de Candie si funeste aux chrétiens. Telles étaient la situation, les forces, & l'intérêt des principales nations Européanes, vers le tems de la mort du roi de France Louis XIII.

SITUATION DE LA FRANCE.

La France alliée à la Suéde, à la Hollande, à la Savoie, au Portugal, & aiant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, soûtenait contre

tre l'empire & l'Espagne, une guerre ruineuse aux deux partis, & funeste à la maison d'Aûtriche. Cette guerre était semblable à toutes celle qui se font depuis tant de siécles entre les princes chrétiens, dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiés, & des provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites villes frontiéres, dont la possession vaut rarement ce qu'a coûté la conquête.

Les généraux de Louis XIII avaient pris le Roussillon ; les Catalans venaient de se donnèr à la France, protectrice de la liberté qu'ils défendaient contre leurs rois ; mais ces succès n'avaient pas empéché les ennemis de prendre Corbie en 1637, & de venir jusqu'à Pontoise. La peur avait chassé de Paris la moitié de ses habitans ; & le cardinal de Richelieu, au milieu de ses vastes projets d'abaisser la puissance Aûtrichienne, avait été réduit à taxer les portes cochéres de Paris à fournir chacune un laquais pour allèr à la guerre, & pour repousser les ennemis des portes de la capitale.

Les Français avaient donc fait beaucoup de mal aux Espagnols & aux Allemans, & n'en avaient pas moins essuïé.

MOEURS

MOEURS DU TEMS.

Les guerres avaient produit des généraux illustres, tels qu'un Gustave-Adolphe, un Valstein, un duc de Veimar, Picolomini, Jean de Vert, le maréchal de Guébriant, les princes d'Orange, le comte d'Harcourt. Des ministres d'état ne s'étaient pas moins signalés. Le chancelier Oxenstiern, le comte duc d'Olivarès, mais sûr-tout le cardinal duc de Richelieu, avaient attiré sur eux l'attention de l'Europe. Il n'y a aucun siécle qui n'ait eu des hommes d'état & de guerre célébres ; la politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme ; il faut toûjours ou négocier, ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand, & le public attribuë souvent au mérite tous les succés de la fortune.

La guerre ne se faisait pas comme nous l'avons vû faire du tems de Louis XIV ; les armées n'étaient pas si nombreuses : aucun général, depuis le siége de Metz par Charles-quint, ne s'était vû à la tête de cinquante-mille hommes : on assiégeait & on défendait les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encore dans son enfance ; les piques & les arquebuses étaient

en

en usage ; on se servait beaucoup de l'épée, devenuë inutile aujourd'hui. Il restait encore, des anciennes loix des nations, celle de déclarer la guerre par un héraut. Louis XIII fut le dernier qui observa cette coûtume. Il envoïa un héraut-d'armes à Bruxelles, déclarer la guerre à l'Espagne en 1635.

Rien n'était plus commun alors que de voir des prêtres commander des armées ; le cardinal infant, le cardinal de Savoie, Richelieu, la Valette, Sourdis archévêque de Bordeaux, avaient endossé la cuirasse, & fait la guerre eux-mêmes. Les papes menacérent quelquefois d'excommunication ces prêtres guerriers. Le pape Urbain VIII, fâché contre la France, fit dire au cardinal de la Valette, qu'il le depouillerait du cardinalat, s'il ne quittait les armes ; mais réuni avec la France, il le combla de bénédictions.

Les ambassadeurs, non moins ministres de paix que les ecclésiastiques, ne faisaient nulle difficulté de servir dans les armées des puissances alliées, auprès desquelles ils étaient emploiés. Charnacé, envoié de France en Hollande, y commandait un régiment en 1637 ; & depuis même, l'ambassadeur d'Estrade fut colonel à leur service.

La France n'avait en tout qu'environ quatre-

quatre-vingt-mille hommes effectifs sur pied. La marine anéantie depuis des siécles, rétablie un peu par le cardinal de Richelieu, fut ruinée sous Mazarin. Louis XIII n'avait qu'environ quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire ; mais l'argent était à vingt-six livres le marc : ces quarante-cinq millions revenaient à environ soixante & dix millions de ce tems, où la valeur arbitraire du marc d'argent est poussée jusqu'à quarante-neuf livres idéales ; valeur numéraire éxorbitante, & que l'intérêt public & la justice demandent qui ne soit jamais augmentée.

Le commerce, généralement répandu aujourd'hui, était en très-peu de mains ; la police du roiaume était entiérement négligée, preuve certaine d'une administration peu heureuse. Le cardinal de Richelieu, occupé de sa propre grandeur attachée à celle de l'état, avait commencé à rendre la France formidable au-dehors, sans avoir encore pû la rendre bien florissante au-dedans. Les grands chemins n'étaient ni réparés, ni gardés ; les brigands les infestaient ; les ruës de Paris, étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégoutantes, étaient remplies de voleurs. On voit par les registres du parlement, que le guet de cette ville était réduit alors à quarante-cinq hom-

hommes mal paiés, & qui même ne ſervaient pas.

Depuis la mort de François II, la France avait été toûjours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avait été porté d'une maniére paiſible & volontaire. Les ſeigneurs avaient été élevés dans les conſpirations ; c'était l'art de la cour, comme celui de plaire au ſouverain l'a été depuis.

Cet eſprit de diſcorde & de faction avait paſſé de la cour juſqu'aux moindres villes, & poſſédait toutes les communautés du roiaume ; on ſe diſputait tout, parce qu'il n'y avait rien de reglé : il n'y avait pas juſqu'aux paroiſſes de Paris qui n'en vinſſent aux mains ; les proceſſions ſe battaient les une contre les autres, pour l'honneur de leurs baniéres. On avait vû ſouvent les chanoines de Notre-dame aux priſes avec ceux de la Sainte-chapelle : le parlement & la chambre des comptes s'étaient battus pour le pas, dans l'égliſe de Nótre-dame, le jour que Louis XIV mit ſon roiaume ſous la protection de la vierge Marie.

Preſque toutes les communautés du roiaume étaient armées ; preſque tous les particuliers reſpiraient la fureur du duël. Cette barbarie gothique, autoriſée au-

autrefois par les rois même, & devenu le caractére de la nation, contribuait encore autant que les guerres civiles & étrangéres, à dépeupler le païs. Ce n'est pas trop dire, que dans le cours de vingt années, dont dix avaient été troublées par la guerre, il était mort plus de Français de la main des Français même, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la maniére dont les arts & les sciences étaient cultivés ; on trouvera cette partie de l'histoire de nos moeurs à sa place. On remarquera seulement que la nation Française était plongée dans l'ignorance, sans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On consultait les astrologues, & on y croiait. Tous les mémoires de ces tems-là, à commencer par l'histoire du président de Thou, sont remplis de prédictions. Le grave & sévère duc de Sully rapporte sérieusement celles qui furent faites à Henri IV : cette crédulité, la marque la plus infaillible de l'ignorance, était si accréditée, qu'on eut soin de tenir un astrologue caché près de la chambre de la reine Anne d'Autriche, au moment de la naissance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui est pourtant rapporté par l'abbé Vittorio Siry, auteur contemporain, très-instruit ; c'est

c'eſt que Louis XIII eut dès ſon enfance le ſurnom de Juſte, parce qu'il était né ſous le ſigne de la balance.

La même faibleſſe, que mettait en vogue cette chimére abſurde de l'aſtrologie judiciaire, faiſait croire aux poſſeſſions, & aux ſortiléges : on en faiſait un point de religion ; l'on ne voiait que des prêtres qui conjuraient des démons. Les tribunaux, compoſés de magiſtrats, qui devaient être plus éclairés que le vulgaire, étaient occupés à juger des ſorciers. On reprochera toûjours à la mémoire du cardinal de Richelieu, la mort de ce fameux curé de Loudun, Urbain Grandier, condanné au feu comme magicien par une commiſſion du conſeil. On s'indigne que le miniſtre & les juges aïent eû la faibleſſe de croire aux diables de Loudun ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flames. On ſe ſouviendra avec étonnement juſqu'à la derniére poſterité, que la maréchale d'Ancre fut brûlée en place de Gréve comme ſorciére, & que conſeiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel ſortilége elle s'était ſervie pour gouverner l'eſprit de Marie de Médicis ; que la maréchale lui répondit : *Je me ſuis ſervie du pouvoir qu'ont les ames fortes ſur les eſprits faibles* ; & qu'enfin cette réponſe

ponſe ne ſervit qu'à précipiter l'arrêt de ſa mort.

On voit encore dans une copie de quelques regiſtres du Châtelet, un procès commencé en 1601, au ſujet d'un cheval, qu'un maître induſtrieux avait dreſſé à-peu-près de la maniére dont nous avons vû des éxemples à la foire ; on voulait faire brûlèr & la maître & le cheval comme ſorciers.

En voilà aſſez pour faire connaître en général les mœurs & l'eſprit du ſiécle, qui précéda celui de Louis XIV.

Ce défaut de lumiéres dans tous les ordres de l'état, fomentait chez les plus honnêtes gens de pratiques ſuperſtitieuſes, qui déſhonoraient la religion. Les Calviniſtes, confondant avec le culte raiſonnable des catholiques les abus qu'on faiſait de ce culte, n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre égliſe. Ils oppoſaient à nos ſuperſtitions populaires, ſouvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractére de preſque tous les réformateurs ; ainſi l'eſprit de parti déchirait & aviliſſait la France ; & l'eſprit de ſociété, qui rend aujourd'hui cette nation ſi célébre & ſi aimable, était abſolument inconnu. Point de maiſons où les gens de mérite s'aſſemblaſſent pour

ſe

se communiquer leurs lumiéres ; point d'académies, point de théâtres. Enfin, les mœurs, les loix, les arts, la société, la religion, la paix & la guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le siécle qu'on appelle le siécle de Louis XIV.

CHA-

Chapitre Second.

Minorité de LOUIS XIV: victoires de Français sous le grande Condé, alors duc de Enguien.

LE cardinal de Richelieu, & Louis XIII venaient de mourir; l'un admiré & haï, l'autre déja oublié. Ils avaient laissé aux Français, alors très inquiets, de l'aversion pour le nom seul du ministére, & peu de respect pour le trône. Lous XIII par son testament établissait un conseil de régence. Ce monarque, mal obéi pendant sa vie, sa flâta de l'être mieux après sa mort; mais le premiére démarche de sa veuve Anne d'Aûtriche, fut de faire annuller les volontés de son mari, par un arrêt du parlement de Paris. Ce corps, longtems oppo-

18 Août 1643.

opposé à la cour, & qui avait à peine conservé sous Louis, la liberté de faire des remontrances, cassa le testament de son roi, avec la même facilité qu'il aurait jugé la cause d'un citoien. Anne d'Aûtriche s'adressa à cette compagnie, pour avoir la régence illimitée, parce que Marie de Médicis s'était servie du même tribunal après la mort de Henri IV ; & Marie de Médicis avait donné cet exemple, parce que tout autre voie eût été longue & incertaine ; que le parlement entouré de ses gardes, ne pouvait résistèr à ses volontés ; & qu'un arrêt rendu au parlement & par les pairs, semblait assurèr un droit incontestable.*

L'usage qui donne la régence aux méres des rois, parut donc alors aux Français une loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne. Le parlement de Paris, aiant décidé deux fois cette question, c'est-à-dire, aiant

* Riencourt, dans son histoire de Louis XIV, dit que le testament de Louis XIII fut vérifié au parlement. Ce qui trompa cet écrivain, c'est qu'en effet Louis XIII avait déclaré la reine régente ; ce qui fut confirmé ; mais il avait limité son autorité, ce qui fut cassé.

aiant seul déclaré par des arrêts ce droit des méres, parut en effet avoir donné la régence ; il se regarda, non sans quelque vraisemblance, comme le tuteur des rois, & chaque conseiller crut être une partie de la souveraineté. Par le même arrêt Gaston duc d'Orléans, frére du feu roi, eut le vain titre de lieutenant général du roiaume sous la régente absoluë.

Anne d'Aûtriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le roi d'Espagne Philippe IV son frére, qu'elle aimait. Il est difficile de dire précisément, pourquoi l'on faisait cette guerre ; on ne demandait rien à l'Espagne, pas même la Navarre, qui aurait dû être le patrimoine des rois de France. On se battait depuis 1634, parce que le cardinal de Richelieu l'avait voulu, & il est à croire qu'il l'avait voulu pour se rendre nécessaire. Il s'était lié contre l'empereur avec la Suéde, & avec le duc Bernard de Saxe-Veimar ; l'un de ces généraux que les Italiens nommaient condottieri, c'est-à-dire, qui vendaient des troupes. Il attaquait aussi la branche Aûtrichienne-Espagnole dans ces dix provinces que nous appellons en général du nom de Flandre ; & il avait partagé avec les Hollandais alors nos alliés, cette Flandre qu'on ne conquit point.

Le fort de la guerre était du côté de la Flandre ;

Flandre ; les troupes Eſpagnoles ſortirent des frontiéres du Hainaut au nombre de vingt-ſix mille hommes, ſous la conduite d'un vieux général expérimenté, nommé dom Franciſco de Mello. Ils vinrent ravager les frontiéres de Champagne : ils attaquérent Rocroi, & ils crurent pénétrer bien-tôt juſqu'aux portes de Paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII, la faibleſſe d'une minorité, relevaient leurs eſpérances ; & quand ils virent qu'on ne leur oppoſait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de 21 ans, leur eſpérance ſe changea en ſécurité.

Ce jeune homme ſans expérience, qu'ils mepriſaient, était Louis de Bourbon alors duc d'Enguien, connu depuis ſous le nom du grand Condé. La plûpart des grands capitaines ſont devenus tels par dégrez. Ce prince était né général ; l'art de la guerre ſemblait en lui un inſtinct naturel : il n'y avait en Europe que lui & le Suédois Torſtenſon, qui eûſſent eû à vingt ans ce génie, qui peut ſe paſſer de l'expérience.

Le duc d'Enguien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hazarder de bataille. Le maréchal de l'Hôpital, qui lui avait été

donné pour le conseiller & pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour ; il ne confia son dessein qu'à Gassion maréchal de camp, digne d'être consulté par lui ; ils forcérent le maréchal à trouver la bataille nécessaire.

19 Mai. On remarque, que le prince aiant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. On conte la même chose d'Aléxandre : il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein ; il l'est aussi qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voiait à la fois le danger & la ressource, par son activité éxemte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie Espagnole jusques-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, & qui s'ouvrait avec une agilité, que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons, qu'elle

renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura, & l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arréta le carnage. Les officiers Espagnols se jettaient à ses genoux, pour trouvèr auprès de lui un azile contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enguien eût autant de soin de les épargner, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie Espagnole, mourut percé de coups. Condé en l'aprenant, dit : *Qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.*

Le respect qu'on avait encor en Europe pour les armées Espagnoles fut anéanti, & l'on commenca à faire cas des armées Françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célébre; car la sanglante journée de Marignan, disputée plûtôt que gagnée par Francois premier sur les Suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires Allemandes, autant que des troupes Françaises.

Les journées de Pavie & de Saint Quentin étaient encor des époques fatales à la réputation de la France. Henri IV avait eû le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation. Sous Louis XIII, le maréchal de Guébriant avait eû de petits succès, mais

toûjours balancés par des pertes. Les grandes batailles, qui ébranlent les états, & qui restent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été données en ce tems que par Gustaphe-Adolphe.

Cette journée de Rocroi devint l'époque de la gloire Française, & de celle de Condé : il sut vainçre & profiter de la victoire. Ses lettres à la cour firent résoudre le siége de Thionville, que le cardiual de Richelieu n'avait pas osé hazarder ; & ses couriers revenus trouvérent tout préparé pour cette expédition.

8 Août 1643. Le prince de Condé passa à travers le païs ennemi, trompa la vigilance du général Beck, & prit enfin Thionville. De-là il courut mettre le siége devant Cirq, & s'en rendre maître. Il fit repasser le Rhin aux Allemans ; il le passa après eux ; il vint réparer les pertes & les défaites que les Français avaient essuiées sur ces frontiéres après la mort du maréchal de Guébriant. Il trouva Fribourg pris, & le général Merci sous ses murs avec une armée supérieure encor à la sienne. Condé avait sous lui deux maréchaux de France, dont l'un était Grammont, & l'autre ce Turenne, fait maréchal depuis peu de mois, après avoir servi heureusement en Piémont contre les Espagnols. Il jettait alors les fondemens

mens de la grande réputation qu'il eût depuis. Le prince, avec ces deux généraux, attaqua le camp de Merci, retranché sur deux éminences. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens. On dit que le duc d'Enguien jetta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de Conti. Il fallait peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de Fribourg, plus meurtriére que décisive, fut la seconde victoire de ce prince. Merci décampa quatre jours après. Philipsbourg & Mayence rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

31 Août 1644.

Le duc d'Enguien retourne à Paris, reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenses à la cour ; il laisse son armée au maréchal de Turenne ; mais ce général, tout habile qu'il est déja, est battu à Mariendal. Le prince revole à l'armée, reprend le commandement & joint à la gloire de commander encor Turenne, celle de réparer sa défaite. Il attaque Merci dans les plaines de Norlingue. Il y gagne une bataille complette. Le maréchal de Grammont y est pris; mais le général Gléen, qui commandait sous Merci, est fait prisonnier, & Merci est au nombre

Avril 1645.

3 Août 1645.

des morts. Ce général regardé comme un des plus grands capitaines, fut enterré dans le champ de bataille ; & on grava sur sa tombe ; *Sta, viator, heroem càlcas* : arrête, voiageur, tu foules un héros.

Le nom du duc d'Enguien éclipsait alors tous les autres noms. Il assiégea
7 Oct. enſuite Dunkerque à la vuë de l'armée
1646. Espagnole, & il fut le premier qui donna cette place à la France.

Tant de succès & de services, moins récompensés que suspects à la cour, le faisaient craindre du ministére autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes & de sa gloire, & on l'envoia en Catalogne avec de mauvaises troupes mal paiées ; il assiégea Lérida, & fut obligé de lever le siége. On l'accuse dans quelques livres, de fanfarona-
1647. de, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en Espagne.

Bien-tôt les affaires chancelantes forcérent la cour de rappeller Condé en Flandre. L'archiduc Léopold, frére de l'empereur, assiégeait Lens en Artois. Condé rendu à ses troupes qui avaient toûjours vaincu sous lui, les mena droit à l'archiduc. C'était pour la troisiéme fois qu'il donnait bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles :

roles : *Amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg & de Norlingue.* Cette bataille de Lens mit le comble à sa gloire.

Il dégagea lui-même le maréchal de Grammont, qui pliait avec l'aile gauche ; il prit le général Beck. L'archiduc se sauva à peine avec le comte de Fuensaldagne. Les Impériaux & les Espagnols, qui composaient cette armée, furent dissipés ; ils perdirent plus de cent drapeaux, trente-huit piéces de canons ; ce qui était alors très-considérable. On leur fit cinq mille prisonniers ; on leur tua trois mille hommes, le reste déserta, & l'archiduc demeura sans armée. 20 Août 1648.

Tandis que le prince de Condé * comptait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le duc d'Orléans, frére de Louis XIII, avait aussi soûtenu la réputation d'un fils de Henri IV, & celle de la France, par la prise de Gravelines, par celle de Courtrai & de Mardik ; le vicomte de Turenne avait pris Landau ; il avait chassé les Espagnols de Trêves & rétabli l'électeur. Juill 1644. Nov. 1644.

Il gagna avec les Suédois la bataille de Lavingen, celle de Sommerhausen, & contraignit le duc de Baviére à sortir de ses états à l'âge de près de 80 ans. Le Nov. 1647.

* Son pére était mort en 1646.

1645. comte de Harcourt prit Balaguier, & battit les Eſpagnols. Ils perdirent en Ita-
1646. lie Protolongone. Vingt vaiſſeaux & vingt galéres de France, qui compoſaient preſque toute la marine, rétablie par Richelieu, battirent la flote Eſpagnole ſur la côté d'Italie.

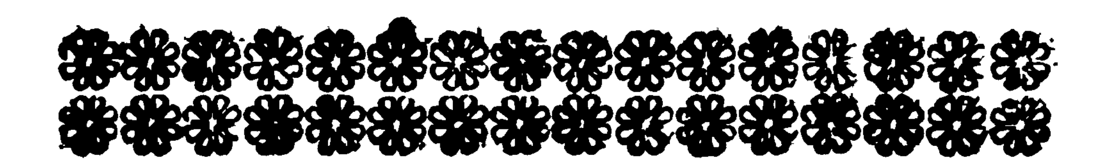
Ce n'était pas tout ; les armes Françaiſes avaient encore envahi la Lorraine ſur le duc Charles IX, prince guerrier, mais inconſtant, imprudent & malheureux, qui ſe vit à la fois dépouillé de ſon état par la France, & retenu priſonnier par les Eſpa-
Mai gnols. Les alliés de la France preſſaient la
1644. puiſſance Aûtrichienne au Midi & au Nord. Le duc d'Albuquerque, général des Portugais, gagna contre l'Eſpagne la bataille de
Mars Badajox. Torſtenſon défit les Impériaux
1645. près de Tabor, & remporta une victoire complette. Le prince de Orange à la tête des Hollandais, pénétra juſque dans le Brabant.

Le roi d'Eſpagne, battu de tous côtés, voiait le Rouſſillon & la Catalogne entre
1647. les mains des Français. Naples révoltée contri lui, venait de ſe donnèr au duc de Guiſe, dernier prince de cette branche d'une maiſon, ſi féconde en hommes illuſtres & dangereux. Celui-ci qui ne paſſa que pour un avanturier audacieux, parce qu'il ne réuſſit pas, avait eû du moins

la

la gloire d'aborder ſeul dans une barque au milieu de la flote d'Eſpagne, & de défendre Naples, ſans autre ſecours que ſon courage.

A voir tant de malheurs qui fondaient ſur la maiſon d'Aûtriche, tant de victoires accumulées par les Français, & ſecondées des ſuccès de leurs alliés, on croirait que Vienne & Madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'empereur & le roi d'Eſpagne étaient preſque ſans états ; cependant cinq années de gloire à peine traverſées par quelques revers, ne produiſirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de ſang répandu, & nulle révolution. S'il y en eut une à craindre, ce fut pour la France ; elle touchait à ſa ruine au milieu de ces proſpérités apparentes.



CHAPITRE TROISIEME.

GUERRE CIVILE.

LA reine Anne d'Autriche, régente absoluë, avait fait du cardinal Mazarin, le maître de France, & le sien. Il avait sur elle cet empire, qu'un homme adroit devait avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée, & avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

On dit dans quelques mémoires de ces tems-là, que la reine ne donna sa confiance à Mazarin, qu'au défaut de Potier évêque de Beauvais, qu'elle avait d'abord choisi pour son ministre. On peind cet évêque comme un homme incapable : il est à croire qu'il l'était, & que la reine ne s'en était servie quelque tems que comme d'un fantôme, pour ne pas effaroucher d'abord la nation par le choix d'un second cardinal & d'un étranger.

ger. Mais ce qu'il ne faut pas croire, c'eſt que Potier eût commencé ſon miniſtére paſſager par déclarèr aux Hollandais : *Qu'il fallait qu'ils ſe fiſſent catholiques, s'ils voulaient demeurer dans l'alliance de la France.* Il aurait donc dû faire la même propoſition aux Suédois. Preſque tous les hiſtoriens rapportent cette abſurdité, par ce qu'ils l'ont luë dans les mémoires des courtiſans & des Frondeurs. Il n'y a que trop de traits dans ces mémoires, ou falſifiés par la paſſion, ou rapportés ſur des bruits populaires. Le puérile ne doit pas être cité, & l'abſurde ne peut être cru.

Mazarin uſa d'abord avec modération de ſa puiſſance. Il faudrait avoir vécu longtems avec un miniſtre, pour peindre ſon caractére, pour dire quel dégré de courage ou de faibleſſe il avait dans l'eſprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. Ainſi ſans vouloir deviner ce qu'était Mazarin, on dira ſeulement ce qu'il fit. Il affecta dans les commencemens de ſa grandeur, autant de ſimplicité que Richelieu avait déploié de hauteur. Loin de prendre des gardes & de marchèr avec un faſte roial, il eut d'abord le train le plus modeſte ; il mit de l'affabilité & même de la molleſſe par-tout où ſon prédéceſſeur avait fait paraître une fierté inflexible. La reine voulait faire aimer ſa ré-

régence & sa personne, de la cour & des peuples, & elle y réussissait. Gaston, duc d'Orléans, frére de Louis XIII, & le prince de Condé, appuiaient son pouvoir, & n'avaient d'émulation que pour servir l'état.

Il fallait des impôts pour soûtenir la guerre contre l'Espagne & contre l'empire; on en établit quelques-uns, bien modérés sans doute en comparaison de ce que nous avons paié depuis, & bien peu suffisans pour les besoins de la monarchie.

1647. Le parlement en possession de vérifier les édits de ces taxes, s'opposa vivement à l'édit du tarif; il acquit la confiance des peuples, par les contradictions, dont il fatigua le ministére.

Enfin, douze charges de maîtres des requêtes nouvellement créées, & environ quatre-vingt mille écus de gages des compagnies supérieures, retenus, soulevérent toute la robe, & avec la robe tout Paris; ce qui ferait à peine aujourd'hui dans le roiaume la matiére d'une nouvelle, excita alors une guerre civile.

Broussel, conseiller-clerc de la grand-chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avait d'autre mérite, que d'ouvrir toûjours les avis contre la cour, aiant

été

été arrêté, le peuple en montra plus de douleur, que la mort d'un bon roi n'en a jamais causée. On vit renouveller les barricades de la ligue ; le feu de la sédition parut allumé dans un instant, & difficile à éteindre ; il fut attisé par la main du coadjuteur, depuis cardinal de Retz : c'est le premier évêque, qui ait fait une guerre civile sans avoir la religion pour prétexte. Cet homme singulier s'est peint lui-même dans ses mémoires, écrits avec un air de grandeur une impétuosité de génie, & une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. C'était un homme qui du sein de la débauche, & languissant encore des suites qu'elle entraîne, prêchait le peuple, & s'en faisait idolâtrer. Il respirait la faction & les complots ; il avait été, à l'âge de 23 ans, l'ame d'une conspiration contre la vie de Richelieu : il fut l'auteur des barricades ; il précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans les séditions. Ce qui paraît surprenant, c'est que le parlement entraîné par lui, leva l'étendart contre la cour, avant même d'être appuié par aucun prince.

Cette compagnie depuis longtems était regardée bien différemment par la cour & par le peuple. Si l'on en croiait la voix de tous les ministres & de la cour,

le

le parlement de Paris était une cour de justice, faite pour juger les causes des citoiens : il tenait cette prérogative de la seule volonté des rois ; il n'avait sur les autres parlemens du roiaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un ressort plus considérable ; il n'était la cour des pairs que parce que la cour résidait à Paris : il n'avait pas plus de droit de faire des remontrances que les autres corps, & ce droit était encore une pure grace : il avait succédé à ces parlemens qui représentaient autrefois la nation Française ; mais il n'avait de ces anciennes assemblées rien que le seul nom : & pour preuve incontestable, c'est qu'en effet les états-généraux étaient substitués à la place des assemblées de la nation ; & le parlement de Paris ne ressemblait pas plus aux parlemens tenus par nos premiers rois, qu'un consul de Smyrne ou d'Alep ne ressemble à un consul Romain.

Cette seule erreur de nom était le prétexte des pretentions ambitieuses d'une compagnie d'hommes de loi, qui tous pour avoir acheté leurs offices de robe, pensaient tenir la place des conquérans des Gaules, & des seigneurs des fiefs de la couronne. Ce corps en tous les tems avait abusé du pouvoir que s'arroge néces-

ceſſairement un premier tribunal, toûjours ſubſiſtant dans une capitale. Il avait oſé donner un arrêt contre Charles VII, & le bannir du roiaume : il avait commencé un procès criminel contre Henri III : il avait en tous les tems réſiſté, autant qu'il l'avait pû, à ſes ſouverains ; & dans cette minorité de Louis XIV, ſous le plus doux des gouvernemens, & ſous la plus indulgente des reines, il voulait faire la guerre civile à ſon prince, à l'éxemple de ce parlement d'Angleterre, qui tenait alors ſon roi priſonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étaient les diſcours & les penſées du cabinet.

Mais les citoiens de Paris, & tout ce qui tenait à la robe, voiaient dans le parlement un corps auguſte, qui avait rendu la juſtice avec une intégrité reſpectable, qui n'aimait que le bien de l'état, & qui l'aimait au péril de ſa fortune, qui bornait ſon ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris, qui marchait d'un pas égal entre le roi & le peuple ; & ſans éxaminer l'origine de ſes droits & de ſon pouvoir, on lui ſuppoſait les droits les plus ſacrés, & le pouvoir le plus inconteſtable, quand on le voiait ſoûtenir la cauſe du peuple contre des miniſtres déteſtés ; on l'appellait,

le

le pére de l'état, & on faisait peu de différence entre le droit qui donne la couronne aux rois, & celui qui donnait au parlement le pouvoir de modérer les volontés des rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juste était impossible à trouver ; car enfin il n'y avait de loi bien reconnuë, que celle de l'occasion & du tems. Sous un gouvernement vigoureux le parlement n'était rien : il était tout sous un roi faible, & l'on pouvait lui appliquer ce que dit monsieur de Guimené, quand cette compagnie se plaignit sous Louis XIII d'avoir été précédée par les députés de la noblesse : *Messieurs, vous prendrez bien votre revanche dans la minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a été écrit sur ces troubles, & copier des livres, pour remettre sous les yeux tant de détails alors si chers & si importans, & aujourd'hui presque oubliés ; mais on doit dire ce qui caractérise l'esprit de la nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui distingue celle de la Fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la paix ; un archévêque & un parlement de Paris aiant commencé les troubles, le peuple crut tous ses emportemens

justifiées. La reine ne pouvait paraître en public sans être outragée ; on ne l'appellait que *dame Anne* ; & si on y ajoutait quelque titre, c'était un opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de sacrifier l'état à son amitié pour Mazarin ; & ce qu'il y avait de plus insupportable, elle entendait de tous côtés ces chansons & ces vaudevilles, monumens de plaisanterie & de malignité, qui semblaient devoir éterniser le doute où l'on affectait d'être de sa vertu.

Elle s'enfuit de Paris avec ses enfans, 6
son ministre, le duc d'Orléans, frére de Janv.
Louis XIII, le grand Condé lui-même, 1649.
& alla à Sainte-Germain ; on fut obligée de mettre en gage chez des usuriers les pierreries de la couronne. Le roi manqua souvent du nécessaire. Les pages de sa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les nourir. En ce tems-là même la tante de Louis XIV, fille de Henri le grand, femme du roi d'Angleterre, réfugiée à Paris, y était reduite aux extrémités de la pauvréte ; & sa fille, depuis mariée au frére de Louis XIV, restait au lit n'aiant pas dequoi se chauffer, sans que le peuple de Paris, enyvré de ses fureurs, fit seulement attention aux afflictions de tant de personnes roiales.

La

La reine, les larmes aux yeux, pressa le prince de Condé de servir de protecteur au roi. Le vainqueur de Rocroi, de Fribourg, de Lens, & de Norlingue, ne put démentir tant de services passés : il fut flâté de l'honneur de défendre une cour qu'il croiait ingrate, contre la Fronde qui recherchait son appui. Le parlement eût donc le grand Condé à combattre, & il osa soûtenir la guerre.

Le prince de Conti, frére du grand Condé, aussi jaloux de son aîné, qu'incapable de l'égaler ; le duc de Longueville, le duc de Beaufort, le duc de Bouillon, animés par l'esprit remuant du coadjuteur, & avides de nouveautés, se flâtant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'état, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvemens aveugles du parlement, vinrent lui offrir leurs services. On nomma dans le grand'-chambre les généraux d'une armée qu'on n'avait pas. Chacun se taxa pour lever des troupes : il y avait vingt conseillers pourvus de charges nouvelles, créées par le cardinal de Richelieu. Leurs confréres, par une petitesse d'esprit dont toute société est susceptible, semblaient poursuivre sur eux la mémoire de Richelieu ; ils les accablaient de dégoûts, & ne les regardaient pas comme membres du parle-

lement : il fallut qu'ils donnassent chacun 15000 liv. pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs confréres.

La grand'-chambre, les enquêtes, les requêtes, la chambre des comptes, la cour des aides, qui avaient tant crié contre un impôt faible & nécessaire, qui n'allait pas à cent-mille écus, fournirent une somme de près de dix millions de notre monoie d'aujourd'hui, pour la subversion de la patrie. On leva douze mille hommes par arrêt du parlement : chaque porte cochére fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appellée *la cavalerie des portes cochéres*. Le coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait le régiment de Corinthe, parce que le coadjuteur était archévêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms, de roi de France, du grand Condé, de capitale du roiaume, cette guerre de la Fronde eût été aussi ridicule que celle des Barberins ; on ne savait pourquoi on était en armes. Le prince de Condé assiégea cinq-cent mille bourgeois avec huit mille soldats. Les Parisiens sortaient en campagne ornés de plumes & de rubans ; leurs évolutions étaient le sujet de plaisanterie des gens du métier. Ils fuïaient dès qu'ils rencontraient

traient deux-cens hommes de l'armée roiale. Tout ſe tournait en raillerie ; le régiment de *Corinthe* aiant été battu par un petit parti, on appella cet échec, *la première aux Corinthiens.*

Ces vingt conſeillers, qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eûrent d'autres honneurs, que d'être appelles les *quinze-vingt.*

Le duc de Beaufort, l'idole du peuple, & l'inſtrument dont on ſe ſervit pour le ſoulever, prince populaire, mais d'un eſprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour & de la Fronde même. On ne parlait jamais de lui, que ſous le nom de roi des Halles. Les troupes Pariſiennes, qui ſortaient de Paris, & qui revenaient toûjours battuës, étaient reçuës avec des huées & des éclats de rire. On ne réparait tous ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes. Les carbarets, & les autres maiſons de débauche, étaient les tentes où l'on tenait les conſeils de guerre, au milieu des plaiſanteries, des chanſons, & de la gaïeté la plus diſſoluë. La licence était ſi effrénée, qu'une nuit les principaux officiers de la Fronde, aiant rencontré le ſaint-ſacrement qu'on portait dans les ruës à un homme qu'on ſoupçonnait d'être Mazarin, reconduiſirent les prêtres à coups de plát-d'epée.

Enfin on vit le coadjuteur, archévêque de Paris, venir prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevait la poignée, & on criait : *Voilà le bréviaire de notre archévêque.*

Au milieu de tous ces troubles, la noblesse s'assembla en corps aux Augustins, nomma des syndics, tint publiquement des séances réglées. On eût crû que c'était pour réformer l'état, & pour assembler les états-généraux. C'était uniquement pour un tabouret, que la reine avait accordé à madame de Pons ; peut-être n'y a-t-il jamais eû une preuve plus sensible de la légéreté des esprits qu'on reprochait alors aux Français.

Les discordes civiles, qui désolaient l'Angleterre précisement en même-tems, servent bien à faire voir les caractéres des deux nations. Les Anglais avaient mis dans leurs troubles civils, un acharnement mélancolique & une fureur raisonnée : ils donnaient de sanglantes batailles ; le fer décidait tout ; les échaffauts étaient dressés pour les vaincus ; leur roi pris en combattant fut amené devant une cour de justice, interrogé sur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir fait de son pouvoir, condanné à perdre

la tête, & éxécuté devant tout son peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de justice, que si on avait condanné un citoien criminel, sans que dans le cours de ces troubles horribles, Londres se fut ressenti un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les Français au contraire se précipitaient dans les séditions, par caprice & en riant ; les femmes étaient à la tête des factions ; l'amour faisait & rompait
1649 les cabales. La duchesse de Longueville engagea Turenne, à peine maréchal de France, à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le roi. Turenne n'y réussit pas : il quitta en fugitif l'armée dont il était général, pour plaire à une femme qui se moquait de sa passion : il devint de général du roi de France, lieutenant de dom Estevan de Gamarre, avec lequel il fut battu à Retel par les troupes roiales. On connaît ce billet du maréchal d'Hoquincourt à la duchesse de Montbazon, *Peronne est à la belle des belles.* On sait ces vers du duc de la Rochefoucault pour la duchesse de Longueville, lorsqu'il reçut au combat de Saint Antoine un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque-tems la vuë :

Pour

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois ; je l'aurais faite aux dieux.

La guerre finit & recommença à plusieurs reprises ; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. Le prince de Condé, aiant ramené dans Paris la cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défenduë ; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées à sa gloire & à ses services, il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule, à braver la reine, & à insulter le gouvernement qu'il dédaignait. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au cardinal, *à l'illustrissimo signor Faquino.* Il lui dit un jour, *Adieu, Mars.* Il encouragea un marquis de Jarsai à faire une déclaration d'amour à la reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenser. Il se ligua avec le prince de Conti son frére, & le duc de Longueville, qui abandonnérent le parti de la Fronde. On avait appellé la cabale du duc de Beaufort au commencement de la régence, celle des importans ; on appellait celle de Condé, le parti des petits-maîtres, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'état. Il n'est resté de tous ces troubles d'autres tra-

traces que ce nom de petit-maître, qu'on applique aujourd'hui à la jeunesse avantageuse & mal élevée, & le nom de Frondeurs qu'on donne aux censeurs du gouvernement.

Le coadjuteur, qui s'était déclaré l'implacable ennemi du ministére, se réunit secrettement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal, & il sacrifia le prince de Condé au ressentiment du ministre. Enfin, ce prince, qui avait défendu l'état contre les ennemis, & la cour contre les révoltés; Condé au comble de la gloire, s'étant toûjours conduit en héros, & jamais en homme habile, se vit arrété prisonnier avec le prince de Conti & le duc de Longueville. (Le 18 Janv. 1650.) Il eût pû gouverner l'état, s'il avait seulement voulu plaire; mais il se contentait d'être admiré. Le peuple de Paris, qui avait fait des barricades pour un conseiller-clerc presque imbécile, fit des feux de joie lorsqu'on mena au donjon de Vincennes le défenseur & le héros de la France.

Un an après, ces mêmes Frondeurs qui avaient vendu le grand Condé & les princes à la vengeance timide de Mazarin, forcérent la reine à ouvrir leurs prisons & à chasser du roiaume son premier ministre. Condé revint aux acclamations de ce même peuple, qui l'avait tant haï,

sa

Sa préſence renouvella les cabales & les diſſentions.

Le roiaume reſta dans cette combuſtion encore quelques années. Le gouvernement ne prit jamais que des conſeils faibles & incertains : il ſemblait devoir ſuccomber : mais les révoltés furent toûjours déſunis, & c'eſt ce qui ſauva la cour. Le coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du prince de Condé, ſuſcita contre lui une partie du parlement & du peuple : il oſa en même-tems ſervir la reine en tenant tête à ce prince, & l'outrager en la forçant d'éloigner le cardinal Mazarin, qui ſe retira à Cologne. La reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ſes ſervices & ſes offenſes, & de nommèr au cardinalat ce même coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avait contraint la famille roiale à ſortir de la capitale & à l'aſſiéger.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Suite de la guerre civile, jusqu'à la fin de la rébellion en 1654.

ENfin Condé se résolut à une guerre, qu'il eût dû commencer du tems de la Fronde, s'il avait voulu être le maître de l'état, ou qu'il n'aurait dû jamais faire, s'il avait éte citoien. Il part de Paris ; il va soulever la Guienne, le Poitou & l'Anjou, & mandier contre la France le secours des Espagnols, dont il avait été le fléau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems, & le deréglement qui déterminait toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce prince. On lui envoia un courier de Paris, avec des propositions qui devaient l'engagèr au retour & à la paix. Le courier se trompa ; & au lieu d'allèr à Angerville, où était le prince, il alla à *Augerville*. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avait reçûë plûtôt, il

il aurait accepté les propositions de paix; mais puisqu'il était déja assez loin de Paris, ce n'était pas la peine d'y retourner. Ainsi l'équivoque d'un courier, & le pur caprice de ce prince, replongea la France dans la guerre civile.

Alors le cardinal Mazarin, qui du fond de son éxil à Cologne avait gouverné la cour, rentra dans le roiaume, moins en Déc. ministre qui revenait reprendre son po- 1651. ste, qu'en souverain qui se remettait en possession de ses états; il était conduit par une petite armée de sept-mille hommes levés à ses dépens; c'est-à-dire, avec l'argent du roiaume, qu'il s'était approprié.

On fait dire au roi dans une déclaration de ce tems-là, que le cardinal avait en effet levé ces troupes de son argent; ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à sa premiére sortie du roiaume, Mazarin s'était trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de sa petite armée au maréchal d'Hoquincourt. Tous les officiers portaient des écharpes vertes; c'était la couleur des livrées du cardinal. Chaque parti avait alors son écharpe. La Blanche était celle du roi; l'Isabelle, celle du prince de Condé. Il était étonnant que le cardinal Mazarin, qui avait jusques alors affecté tant

 de

de modestie, eût la hardiesse de faire porter ses livrées à une armée, comme s'il avait un parti différent de celui de son maître ; mais il ne put résistèr à cette vanité. La reine l'approva. Le roi, déja majeur, & son frére, vinrent au-devant de lui.

Aux premiéres nouvelles de son retour Gaston d'Orléans, frére de Louis XIII, qui avait demandé l'eloignement du cardinal, leva des troupes dans Paris, sans trop savoir à quoi elles seraient emploiées. Le parlement renouvella ses arrêts ; il proscrivit Mazarin, & mit sa tête à prix. Il fallut chercher dans les registres, quel était le prix d'une tête ennemie du roiaume. On trouva que sous Charles IX, on avait promis par arrêt cinquante-mille écus à celui qui représenterait l'amiral Coligni mort ou vif. On crut très-sérieusement procédér en régle, en mettant ce même prix à l'assassinat d'un cardinal premier ministre. Cette proscription ne donna à personne la tentation de mériter les cinquante-mille écus, qui après tout n'eûssent point été paiés. Chez une autre nation, & dans un autre tems, un tel arrêt eût trouvé des éxécuteurs ; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries. Les Blots & les Marigny, beaux esprits qui portaient la gaieté dans les

tu-

tumultes de ces troubles, firent afficher dans Paris une répartition de cent-cinquante-mille livres ; tant, pour qui couperait le nez au cardinal ; tant, pour une oreille ; tant, pour un œil ; tant pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la profcription. Le cardinal de fon côté, n'emploiait contre fes ennemis, ni le poifon, ni l'affaffinat ; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas beaucoup de grands crimes. Les chefs de parti furent peu cruels, & les peuples peu furieux ; car ce n'était pas une guerre de religion.

L'efprit de vertige qui régnait en ce tems, poffeda fi bien tout le corps du parlement de Paris, qu'après avoir folennellement ordonné un affaffinat dont on fe moquait, il rendit un arrêt, par lequel plufieurs confeillers devaient fe tranfporter fur la frontiére, pour informer contre l'armée du cardinal Mazarin ; c'eft-à-dire, contre l'armée roiale. Déc. 1651.

Deux confeillers furent affez imprudens, pour aller avec quelques paifans, faire rompre les ponts par où le cardinal devait paffer : ils furent faits prifonniers par les troupes du roi, relâchés avec indulgence, & moqués de tous les partis.

Précifément dans le tems que cette

compagnie s'abandonnait à ces extrémités contre le miniſtre du roi, elle déclarait criminel de leze-majeſté le prince de Condé, qui n'était armé que contre ce miniſtre ; & par un renverſement d'eſprit, que toutes les demarches précédentes rendent croiable, elle ordonna que les nouvelles troupes de Gaſton duc d'Orléans marcheraient contre Mazarin ; & elle défendit en même-tems qu'on prît aucuns deniers dans les recettes publiques pour les ſoudoier.

On ne pouvait attendre autre choſe d'une compagnie de magiſtrats, qui jettée hors de ſa ſphére, & ne connaiſſant ni ſes droits, ni ſon pouvoir réel, ni les affaires politiques, ni la guerre, s'aſſemblant & décidant en tumulte, prenait des partis auſquels elle n'avait pas penſé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnait enſuite.

Le parlement de Bordeaux ſervait alors le prince de Condé ; mais il tint une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la cour, il était moins agité par des factions oppoſées.

Mais des objets plus conſidérables intéreſſaient toute la France.

Condé, ligué avec les Eſpagnols, était en campagne contre le roi ; & Turenne aiant quitté ces mêmes Eſpagnols, avec leſ-

lefquels il avait été battu à Rétel, venait de faire fa paix avec la cour, & commandait l'armée roiale. L'épuifement des finances ne permettait ni à l'un ni à l'autre des deux partis, d'avoir de grandes armées ; mais de petites ne décidaient pas moins du fort de l'état. Il y a des tems où cent-mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes : il y en a d'autres où une bataille entre fept ou huit-mille hommes peut renverfèr un trône ou l'affermir.

Louis XIV, élevé dans l'adverfité, allait avec fa mére, fon frére, & le cardinal Mazarin, de province en province, n'aiant pas autant de troupes autour de fa perfonne, à beaucoup-près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour fa feule garde. Cinq à fix-mille hommes, les uns envoiés d'Efpagne, les autres levés par les partifans du prince de Condé, le pourfuivaient au cœur de fon roiaume.

Le prince de Condé courait cependant de Bordeaux à Montauban, prenait des villes, & groffiffait par-tout fon parti.

Toute l'efpérance de la cour était dans le maréchal de Turenne. L'armée roiale fe trouva auprès de Gien fur la Loire. Celle du prince de Condé était à quelques lieuës fous les ordres du duc de Nemours & du duc de Beaufort. Les divifions de ces deux géné-

généraux allaient être funestes au parti du prince. Le duc de Beaufort était incapable du moindre commandement. Le duc de Nemours passait pour être plus brave & plus amiable qu'habile. Tous deux ensemble ruinaient leur armée. Les soldats savaient que le grand Condé était à cent lieuës de-là, & se croiaient perdus; lorsqu'au milieu de la nuit un courier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce courier le prince de Condé lui-même, qui venait d'Agen à travers mille avantures, & toûjours déguisé, se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisait beacoup, & cette arrivée imprévuë encore davantage. Il savait que tout ce qui est soudain & inespéré, transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venait d'inspirer. Le grand talent de ce prince dans la guerre était de prendre en un instant les résolutions les plus hardies, & de les éxécutèr avec non moins de prudence que de promptitude.

Avril 1652. L'armée roiale était séparée en deux corps. Condé fondit sur celui qui était à Blenau, commandé par le maréchal d'Hoquincourt; & ce corps fut dissipé en même-tems qu'attaqué. Turenne n'en put être averti. Le cardinal Mazarin, effraié,

fraié; courut à Gien au milieu de la nuit, réveiller le roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite cour fut consternée; on proposa de sauver le roi par la fuite, & de le conduire secrettement à Bourges. Le prince de Condé victorieux, approchait de Gien; la désolation & la crainte augmentaient. Turenne par sa fermeté rassura les esprits, & sauva la cour par son habileté: il fit, avec le peu qui lui restait de troupes, des mouvemens si heureux, profita si bien du terrein & du tems, qu'il empécha Condé de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider, lequel avait acquis plus d'honneur, ou de Condé victorieux, ou de Turenne, qui lui avait arraché le prix de sa victorie. Il est vrai que dans ce combat de Blenau, si longtems célébre en France, il n'y avait pas eû quatre-cens hommes de tués; mais le prince de Condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la famille roiale, & d'avoir entre ses mains son ennemi, le cardinal Mazarin. On ne pouvait guéres voir un plus petit combat, de plus grands intérêts & un danger plus pressant.

Condé, qui ne se flâtait pas de surprendre Turenne, comme il avait surpris d'Hoquincourt, fit marcher son armée vers

Paris : il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire, & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce dernier combat, dont on éxagérait encore toutes les circonstances, la haine qu'on portait à Mazarin, le nom & la présence du grand Condé, semblaient d'abord le rendre maître absolu de la capitale. Mais dans le fond, tous les esprits étaient divisés ; chaque parti était subdivisé en factions, comme il arrive dans tous les troubles. Le coadjuteur devenu cardinal de Retz, raccommodé en apparence avec la cour, qui le craignait & dont il se défiait, n'était plus le maître du peuple, & ne jouait plus le principal rôle. Il gouvernait le duc d'Orléans, & était opposé à Condé. Le parlement flotait entre la cour, le duc d'Orléans, & le prince, quoique tout le monde s'accordât à crier contre Mazarin ; chacun ménageait en secret des intérêts particuliers ; le peuple était une mèr orageuse, dont les vagues étaient poussées au hazard par tant de vents contraires. On fit promener dans Paris la châsse de Sainte Géneviéve, pour obtenir l'expulsion du cardinal ministre ; & la populace ne douta pas que cette Sainte n'opérât ce miracle, comme elle donne de la pluie.

On

On ne voiait que négociations entre les chefs des partis, députations du parlement, aſſemblées de chambres, ſéditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne. On montait la garde à la porte des monaſtéres. Le prince avait appellé les Eſpagnols à ſon ſécours. Charles IV, ce duc de Lorraine chaſſé de ſes états, & à qui il reſtait pour tous biens un armée de huit-mille hommes, qu'il vendait tous les ans au roi d'Eſpagne, vint auprès de Paris, avec cette armée. Le cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner, que le prince de Condé ne lui en avait donné pour venir. Le duc de Lorraine quitta bientôt la France après l'avoir déſolée ſur ſon paſſage, emportant l'argent des deux partis.

Condé reſta donc dans Paris, avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encore. Turenne mena le roi & ſa cour vers Paris. Le roi, à l'âge de quinze ans, vit de la hauteur de Charonne la bataille de Saint-Antoine, où ces deux généraux firent avec ſi peu de troupes de ſi grandes choſes, que la réputation de l'un & de l'autre, qui ſemblait ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le prince de Condé avec un petit nombre de ſeigneurs de ſon parti, ſuivi de peu de ſoldats, ſoûtint & repouſſa l'effort de l'armée roiale. Le roi regardait ce combat du haut d'une éminence avec Mazarin. Le duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devait prendre, reſtait dans ſon palais du Luxembourg. Le cardinal de Retz était cantonné dans ſon archévéché. Le parlement attendait l'iſſuë de la bataille, pour donner quelque arrêt. Le peuple, qui craignait alors également, & les troupes du roi, & celles de monſieur le prince, avait fermé les portes de la ville, & ne laiſſait plus entrer
Juill. ni ſortir perſonne, pendant que ce qu'il
1652. y avait de plus grand en France, s'acharnait au combat & verſait ſon ſang dans le faubourg. Ce fut là que le duc de la Rochefoucault, ſi illuſtre par ſon courage & par ſon eſprit, reçut un coup au-deſſous des yeux, qui lui fit perdre la vuë pour quelque-tems. On ne voiait que jeunes ſeigneurs tués ou bleſſés, qu'on rapportait à la porte Saint-Antoine, qui ne s'ouvrait point.

Enfin mademoiſelle, fille de Gaſton, prenant le parti de Condé, que ſon pére n'oſa ſecourir, fit ouvrir les portes aux bleſſés, & eût la hardieſſe de faire tirer ſur les troupes du roi le canon de la Baſtille.

ſtille. L'armée roïale ſe retira : Condé n'acquit que de la gloire ; mais mademoiſelle ſe perdit pour jamais dans l'eſprit du roi ſon couſin par cette action violente ; & le cardinal Mazarin, qui ſavait l'extrême envie qu'avait mademoiſelle d'épouſer une tête couronnée, dit alors : *Ce canon-là vient de tuer ſon mari.*

La plûpart de nos hiſtoriens n'étalent à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique : mais qui ſaurait quels reſſorts honteux il fallait faire jouer, dans quelles miſéres on était obligé de plonger les peuples, & à quelles baſſeſſes on était réduit, verrait la gloire des héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les ſeuls traits que rapporte Gourville, homme attaché à monſieur le prince. Il avouë que lui-même pour lui procurer d'l'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans ſon logis un directeur de poſtes, à qui il fit païer une rançon ; & il rapporte ces violences comme des choſes ordinaires.

Après le ſanglant & inutile combat de Saint-Antoine, le roi ne put rentrer dans Paris, & le prince n'y put demeurer long-tems. Une émotion populaire, & le meurtre de pluſieurs citoïens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au

peuple,

20 Juill. 1652. peuple. Cependant il avait encore ſa brigue au parlement. Ce corps, peu intimidé alors par une cour errante, & chaſſée en quelque façon de la capitale, preſſée par les cabales du duc d'Orléans & du prince, déclara par un arrêt le duc d'Orléans lieutenant-général du roiaume, quoique le roi fût majeur : c'était le même titre qu'on avait donné au duc de Maienne du tems de la ligue. Le prince de Condé fut nommé généraliſſime des armées. La cour irritée ordonna au parlement de ſe transférèr à Pontoiſe ; quelques conſeillers obéirent. On vit ainſi deux parlemens, qui conteſtaient l'un à l'autre leur autorité, qui donnaient des arrêts contraires, & qui par-là ſe ſeraient rendus le mépris du peuple, s'ils ne s'étaient toûjours accordés à demander l'expulſion de Mazarin ; tant la haine contre ce miniſtre ſemblait alors le devoir eſſentiel d'un Français.

Il ne ſe trouva dans ce tems aucun parti qui ne fût faible ; celui de la cour l'était autant que les autres ; l'argent & les forces manquaient à tous ; les factions ſe multipliaient ; les combats n'avaient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La cour ſe vit obligée de ſacrifièr encore Mazarin, que tout le monde appellait la cauſe des troubles, & qui

n'en était que le prétexte. Il sortit une 12
seconde fois du roiaume ; pour surcroît Août
de honte, il fallut que le roi donnât une 1652.
déclaration publique, par laquelle il renvoioit son ministre, en vantant ses services, & en se plaignant de son éxil.

Charles premier, roi d'Angleterre, venait de perdre la tête sur un échafaut, pour avoir dans le commencement des troubles, abandonné le sang de Strafford son ami, à son parlement. Louis XIV, au contraire, devint le maître paisible de son roiaume en souffrant l'éxil de Mazarin. Ainsi les mêmes faiblesses eûrent des succès bien différens. Le roi d'Angleterre, en abandonnant son favori, enhardit un peuple qui respirait la guerre & qui haïssait les rois : & Louis XIV (ou plûtôt le reine mére) en renvoiant le cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimait la roiauté.

Le cardinal à peine parti pour allèr à Bouillon, lieu de sa nouvelle retraite ; les citoiens de Paris, de leur seul mouvement, députérent au roi pour le supplier de revenir dans sa capitale. Il rentra ; & tout y fut si paisible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avait été dans la confusion. Gaston d'Orléans, malheureux dans ses entreprises qu'il ne sut jamais soûtenir, fut

fut relégué à Blois, où il paſſa le reſte de ſa vie dans le repentir ; & il fut le deuxiéme fils le Henri le grand, qui mourut ſans beaucoup de gloire. Le cardinal de Retz, peut-être auſſi imprudent que ſublime & audacieux, fut arrêté dans le Louvre ; & après avoir été conduit de priſon en priſon, il mena long-tems une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que ſon grand courage n'avait pû connaître dans les agitations de ſa fortune.

Quelques conſeillers, qui avaient le plus abuſé de leur miniſtére, paiérent leurs démarches par l'éxil ; les autres ſe renfermérent dans les bornes de la magiſtrature, & quelques-uns s'attachérent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq-cens écus, que Fouquet, procureur-général & ſurintendant des finances, leur fit donner ſous-main.*

Le prince de Condé cependant, abandonné en France de preſque tous ſes partiſans, & mal ſecouru des Eſpagnols, continuait ſur les frontiéres de la Champagne une guerre malheureuſe. Il reſtait encore des factions dans Bordeaux ; mais elles furent bien-tôt appaiſées.

Mars 1653. Ce calme du roiaume était l'effet du banniſſement du cardinal Mazarin ; cependant

* Mémoires de Gourville.

pendant à peine fut-il chaſſé par le cri général des Français, & par une déclaration du roi, que le roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puiſſant & tranquille. Louis XIV le reçut comme un pére, & le peuple comme un maître. On lui fit un feſtin à l'Hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoiens : il jetta de l'argent à la populace ; mais on dit que dans la joie d'un ſi heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconſtance. Le parlement après avoir mis ſa tête à prix, comme celle d'un voleur public, le complimenta par députés ; & ce même parlement peu de tems après condanna par contumace le prince de Condé à perdre la vie ; changement ordinaire dans de pareils tems, 27
& d'autant plus humiliant, que l'on con- Mars
dannait par des arrêts celui dont on avait 1653.
ſi long-tems partagé les fautes.

On vit le cardinal, qui preſſait cette condannation de Condé, marier au prince de Conti ſon frére l'une de ſes niéces ; preuve que le pouvoir de ce miniſtre allait être ſans bornes.

CHA-

CHAPITRE CINQUIÉME.

Etat de la France, jusqu'à la mort du cardinal Mazarin en 1661.

PEndant que l'état avait été ainsi déchiré au-dedans, il avait été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroi, de Lens, & de Norlingue, fut perdu. La place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols : ils chassérent les Français de Barcelone ; ils reprirent
1651. Casal en Italie. Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile, & le poids d'une guerre étrangére, Mazarin avait été assez heureux pour conclure
1648. cette célébre paix de Westphalie, par laquelle l'empereur & l'empire vendirent au roi & à la couronne de France, la

la souveraineté de l'Alsace, pour trois millions de livres païables à l'archiduc ; c'est-à-dire, pour six millions d'aujourd'hui. Par ce traité, devenu pour l'avenir la base de tous les traités, un nouvel électorat fut créé pour la maison de Baviére. Les droits de tous les princes & des villes impériales, les priviléges des moindres gentils-hommes Allemans, furent confirmés. Le pouvoir de l'empereur fut restraint dans des bornes étroites, & les Français joints aux Suédois devinrent législateurs de l'Allemagne. Cette gloire de la France était au moins en partie duë aux armes de la Suéde ; Gustave-Adolphe avait commencé d'ébranler l'empire. Ses généraux avaient encor poussé assez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de sa fille Christine. Son général Vrangel était prêt d'entrèr en Aûtriche. Le comte de Konigsmark était maître de la moitié de la ville de Prague, & assiégeait l'autre, lors que cette paix fut concluë. Pour accablèr ainsi l'empereur, il n'en coûta guéres à la France qu'un million par an donné aux Suédois.

Aussi la Suéde obtint par ces traités de plus grands avantages que la France ; elle eût la Poméranie, beaucoup de places, & de l'argent. Elle força l'empereur de faire passer entre les mains des Luthériens

des

des bénéfices qui appartenaient aux Catholiques Romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cause de Dieu était trahie. Les Protestans se vantérent qu'ils avaient sanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des Papistes. L'intérêt seul fit parler tout le monde.

L'Espagne n'entra point dans cette paix, & avec assez de raison; car voiant la France plongée dans les guerres civiles, le ministre Espagnol espéra profiter de nos divisions. Les troupes Allemandes licentiées devinrent aux Espagnols un nouveau secours. L'empereur depuis la paix de Munster fit passer en Flandre, en quatre ans de tems, près de trente-mille hommes. C'était une violation manifeste des traités; mais ils ne sont jamais exécutés autrement.

Les ministres de Madrid eûrent, dans ce traité de Westphalie, l'adresse de faire une paix particuliére avec la Hollande. La monarchie Espagnole fut enfin trop heureuse de n'avoir plus pour ennemis, & de reconnaître pour souverains, ceux qu'elle avait traité si long-tems de rebelles, indignes de pardon. Ces républicains augmentérent leurs richesses, & affermirent leur grandeur & leur tranquillité, en traitant avec l'Espagne, sans rompre avec la France.

Ils

Ils étaient si puissans, que dans une 1653.
guerre qu'ils eûrent quelque-tems après avec l'Angleterre, ils mirent en mèr cent vaisseaux de ligne ; & la victoire demeura souvent indécise entre Blake l'amiral Anglois, & Tromp l'amiral de Hollande, qui étaient tous deux sur mèr ce que les Condés & les Turennes étaient sur terre. La France n'avait pas en ce tems dix vaisseaux de cinquante piéçes de canon qu'elle pût mettre en mèr ; sa marine s'anéantissait de jour en jour.

Louis XIV se trouva donc en 1653. Maître absolu d'un roiaume, encor ébranlé des secousses qu'il avait reçuës ; rempli de désordres en tout genre d'administration, mais plein de ressources ; n'aiant aucun allié, excepté la Savoie, pour faire une guerre offensive, & n'aient plus d'ennemis étrangers que l'Espagne, qui était alors en plus mauvais etat que la France. Tous les Français, qui avaient fait la guerre civile, étaient soumis, hors le prince de Condé & quelques-uns de ses partisans, dont un ou deux lui étaient demeurés fidéles, par amitié & par grandeur d'ame, comme le comte de Coligni & Bouteville ; & les autres, parce que la cour ne voulût pas les acheter assez chérement.

Con-

Condé, devenu général des armées Espagnoles, ne pût relevèr un parti qu'il avait affaibli lui-même par la destruction de leur infanterie aux journées de Rocroi & de Lens. Il combattait avec des troupes nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux régimens Français, qui avaient appris à vaincre sous lui, & qui étaient commandés par Turenne.

Le sort de Turenne & de Condé fut d'être toûjours vainqueurs, quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, & d'être battus, quand ils commandérent les Espagnols. Turenne avait à peine sauvé les débris de l'armée d'Espagne à la bataille de Rétel, lorsque de général du roi de France, il s'était fait le lieutenant de dom Estevan de Gamarre.

Le prince de Condé eût le même sort devant Arras. L'archiduc & lui assiégeaient cette ville. Turenne les assiégea dans
25 Août 1654. leur camp, & força leurs lignes; les troupes de l'archiduc furent mises en fuite. Condé, avec deux régimens de Français & de Lorrains, soûtint seul les efforts de l'armée de Turenne; & tandis que l'archiduc fuiait, il battit le maréchal d'Hoquincourt, il repoussa le maréchal de la Ferté, & se retira victorieux en couvrant la retraite des Espagnols vaincus. Aussi le roi d'Espagne lui écrivit ces propres

pa-

paroles : *J'ai sû que tout était perdu, & que vous avez tout conservé.*.

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles ; mais il est certain que Condé était un des grands hommes de guerre qui eûssent jamais paru, & que l'archiduc & son conseil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avait proposé.

Arras sauvé, les lignes forcées, & l'archiduc mis en fuite, comblérent Turenne de gloire ; & on observa que dans la lettre écrite au nom du roi au parlement * sur cette victoire, on y attribua le succès de toute la campagne au cardinal Mazarin, & qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieuës d'Arras avec le roi. Il était même entré dans le camp au siége de Stenai, que Turenne avait pris avant de secourir Arras. On avait tenu devant le cardinal des conseils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du ministére ne pût effacer.

Le roi ne se trouva point à la bataille d'Arras, & aurait pû y être : il était allé à

* Datée de Vincennes du 11 Septembre 1654.

à la tranchée au siége de Stenai : mais le cardinal Mazarin ne voulût pas qu'il exposât davantage sa personne, à laquelle le repos de l'état & la puissance du ministre semblaient attachés.

D'un côté, Mazarin maître absolu de la France & du jeune roi ; de l'autre, dom Louis de Haro, qui gouvernait l'Espagne & Philippe IV, continuaient sous le nom de leurs maîtres cette guerre peu vivement soutenuë. Il n'était pas encor question dans le monde du nom de Louis XIV, & jamais on n'avait parlé du roi d'Espagne. Il n'y avait alors aucune tête couronnée en Europe qui eut une gloire personnelle. La seule Christine, reine de Suéde, gouvernait par elle-même, & soûtenait l'honneur du trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres états.

Charles II, roi d'Angleterre, fugitif en France avec sa mére & son frére, y traînait ses malheurs & ses espérances. Un simple citoien avait subjugué l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande. Cromwel, cet usurpateur digne de régner, avait pris le nom de protecteur, & non celui de roi ; parce que les Anglais savaient jusqu'où les droits de leurs rois devaient s'étendre, & ne connaissaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un protecteur.

Il affermit ſon pouvoir en ſachant le réprimèr à propos : il n'entreprit point ſur les priviléges, dont le peuple était jaloux ; il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de Londres ; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offenſa point les yeux par trop de faſte ; il ne ſe permit aucun plaiſir ; il n'accumula point de tréſors ; il eût ſoin que la juſtice fût obſervée avec cette impartialité impitoiable, qui ne diſtingue point les grands des petits.

Le frére de Pantaléon sâ ambaſſadeur de Portugal en Angleterre, aiant cru que ſa licence ſerait impunie, parce que la perſonne de ſon frére était ſacrée, inſulta des citoiens de Londres, & en fit aſſaſſinèr un pour ſe vanger de la réſiſtance des autres ; il fut condanné à être pendu. Cromwel, qui pouvait lui faire grace, le laiſſa éxécuter, & ſigna le lendemain un traité avec l'ambaſſadeur.

Jamais le commerce ne fut ſi libre ni ſi floriſſant ; jamais l'Angleterre n'avait été ſi riche. Ses flotes victorieuſes faiſaient reſpecter ſon nom dans toutes les mers ; tandis que Mazarin, uniquement occupé de dominèr & de s'enrichir, laiſſait languir dans la France la juſtice, le commerce, la marine, & même les finances. Maître de la France, comme

Cromwel de l'Angleterre, après une guerre civile, il eût pû faire pour le païs qu'il gouvernait, ce que Cromwel avait fait pour le sien ; mais il était étranger, & l'ame de Mazarin qui n'avait pas la barbarie de celle de Cromwel, n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les nations de l'Europe, qui avaient négligé l'alliance de l'Angleterre sous Jacques premier & sous Charles, la briguérent sous le protecteur. La reine Christine elle-même, quoi-qu'elle eût détesté le meurtre de Charles premier, entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle estimait.

Mazarin & dom Louis de Haro prodiguérent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le protecteur. Il goûta quelque-tems la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissans roiaumes de la chrétienté.

Le ministre Espagnol lui offrait de l'aider à prendre Calais ; Mazarin lui proposait d'assiéger Dunkerque, & de lui remettre cette ville. Cromwel avait à choisir entre les clez de la France & celles de la Flandre. Il fût beaucoup sollicité aussi par Condé ; mais il ne voulut point négocier avec un prince, qui n'avait plus pour lui que son nom, & qui

 était

était sans parti en France, & sans pouvoir chez les Espagnols.

Le protecteur se détermina pour la France, mais sans faire de traité particulier, & sans partager des conquêtes par avance : il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. Son dessein était d'enlever l'Amérique aux Espagnols ; mais ils furent avertis à tems. Les amiraux de Cromwel leur prirent du moins la Jamaïque, province que les Anglais possèdent encor, & qui assure leur commerce dans le nouveau monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque, que Cromwel signa son traité avec le roi de France ; mais sans faire encor mention de Dunkerque. Le protecteur traita d'égal à égal ; il força le roi à reconnaître ce titre de protecteur. Son secrétaire signa avant le plénipotentiaire de France, dans la minute du traité, qui resta en Angleterre ; mais il traita véritablement en supérieur, en obligeant le roi de France de faire sortir de ses états Charles II & le duc d'York, petits-fils de Henri IV, à qui le France devait un azile.

Mai 1655.

8 Nov. 1655.

Tandis que Mazarin faisait ce traité, Charles II lui demandait une de ses nièces en mariage. Le mauvais état de ses affaires, qui obligeait ce prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus.

On a même soupçonné le cardinal d'avoir voulu marier au fils de Cromwel celle qu'il refusait au roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer ce mariage ; mais il fut refusé à son tour.

La mére de ces deux princes, Henriette de France, fille de Henri le grand, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le cardinal d'obtenir au moins de Cromwel qu'on lui paiât son douaire. C'était le comble des humiliations les plus douloureuses, de demander une subsistance à celui qui avait versé le sang de son mari sur un échafaut. Mazarin fit de faibles instances en Angleterre au nom de cette reine, & lui annonça qu'il n'avait rien obtenu. Elle resta à Paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de Cromwel ; tandis que ses enfans allaient dans l'armée de Condé & de dom Juan d'Aûtriche apprendre le métier de la guerre contre la France qui les abandonnait.

Les enfans de Charles premier chassés de France se réfugiérent en Espagne. Les ministres Espagnols éclatérent dans toutes les cours, & sur-tout à Rome, de vive voix & par écrit, contre un cardinal, qui sacrifiait, disaient-ils, les loix divines

nes & humaines, l'honneur & la religion, au meurtrier d'un roi, & qui chassait de France Charles II & le duc d'York, cousin de Louis XIV, pour plaire au bourreau de leur pére. Pour toute réponse aux cris de ces Espagnols, on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au protecteur.

La guerre continuait toûjours en Flandre avec des succès divers. Turenne aiant assiégé Valencienne, avec le maréchal de la Ferté, éprouva le même revers que Condé avait essuié devant Arras. 17
Le prince, secondé alors de dom Juan Juill.
d'Aûtriche, plus digne de combattre à 1656.
ses côtés, que n'était l'archiduc, força les lignes du maréchal de la Ferté, le prit prisonnier, & délivra Valencienne. Turenne fit ce que Condé avait fait dans une déroute pareille. Il sauva l'armée battuë, & fit tête par tout à l'ennemi, il alla même un mois après assiéger & prendre la petite ville de la Capelle. C'était peût-être la premiere fois qu'une armée battuë avait osé faire un siége.

Cette marche de Turenne si estimée, après laquelle la Capelle fut prise, fut éclipsée par une marche plus belle encore du prince de Condé. Turenne assiégeait à peine Cambrai, que Condé, suivi de deux mille chevaux, perça à travers l'armée

30 Mai 1658. des assiégeans, & aiant renversé tout ce qui voulait l'arrêter, il se jetta dans la ville. Les citoiens reçurent à genoux leur libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déploiaient les ressources de leur génie. On les admirait dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes même qu'ils savaient toûjours réparer. Leurs talens arrétaient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre monarchie; mais le désordre des finances en Espagne & en France était encore un plus grand obstacle à leurs succès.

La ligue faite avec Cromwel donna enfin à la France une superiorité plus marquée; d'un côte, l'amiral Blake alla brûler les gallions d'Espagne auprès des îles Canaries, & leur fit perdre les seuls trésors avec lesquels la guerre pouvait se soûtenir: de l'autre, vingt vaisseaux Anglais vinrent bloquer le port de Dunkerque, & six mille vieux soldats, qui avaient fait la révolution d'Angleterre, renforcérent l'armée de Turenne.

Alors Dunkerque, la plus importante place de la Flandre, fut assiégée par mèr & par terre. Condé & dom Juan d'Autriche, aiant ramassé toutes leurs forces, se présentérent pour la secourir. L'Europe avait les yeux sur cet événement. Le car-

dinal Mazarin mena Louis XIV auprès du théâtre de la guerre, sans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce prince se tint dans Calais, tandis que son armée attaqua celle d'Espagne près des Dunes, & qu'elle remporta la plus belle victoire dont on eût entendu parler depuis la journée de Rocroi. 14 Juin 1658.

Le génie du prince de Condé ne put rien ce jour là contre les meilleures troupes de France & d'Angleterre. L'armée Espagnole fut détruite. Dunkerque se rendit bientôt après. Le roi accourut avec son ministre pour voir passer la garnison. Le cardinal ne laissa paraître Louis XIV, ni comme guerrier ni comme roi; il n'avait pas d'argent à distribuèr aux soldats; à peine était-il servi: il allait manger chez Mazarin, ou chez le vicomte de Turenne, quand il allait à l'armée.

Cet oubli de la dignité roiale, n'était pas dans Louis XIV l'effet du mépris pour le faste, mais celui du dérangement de ses affaires, & du soin que le cardinal avait de réunir pour soi-même la splendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans Dunkerque, que pour la rendre au lord Lockhart ambassadeur de Cromwel. Mazarin essaïa, si par quelque finesse il pourrait éluder le traité,

& ne pas remettre la place. Mais Lockhart menaça, & la fermeté Anglaise l'emporta sur l'habileté Italienne.

Plusieurs personnes ont assuré que le cardinal, qui s'était attribué l'événement d'Arras, voulut engager Turenne à lui cédèr encor l'honneur de la bataille des Dunes. Du Bec-crépin comte de Moret vint, dit-on, de la part du ministre, proposèr au général d'écrire une lettre, par laquelle il parût, que le cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. Turenne reçut avec mépris ces insinuations, & ne voulut point donnèr un aveu, qui eût produit la honte d'un général d'armée & le ridicule d'un homme d'église. Mazarin, qui avait eû cette faiblesse, eût celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec Turenne.

Quelque tems après la siége de Dun-
13 Sept. kerque, Cromwel mourut à l'âge de 55
1658. ans, au milieu des projets qu'il faisait, pour l'affermissement de sa puissance, & pour la gloire de sa nation. Il avait humilié la Hollande, imposé les conditions d'une traité au Portugal, vaincu l'Espagne, & forcé la France à briguer son appui. Il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : *Je veux qu'on respecte la république Anglaise, autant*

qu'on

qu'on a respecté autrefois la république Romaine. Il est faux, qu'il ait fait l'enthousiaste & le faux-prophéte à sa mort, comme l'ont débité quelques écrivains ; mais il est sûr, qu'il mourut avec la fermeté d'ame, qu'il avait montrée toute sa vie. Il fut enterré en monarque légitime, & laissa la réputation d'un grand roi, qui couvrait les crimes d'un usurpateur.

Le chevalier Temple prétend que Cromwel avait voulu avant sa mort s'unir avec l'Espagne contre la France, & se faire donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eû Dunkerque par les mains des Français. Rien n'était plus dans son caractére & dans sa politique. Il eût été l'idole du peuple Anglais, en dépouillant ainsi, l'une après l'autre, deux nations que la sienne haïssait également. La mort renversa ses grands desseins, sa tyrannie, & le grandeur de l'Angleterre.

Il est à remarquer qu'on porta le deüil de Cromwel à la cour de France, & que mademoiselle fut la seule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un roi son parent.

Richard Cromwel succéda paisiblement & sans contradiction au protectorat de son pére, comme un prince de Galles aurait succédé à un roi d'Angleterre.

Richard fit voir, que du caractére d'un

ſeul homme dépend la deſtinée d'un état. Il avait un génie bien contraire à celui d'Olivier Cromwel, toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce, qui ſacrifie tout à ſes intérêts. Il eût conſervé l'héritage acquis par le travaux de ſon pére, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux officiers de l'armée, qui s'oppoſaient à ſon élévation. Il aima mieux ſe démettre du gouvernement, que de régner par des aſſaſſinats ; il vécut particulier, & même ignoré, juſqu'à l'âge de 90 ans, dans le païs, dont il avait été quelques jours le ſouverain. Après ſa démiſſion du protectorat, il voiagea en France : on ſait qu'à Montpélier le prince de Conti, frére du grand Condé, en lui parlant ſans le connaître, lui dit un jour : *Olivier Cromwel était un grand homme, mais ſon fils Richard eſt un miſerable de n'avoir pas ſu jouir du fruit des crimes de ſon pére.* Cependant ce Richard vécut heureux, & ſon pére n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque tems auparavant, la France vit un autre éxemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. Chriſtine reine de Suéde vint à Paris. On admira en elle une jeune reine, qui à vingt-ſept ans avait renoncé à la ſouveraineté dont elle était digne, pour vivre libre & tran-

quile.

quille. Il est honteux aux écrivains Protestans, d'avoir osé dire sans la moindre preuve, qu'elle ne quitta sa couronne, que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce dessein dès l'âge de vingt ans, & l'avait laissé meurir sept années. Cette résolution, si supérieure aux idées vulgaires, & si longtems méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui reprochérent de la legéreté & une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruisait l'autre ; mais il faut toûjours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits.

Pour connaître le génie unique de cette reine, on n'a qu'à lire ses lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à Chanut, autrefois ambassadeur de France auprès d'elle : " J'ai possédé sans faste : je quitte avec facilite. Après cela, ne craignez pas pour moi ; mon bien n'est pas au pouvoir de la fortune." Elle écrivit au prince de Condé : " Je me tiens autant honorée par votre estime, que par la couronne que j'ai portée. Si après l'avoir quittée, vous m'en jugez moins digne, j'avouërai que le repos que j'ai tant souhaité, me coûte chèr ; mais je ne me repentirai pourtant point de l'avoir acheté au prix d'une couronne ; & je ne noircirai jamais une action,

 qui

„ qui m'a semblé si belle, par un lâche
„ repentir ; & s'il arrive que vous con-
„ danniez cette action, je vous dirai
„ pour toute excuse, que je n'aurais pas
„ quitté les biens que la fortune m'a
„ donnés, si je les eûsse cru nécessaires à
„ ma félicité, & que j'aurais prétendu à
„ l'empire du monde, si j'eûsse été aussi
„ assurée d'y réussir, ou de mourir, que
„ le ferait le grand Condé."

Telle était l'ame de cette personne si singuliére ; tel était son stile dans notre langue, qu'elle avait parlée rarement. Elle savait huit langues ; elle avait été disciple & amie de Descartes, qui mourut à Stockolm dans son palais, après n'avoir pû obtenir seulement une pension en France, où ses ouvrages furent même proscrits pour les seules bonnes choses qui y fussent. Elle avait attiré en Suéde tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses sujets, l'avait dégoûtée de régner sur un peuple qui n'était que soldat. Elle crut, qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui pensent, que de commander à des hommes sans lettres ou sans génie. Elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus. Son dessein était d'aller se retirer au milieu d'eux en Italie. Elle ne vint en France, que

que pour y passer, parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à Rome. Dans cette vuë elle avait quitté la religion Luthérienne pour la Catholique; indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne fit point scrupule de se conformèr en apparence aux sentimens du peuple, chez lequel elle voulut passer sa vie. Elle avait quitté son roiaume en 1654, & fait publiquement à Inspruck la cérémonie de son abjuration. Elle plut à la cour de France, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme dont le génie pût atteindre au sien. Le roi la vit, & lui fit de grands honneurs, mais il lui parla à peine. Elevé dans l'ignorance: le bon sens avec lequel il était né, le rendait timide.

La plûpart des femmes & des courtisans n'obsérvérent autre chose dans cette reine philosophe, sinon qu'elle n'était pas coëffée à la Française, & qu'elle dansait mal. Les sages ne condannérent dans elle, que le meurtre de Monaldeschi son écuier, qu'elle fit assassinèr à Fontainebleau dans un second voiage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, aiant renoncé à la roiauté, elle n'avait plus aucun droit de faire justice. Ce n'était pas une reine qui punissait un crime d'état; c'était une femme qui terminait une galanterie par

un

un meurtre. Cette honte & cette cruauté tenirent la philosophie, qui lui avait fait quitter une trône. Elle eût été punie en Angleterre; mais la France ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité du roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité.

Après la mort de Cromwel, & la déposition de son fils, l'Angleterre resta un an dans la confusion de l'anarchie. Charles-Gustave, à qui la reine Christine avait donné le roiaume de Suéde, se faisait redouter dans le Nord & dans l'Allemagne. L'empereur Ferdinand était mort en 1657; son fils Léopold âgé de 17 ans, déja roi de Hongrie & de Bohême, n'avait point été élu roi des Romains du vivant de son pére. Mazarin voulut essaïer de faire Louis XIV empereur. Ce dessein était chimérique; il eût fallu ou forcer les électeurs, ou les séduire. La France n'était ni assez forte pour ravir l'empire, ni assez riche pour l'acheter; aussi les premiers ouvertures faites à Francfort par le maréchal de Grammont & par Lionne, furent-elles abandonnées aussitôt que proposées. Léopold fut élu. Tout ce que put la politique de Mazarin, ce fut de faire une ligue avec les princes Allemans, pour l'observation des traités
Août 1658. de Munster, & pour donner un frein

à

à l'autorité de l'empereur sur l'empire.

La France, après la bataille des Dunes, était puissante au dehors, par la gloire de ses armes, & par l'état où étaient réduites les autres nations : mais le dedans souffrait ; il était épuisé d'argent ; on avait besoin de la paix.

Les nations, dans les monarchies chrétiennes, n'ont presque jamais d'intérêt aux guerres de leurs souverains. Des armées mercenaires levées par ordre d'un ministre, & conduites par un général qui obéit en aveugle à ce ministre, font plusieurs campagnes ruineuses, sans que les rois au nom desquelles elles combattent, aïent l'espérance, ou même le dessein de ravir tout le patrimonie l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu : il paie tout ; il souffre dans la prospérité des armes, comme dans l'adversité ; & la paix lui est presque aussi nécessaire, après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ses places frontiéres.

Il fallait deux choses au cardinal, pour consommèr heureusement son ministére ; faire la paix, & assurer le repos de l'état par le mariage du roi. Ce prince avait été malade dangereusement, après la campa-

campagne de Dunkerque: on avait tremblé pour sa vie; le cardinal, qui n'était pas aimé de monsieur frére du roi, avait songé dans ce péril à mettre à couvert ses richesses immenses, & à préparer sa retraite. Toutes ces considérations le déterminérent à marier Louis XIV promtement. Deux partis se présentaient, la fille du roi d'Espagne, & la princesse de Savoie. Le cœur du roi avait pris un autre engagement; il amait éperdument mademoiselle Mancini l'une des niéces du cardinal. Né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ses volontés, plein de passion, & sans expérience, il aurait pû se résoudre à épouser sa maîtresse.

Madame de Motteville, favorite de la reine mére, dont les mémoires ont un grand air de vérité, pretend que Mazarin fut tenté de laisser agir l'amour du roi, & de mettre sa niéce sur le trône. Il avait déja marié un autre niéce au prince de Conti, une au duc de Mercœur: celle que Louis XIV aimait, avait été demandée en mariage par le roi d'Angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaient justifier son ambition. Il pressentit adroitement la reine mére: *Je crains bien*, lui dit-il, *que le roi ne veüille trop fortement épouser ma niéce.* La reine, qui connaissait

ſait le miniſtre, comprit qu'il ſouhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'un princeſſe du ſang d'Aûtriche, fille, femme & mére de rois, & avec l'aigreur que lui inſpirait depuis quelque tems un miniſtre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit : *Si le roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon ſecond fils à la tête de toute la nation, contre le roi & contre vous.*

Mazarin ne pardonna jamais, dit-on, cette réponſe à la reine : mais il prit le parti ſage de penſer comme elle ; il ſe fit lui-même un honneur & un mérite de s'oppoſer à la paſſion de Louis XIV. Son pouvoir n'avait pas beſoin d'une reine de ſon ſang pour appui. Il craignait même le caractére de ſa niéce ; & il crut affermir encore la puiſſance de ſon miniſtére, en fuiant la gloire dangereuſe d'élever trop ſa maiſon.

Dès l'année 1656, il avait envoié Lionne en Eſpagne, ſolliciter la paix, & demander l'infante ; mais dom Louis de Haro, perſuadé que quelque faible que fût l'Eſpagne, la France ne l'était pas moins, avait rejetté les offres du cardinal. L'infante, fille du premier lit, était deſtinée au jeune Léopold. Le roi d'Eſpagne n'avait alors de ſon ſecond mariage qu'un

qu'un fils, dont l'enfance mal-saine faisait craindre pour sa vie. On voulait que l'infante, qui pouvait être héritiére de tant d'états, portât ses droits dans la maison d'Aûtriche, & non dans une maison ennemie : mais enfin Philippe IV aiant eû un autre fils dom Philippe Prospèr, & sa femme étant encor enceinte, le danger de donner l'infante au roi de France lui parut moins grand, & la bataille des Dunes lui rendit la paix nécessaire.

Les Espagnols promirent l'infante, & demandérent une suspension d'armes. Mazarin & dom Louis se rendirent sur les frontiéres d'Espagne & de France dans l'île des Faisans. Quoique le mariage d'un roi de France & la paix générale fûssent l'objet de leurs conférences ; cependant plus d'un mois se passa à arranger les difficultés sur la préséance & à régler des cérémonies. Les cardinaux se disaient égaux aux rois, & supérieurs aux autres souverains. La France prétendait avec plus de justice la prééminence sur les autres rois. Cependant dom Louis de Haro mit une égalité parfaite entre Mazarin & lui, entre la France & l'Espagne.

Les conférences durérent quatre mois. Mazarin & dom Louis y déploiérent toute leur politique. Celle du cardinal était la finesse. Celle de dom Louis la lenteur. Ce-

lui-

lui-ci ne donnait presque jamais de paroles, & celui-là en donnait toûjours d'équivoques. Le génie du ministre Italien était de vouloir surprendre; celui de l'Espagnol était de s'empêcher d'être surpris. On prétend qu'il disait du cardinal: *Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toûjours tromper.*

Telle est la vicissitude des choses humaines, que de ce fameux traité des Pirénées, il n'y a pas deux articles qui subsistent aujourd'hui. Le roi de France garda le Roussillon, qu'il eût toûjours conservé sans cette paix: mais à l'égard de la Flandre, la monarchie Espagnole n'y a plus rien. Nous étions alors les amis nécessaires du Portugal; nous ne le sommes plus: tout est changé. Mais si dom Louis de Haro avait dit que le cardinal Mazarin savait tromper, on a dit depuis qu'il savait prévoir. Il méditait dès longtems l'alliance de la France & de l'Espagne. On cite cette fameuse lettre de lui, écrite pendant les négociations de Munster: " Si le roi très-chrétien pouvait avoir le Païs-bas & la Franche-comté
" en dot, en épousant l'infante; alors
" nous pourrions aspirer à la succession
" d'Espagne, quelque renonciation qu'on
" fit faire à l'infante; & ce ne serait pas
" une attente fort éloignée, puisqu'il n'y
" a

„ a que la vie du prince ſon frère qui „ l'en pût exclure." Ce prince était alors Balthaſar, qui mourut en 1649.

Le cardinal ſe trompait évidemment, en penſant qu'on pourrait donner les Païs-bas & la Franche-comté en mariage à l'infante. On ne ſtipula pas une ſeule ville pour ſa dot. Au contraire on rendit à la monarchie Eſpagnole des villes conſidérables qu'on avait conquiſes, comme Saint-Omer, Ypres, Menin, Oudenarde, & d'autres places. On en garda quelques unes. Le cardinal ne ſe trompa pas en croiant que la renonciation ſerait un jour inutile ; mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le prince dom Balthaſar mourrait en 1649 ; qu'enſuite les trois enfans du ſecond mariage ſerait enlevés au berçeau ; que Charles, le cinquiéme de tous ces enfans mâles, mourrait ſans poſtérité, & que ce roi Aûtrichien ferait un jour un teſtament en faveur d'un petit-fils de Louis XIV. Mais enfin le cardinal Mazarin prévit ce que vaudraient des renonciations, en cas que la poſtérité mâle de Philippe IV s'èteignît ; & des événemens étranges l'ont juſtifié, après plus de cinquante années.

Marie Théréſe, pouvant avoir pour dot les villes que la France rendait, n'apporta par

par son contrat de mariage, que cinq-cent-mille écus d'or au soleil ; il en coûta davantage au roi pour l'aller recevoir sur la frontiére. Ces cinq-cent-mille écus, valant alors deux-millions-cinq-cent-mille livres, furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux ministres. Enfin la France n'en reçut jamais que cent-mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage présent & réel, que celui de la paix, l'infante renonça à tous les droits qu'elle pourrait jamais avoir sur aucune des terres de son pére ; & Louis XIV ratifia cette renonciation de la maniére la plus solennelle, & la fit ensuite enregistrèr au parlement.

Ces renonciations & ces cinq-cent-mille écus de dot semblaient être les clauses ordinaires des mariages des infantes d'Espagne avec les rois de France. La reine Anne d'Aûtriche, fille de Philippe III, avait été mariée à Louis XIII à ces mêmes conditions ; & quand on avait marié Isabelle, fille de Henri le grand, avec Philippe IV roi d'Espagne, on n'avait pas stipulé plus de cinq-cent-mille écus d'or pour sa dot, dont même on ne lui païa jamais rien : desorte qu'il ne paraissait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages : on

n'y

n'y voiait que des filles de rois mariées à des rois, aiant à peine un présent de nôces.

Le duc de Lorraine Charles IV, de qui la France & l'Espagne avaient beaucoup à se plaindre, ou plûtôt, qui avait beaucoup à se plaindre d'elles, fut compris dans la traité, mais en prince malheureux, qu'on punissait parcequ'il ne pouvait se faire craindre. La France lui rendit ses états en démolissant Nanci, & en lui défendant d'avoir des troupes. Dom Louis de Haro obligea le cardinal Mazarin à faire recevoir en grace le prince de Condé, en menaçant de lui laisser en souveraineté Rocroi, le Câtelet & d'autres places, dont il était en possession. Ainsi la France gagna à la fois ces villes & le grand Condé. Il perdit sa charge de grand-maître de la maison du roi, & ne revint presque qu'avec sa gloire.

Charles II roi titulaire d'Angleterre, plus malheureux alors que le duc de Lorraine, vint près des Pirénées, où l'on traitait cette paix. Il implora le secours de dom Louis & de Mazarin. Il se flattait que leurs rois, ses cousins-germains, réunis oseraient enfin vanger une cause commune à tous les souverains, puisqu'enfin Cromwel n'était plus ; il ne put seulement obtenir une entrevuë, ni avec Maza-

Mazarin, ni avec dom Louis. Lockhart, cet ambassadeur de Cromwel, était à Saint-Jean de Luz, & se faisait respecter encor même après la mort du protecteur ; & les deux ministres, dans la crainte de choquer cet Anglais, refusérent de voir Charles II. Ils pensaient que son rétablissement était impossible, & que toutes les factions Anglaises, quoique divisées entre elles, conspiraient également à ne jamais reconnaître de rois. Ils se trompérent tous deux : la fortune fit peu de mois après ce que ces deux ministres auraient pû avoir la gloire d'entreprendre. Charles fût rappellé dans ses états par les Anglais, sans qu'un seul potentat de l'Europe se fût jamais mis en devoir ni d'empécher le meurtre du pére, ni de servir au rétablissement du fils. Il fût reçu dans les plaines de Douvres, par vingt-mille citoiens, qui se jettérent à genoux devant lui. Des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit, que presque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eût peût-être jamais de spectacle plus touchant, ni de révolution plus subite. Ce changement se fit en bien moins de tems, que le traité des Pirénées ne fut conclu ; & Charles II était déja paisible possesseur de l'Angleterre, que Louis XIV n'était pas même encore marié par procureur.

Enfin

Enfin le cardinal Mazarin ramena le roi & la nouvelle reine à Paris. Un pére, qui aurait marié son fils sans lui donner l'administration de son bien, n'en eût usé autrement que Mazarin; il revint plus puissant & plus jaloux de sa puissance & même de ses honneurs, que jamais; il ne donna plus la main aux princes du sang en lieu tiers, comme autrefois. Celui qui avait traité dom Louis de Haro en égal, voulut traiter le grand Condé en inférieur. Il marchait alors avec un faste roial, aiant outre ses gardes une compagnie de mousquetaires, qui est aujourd'hui la seconde compagnie des mousquetaires du roi. On n'eût plus auprès de lui un accès libre: si quelqu'un était assez mauvais courtisan, pour demander une grace au roi, il était perdu. La reine mére, si longtems protectrice obstinée de Mazarin contre la France, resta sans crédit, dès qu'il n'eût plus besoin d'elle. Le roi son fils, élevé dans une soumission aveugle pour ce ministre, ne pouvait secoüer le joug qu'elle lui avait imposé aussi bien qu'à elle-même; elle respectait son ouvrage, & Louis XIV n'osait pas encor régner du vivant de Mazarin.

Un ministre est excusable du mal qu'il fait, lorsque le gouvernail de l'état est forcé

forcé dans sa main par les tempêtes; mais dans le calme il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. Mazarin ne fit de bien qu'à lui, & à sa famille par rapport à lui. Huit années de puissance absolue & tranquille depuis son dernier retour jusqu'à sa mort, ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile; car le collége des quatre nations ne fût que l'effet de son testament. Il gouvernait les finances comme l'intendant d'un seigneur obéré.

Le roi demanda quelquefois de l'argent à Fouquet, qui lui répondait: *Sire, il n'y a rien dans les coffres de votre majesté; mais monsieur le cardinal vous en prêtera.* Mazarin était riche d'environ deux-cent millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Plusieurs mémoires disent, qu'il en amassa une partie par des moiens trop au dessous de la grandeur de sa place. Ils rapportent, qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courses: c'est ce qui ne fût jamais prouvé; mais les Hollandais l'en soupçonnérent, & ils n'auraient pas soupçonné le cardinal de Richelieu.

On dit qu'en mourant il eût des scrupules, quoiqu'au dehors il montrât du courage. Du moins il craignit pour ses biens, & il en fit au roi une donation en-

tiére, croiant que le roi les lui rendrait. Il ne se trompa point ; le roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut ; & il n'y eût que le roi qui sémblât le regretter, car ce prince savait déja dissimuler. Le joug commençait à lui peser ; il était impatient de régner. Cependant il voulut paraître sensible à une mort, qui le mettait en possession de son trône.

Louis XIV & la cour portérent le deüil du cardinal Mazarin, honneur peu ordinaire, & que Henri IV avait fait à la mémoire de Gabrielle d'Etrée.

On n'entreprendra pais ici d'examiner, si le cardinal Mazarin a été un grand ministre ou non ; c'est à ses actions de parler, & à la postérité de juger. Mais on ne peut s'empécher de combattre l'opinion, qui suppose une étenduë d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure, qui fait les hommes d'état ; c'est leur caractére. Les hommes, pour peu qu'ils aïent du bon sens, voient tous à peu-près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amsterdam ou de Berne, en sait sur ce point, autant que Séjan, Ximenés, Boukingham, Richelieu ou Mazarin : mais notre conduite & nos entre-

prises

prises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune.

Par exemple : si un génie, tel que le pape Aléxandre VI, ou Borgia son fils, avait eû la Rochelle à prendre, il aurait invité dans son camp les principaux chefs sous un serment sacré, & se serait défait d'eux. Mazarin serait entré dans la ville deux ou trois ans plus-tard, en gagnant & en divisant les bourgeois. Dom Louis de Haro, n'eût pas hazardé l'entreprise. Richelieu fit une digue sur la mèr à l'exemple d'Aléxandre, & entra dans la Rochelle en conquérant ; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient la Rochelle, & faisaient passer Richelieu pour un téméraire.

On peut juger du caractére des hommes par leurs entreprises. On peut bien assurer que l'ame de Richelieu respirait la hauteur & la vengeance ; que Mazarin était sage, souple, & avide de biens. Mais pour connaître à quel point un ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'état, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans ; celui qui a le plus d'esprit échoue, & celui qui a dans le carac-

tére plus de patience, de force, de souplesse & de fuite, réussit.

En lisant les lettres du cardinal Mazarin & les mémoires du cardinal de Retz, on voit aisément que Retz était le génie supérieur. Cependant Mazarin fût tout-puissant, & Retz fut proscrit. Enfin il est très-vrai, que pour faire un puissant ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens, & de la fortune ; mais pour être un bon ministre, il faut avoir pour passion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'état est celui dont il reste de grands monumens utiles à la patrie.

Chapitre Sixième.

LOUIS XIV gouverne par lui même. Il force la branche d'Autriche Espagnole à lui céder par-tout la préséance, & la cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achette Dunkerque. Il donne des secours à l'empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, & rend son roiaume florissant & redoutable.

JAmais il n'y eût dans une cour plus d'intrigues & d'espérances, que durant l'agonie du cardinal Mazarin. Les femmes, qui préten-

tendaient à la beauté, se flattaient de gouverner un prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déja séduit jusqu'à offrir sa couronne à sa maitresse. Les jeunes courtisans croiaient renouveller le régne des favoris. Chaque ministre espérait la premiére place. Aucun d'eux ne pensait, qu'un roi élevé dans l'éloignement des affaires, osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. Mazarin avait prolongé l'enfance de ce monarque autant qu'il l'avait pû. Il ne l'instruisait que depuis fort peu de tems, & parce que le roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier ministre, il n'y en eût aucun, qui demandât au roi, quand il voudrait les entendre. Ils lui demandérent tous : *A qui nous adresserous-nous ?* & Louis XIV leur répondit : *A moi.* On fut encor plus surpris de le voir persévérer. Il y avait quelque tems qu'il consultait ses forces, & qu'il essaïait en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance

fiance qu'il fallait pour accréditer leur ministére & veillant sur eux pour les empécher d'en trop abuser. Il commença par mettre de l'ordre dans les finances dérangées par un long brigandage.

La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent sa cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat & de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, & tous emploiés à la gloire du roi & de la France.

Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée, ni dans l'intérieur de son governement ; c'est ce que nous ferons à part. Il suffit de dire que ses peuples, qui depuis la mort de Henri le grand n'avaient point vû de véritable roi, & qui détestaient l'empire d'un premier ministre, furent remplis d'admiration & d'espérance, quand ils virent Louis XIV faire à vingt-deux ans, ce que Henri avait fait à cinquante. Si Henri IV avait eû un premier ministre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puissantes. Si Louis XIII n'en avait pas eû, ce prince, dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût succombé sous le poids. Louis XIV pouvait, sans péril, avoir ou n'avoir pas de premier ministre. Il ne res-

tait pas la moindre trace des anciennes factions ; il n'y avait plus en France qu'un maître, & des sujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute sorte de gloire, & qu'il voulait être aussi considéré au dehors qu'absolu au dedans.

Les anciens rois de l'Europe prétendent entre eux une entiére égalité, ce qui est très-naturel ; mais les rois de France ont toûjours réclamé la préséance, que mérite l'antiquité de leur race & de leur roiaume : & s'ils ont cédé aux empereurs, c'est parce que les hommes ne sont presque jamais assez hardis pour renverser un long usage. Le chef de la république d'Allemagne, prince électif & peu puissant par lui-même, a le pas sans contredit sur tous les souverains, à cause de ce titre de César & d'héritier de Charlemagne. Sa chancellerie Allemande ne traite pas même les autres rois de majesté. Les rois de France pouvaient disputer la préséance aux empereurs, puisque la France avait fondé le véritable empire d'Occident, dont le nom seul subsiste en Allemagne. Ils avaient pour eux, non seulement la supériorité d'une couronne héréditaire sur une dignité élective, mais l'avantage d'être issus, par une suite non interrompuë, de souverains qui régnaient sur une grande monarchie, plu-

sieurs

sieurs siécles avant que dans le monde entiére aucune des maisons qui possédent aujourd'hui des couronnes, fût parvenuë à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puissances de l'Europe. On alléguait en leur faveur le nom de Très-chrétien. Les rois d'Espagne opposaient le titre de Catholique ; & depuis que Charles-quint avait eû un roi de France prisonnier à Madrid, la fierté Espagnole était bien loin de céder ce rang. Les Anglais & les Suédois, qui n'allé-guent aujourd'hui aucun de ces surnoms, reconnaissent, le moins qu'ils peuvent, cette supériorité.

C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois débattuës : les papes, qui donnaient les états avec une bulle, se croiaient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette cour, où tout se passe en cérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La France y avait eû toûjours la supériorité, quand elle était plus puissante que l'Espagne ; mais depuis le régne de Charles-quint, l'Espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécise ; un pas de plus ou de moins dans une procession, un fauteüil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire

d'un prédicateur, étaient des triomphes, & établissaient des titres pour cette prééminence. La chimére du point d'honneur était extréme alors sur cet article entre les couronnes, comme les duëls entre les particuliers.

1661. Il arriva qu'à l'entrée d'un ambassadeur de Suéde à Londres, le comte d'Estrade ambassadeur de France, & le baron de Watteville ambassadeur d'Espagne, se disputérent le pas. L'Espagnol, avec plus d'argent & une plus nombreuse suite, avait gagné la populace Anglaise; il fait d'abord tuer les chevaux des carosses Français, & bientôt les gens du comte d'Estrade, blessés & dispersés, laissérent les Espagnols marcher l'épée nuë comme en triomphe.

Louis XIV, informé de cette insulte, rappella l'ambassadeur qu'il avait à Madrid, fit sortir de France celui d'Espagne, rompit les conférences qui se tenaient encor en Flandre au sujet des limites, & fit dire au roi Philippe IV son beau-pére, que s'il ne reconnaissait la supériorité de la couronne de France, & ne réparait cet affront par une satisfaction solennelle, la guerre allait recommencer. Philippe IV ne voulut pas replonger son roiaume dans une guerre nouvelle, pour la préséance d'un ambassadeur : il envoia le comte de

Fuentes

Fuentes déclarer au roi à Fontainebleau, 24 Mars 1662.
en présence de tous les ministres étrangers, qui étaient en France : *Que les ministres Espagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de France.* Ce n'en était pas assez pour reconnaître nettement la prééminence du roi ; mais c'en était assez pour un aveu authentique de la faiblesse Espagnole. Cette cour encor fiére, murmura longtems de son humiliation. Depuis, plusieurs ministres Espagnols ont renouvellé leurs anciennes prétentions ; ils ont obtenu l'égalité à Nimégue ; mais Louis XIV acquit alors, par sa fermeté, une supériorite réelle dans l'Europe, en faisant voir combien il était à craindre.

A peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encor davantage dans une occasion, où sa gloire semblait moins intéressée. Les jeunes Français, dans les guerres faites depuis longtems en Italie contre l'Espagne, avaient donné aux Italiens circonspects, & jaloux, l'idee d'un nation impétueuse. L'Italie regardait toutes les nations, dont elle était inondée, comme des barbares, & les Français comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec le mépris, & la débauche avec l'insulte. Ils étaient craints partout, & surtout à Rome. Le

Le duc de Créqui, ambassadeur auprès du pape, avait révolté les Romains par sa hauteur : ses domestiques, gens qui poussent toûjours à l'extrémité les défauts de leur maître, commettaient dans Rome les mêmes désordes que la jeunesse indisciplinable de Paris, qui se faisait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Quelques laquais du duc de Créqui s'avisérent de charger l'épée à la main une escouade des Corses (ce sont les archers de Rome) & mirent en fuite ces misérables. Tout le corps des Corses, offensé & secrettement animé par dom Mario Chigi frére du pape Aléxandre VII, qui haïssait le duc de Créqui, vint en armes assiéger la maison de l'ambassadeur. Ils tirérent sur le carosse de l'ambassadrice qui rentrait alors dans son palais ; ils lui tuérent un page, & blessérent plusieurs domestiques. Le duc de Créqui sortit de Rome, accusant les parens du pape & le pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat. Le pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiser, & que tous s'oublie. Il fit pendre un Corse & un Sbire au bout de quatre mois, & il fit sortir de Rome le gouverneur, soup-

20 Août 1662.

çonné d'avoir autorisé l'attentat : mais il fût consterné d'apprendre, que le roi menaçait de faire assiéger Rome, qu'il faisait déja passer des troupes en Italie, & que le maréchal Duplessis-pralin était nommé pour les commander. L'affaire était devenuë une querelle de nation à nation, & le roi voulait faire respecter la sienne. Le pape, avant de faire la satisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les princes catholiques ; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV; mais les circonstances n'étaient pas favorables au pape. L'empire était attaqué par les Turcs : l'Espagne était embarassée dans une guerre peu heureuse contre le Portugal.

La cour Romaine ne fit qu'irriter le roi sans pouvoir lui nuire. Le parlement de Provence cita le pape, & fit saisir le comtat d'Avignon. Dans d'autres tems les excommunications de Rome auraient suivi ces outrages ; mais c'était des armes usées, & devenuës ridicules : il fallut que le pape pliât, il fût forcé d'éxiler de Rome son propre frére, d'envoier son neveu le cardinal Chigi, en qualité de legat *à latere*, faire satisfaction au roi, de casser la garde Corse, & d'élever dans Rome une piramide, avec une inscription qui contenait l'injure & la réparation. Le cardi-

cardinal Chigi fût le premier légat de la cour Romaine, qui fût jamais envoié pour demander pardon. Les légats auparavant venaient donner des loix & imposer des décimes. Le roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies passagéres, & par des monumens qui le sont aussi (car il permit quelques années après la destruction de la piramide ;) mais il força la cour de Rome à rendre Castro & Ronciglione au duc de Parme, à dédommager le duc de Modéne de ses droits sur Comacchio ; & il tira ainsi d'une insulte, l'honneur solide d'être le protecteur des princes d'Italie.

En soûtenant ainsi sa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter son pouvoir. Ses finances bien administrées par Colbert, le mirent en état d'acheter Dunkerque & Mardik du roi d'Angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-six livres dix sols le marc. Charles II, prodigue & pauvre, eût la honte de vendre le prix du
27 Oct. 1662. sang des Anglais. Son chancelier Hide, accuse d'avoir ou conseillé ou soûffert cette faiblesse, fût banni depuis par le parlement d'Angleterre, qui puni souvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge ses rois.

1663. Louis fit travailler trente-mille hommes à fortifier Dunkerque du côté de la

terre.

terre & de la mèr. On creusa, entre la ville & la citadelle, un bassin capable de contenir trente vaisseaux de guerre, de sorte qu'à peine les Anglais eûrent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

Quelque tems après, le roi força le duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marsal. Ce malheureux Charles IV, guerrier assez illustre, mais prince faible, inconstant & imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la Lorraine à la France après sa mort, à condition que le roi lui permettrait de levèr un million sur l'état qu'il abandonnait, & que les princes du sang de Lorraine seraient réputés princes du sang de France. Ce traité, vainement vérifié au parlement de Paris, ne servit qu'à produire de nouvelles inconstances dans le duc de Lorraine; trop heureux ensuite de donner Marsal, & de se remettre à la clémence du roi. 30 Août 1663.

Louis augmentait ses états même pendant la paix, & se tenait toûjours prêt pour la guerre, faisant fortifier ses frontiéres, tenant ses troupes dans la discipline, augmentant leur nombre, faisant des revuës fréquentes.

Les Turcs étaient alors très-redoutables en Europe; ils attaquaient à la fois l'em-

l'empereur d'Allemagne & les Vénitiens. La politique des rois de France a toûjours été, depuis François premier, d'être alliés des empereurs Turcs, non seulement pour les avantages du commerce, mais pour empécher la maison d'Aûtriche de trop prévaloir. Cependant un roi chrétien ne pouvait refuser du secours à l'empereur trop en danger, & l'intérêt de la France était bien, que les Turcs inquiétassent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent ; & enfin ses traités avec l'empire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoia donc six-mille hommes en Hongrie, sous les ordres du comte de Coligni, seul reste de la maison de ce Coligni autrefois si célébre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet amiral, par son courage & par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand Condé, & toutes les offres du cardinal Mazarin n'avaient jamais pu l'engagèr à manquèr à son ami. Il mena avec lui l'élite de la noblesse de France, & entre autres le jeune la Feüillade, homme enterprenant, & avide de gloire & de fortune. Ces Août 1664. Français allérent servir en Hongrie sous le général Montécuculi, qui tenait tête alors au grand-visir Kiuperli, & qui depuis en servant contre la France, balança

la

la réputation de Turenne. Il y eût un grand combat à Saint-Gothard au bord du Raab, entre les Turcs & l'armée de l'empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur; les Allemans même, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre justice. Mais ce n'est pas la rendre aux Allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les Français eûrent seuls l'honneur de la victoire.

Le roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'empereur, & à donner de l'éclat aux armes Françaises, mettait sa politique à soûtenir secrettement le Portugal contre l'Espagne. Le cardinal Mazarin avait abandonné formellement les Portugais par le traité des Pirénées; mais l'Espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le Français en fit une hardie & décisive: le maréchal de Schomberg, étranger & hugenot, passa en Portugal avec quatre-mille soldats Français, qu'il païait de l'argent de Louis XIV, & qu'il feignait de soudoièr au nom du roi Portugais. Ces quatre-mille soldats Français, joints aux troupes Portugaises, remportérent à Villa-Viciosa une victoire complette, qui affermit le trône dans la maison de Bragance. Ainsi Louis XIV passait déja pour un prince guerrier & politique, & l'Europe

17 Juin 1665.

rope le redoutait même avant qu'il eût encor fait la guerre.

Ce fût par cette politique, qu'il évita malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avait alors, aux flottes Hollandaises. Il s'était allié avec la Hollande en 1662. Cette république, environ ce tems-là, recommença la guerre contre l'Angleterre, au sujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & du droit réel de son commerce dans les Indes. Louis voiait avec plaisir ces deux puissances maritimes, mettre en mèr tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaisseaux, & se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtrés qui se soient jamais données, dont tout le fruit était l'affaiblissement des deux partis. Il s'en donna une qui dura trois jours entiers. Ce fût dans ces combats, que le Hollandais Ruiter acquit la réputation du plus grand homme de mèr qu'on eût vu encor. Ce fût lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'Angleterre jusques dans ses ports à quatre lieuës de Londres. Il fit triompher la Hollande sur les mers, dont les Anglais avaient toûjours eû l'empire, & où Louis XIV n'était rien encore.

11, 12, & 13 Juin 1666.

La domination de l'océan était partagée depuis quelque tems entre ces deux nations. L'art de construire les vaisseaux,

&

& de s'en servir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La France, sous le ministére de Richelieu, se croiait puissante sur mèr, parce que d'environ soixante vaisseaux ronds que l'on comptait dans ses ports, elle pouvait en mettre en mèr environ trente, dont un seul portait soixante & dix canons. Sous Mazarin, on acheta des Hollandais le peu de vaisseaux que l'on avait. On manquait de matelots, d'officiers, de manufactures, pour la construction & pour l'équippement. Le roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donnèr à la France tout ce qui lui manquait, avec une diligence incroiable; mais en 1664 & 1665, tandis que les Anglais & les Hollandais couvraient l'océan de près de trois-cent gros vaisseaux de guerre, il n'en avait encor que quinze ou seize du dernier rang, que le duc de Beaufort occupait contre les pirates de Barbarie; & lorsque les Etats-Généraux pressérent Louis XIV de joindre sa flotte à la leur, il ne se trouva dans le port de Brest qu'un seul brûlot, qu'on eût honte de faire partir, & qu'il fallut pourtant leur envoier sur leurs instances réitérées. Ce fût une honte, que Louis XIV s'empressa bien vîte d'effacer.

Il donna aux Etats un secours de ses forces

forces de terre, plus essentiel & plus honorable. Il leur envoia six-mille Français, pour les défendre contre l'évêque de Munster, Christofle-Bernard de Gaalen, prélat guerrier & ennemi implacable, soudoié par l'Angleterre pour désoler la Hollande. Mais il leur fit païer chérement ce secours, & les traita comme un homme puissant, qui vend sa protection à des marchands opulens. Colbert mit sur leur compte, non seulement la solde de ces troupes, mais jusqu'aux frais d'une ambassade, envoiée en Angleterre, pour conclure leur paix avec Charles II. Jamais secours ne fût donné de si mauvaise grace, ni reçu avec moins de reconnaissance.

Le roi aiant ainsi aguerri ses troupes, & formé de nouveaux officiers en Hongrie, en Hollande, en Portugal, respecté & vangé dans Rome, ne voiait pas un seul potentat qu'il dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peste, Londres réduite en cendres par un incendie attribué injustement aux Catholiques; la prodigalité & l'indigence continuelle de Charles second, aussi dangereuses pour ses affaires que la contagion & l'incendie, mettaient la France en sureté du côté des Anglais. L'empereur réparait à peine l'épuisement d'une guerre contre les Turcs.

Le

Le roi d'Espagne Philippe IV mourant, & sa monarchie aussi faible que lui, laissaient Louis XIV le seul puissant & le seul redoutable. Il était jeune, riche, bien servi, obéi aveuglément, & marquait l'impatience de se signalèr & d'être conquérant.

CHA-

CHAPITRE SEPTIÈME.

Conquête de la Flandre.

L'Occaſion ſe préſenta bientôt à un roi qui la cherchait. Philippe IV ſon

ſa pre-

I, cette

à ſon

r lequel

tombée

g-tems

ſon ennemie. De ſon ſecond mariage avec Marie-Anne d'Aûtriche, il avait eû Charles ſecond, enfant faible & malſain, héritier de ſa couronne, & ſeul reſte de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge. Louis XIV prétendit, que la Flandre & la Franche-Comté, provinces du roiaume d'Eſpagne, devaient,

ſelon

ſelon la juriſprudence de ces provinces, revenir à ſa femme, malgré ſa renonciation. Si les cauſes des rois pouvaient ſe juger par les loix des nations à un tribunal déſintéreſſé, l'affaire eût été un peu douteuſe.

Louis fit éxaminer ſes droits par ſon conſeil & par des théologiens, qui les jugérent inconteſtables ; mais le conſeil & le confeſſeur de la veuve de Philippe IV les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puiſſante raiſon, la loi expreſſe de Charles-quint ; mais les loix de Charles-quint n'étaient guéres ſuivies par la cour de France.

Un de ces prétextes, que prenait le conſeil du roi, était, que les cinq-cent-mille écus données en dot à ſa femme, n'avaient point été païés, mais on oubliait, que la dot de la fille de Henri IV ne l'avait pas été davantage. La France & l'Eſpagne combattirent d'abord par des écrits, ou l'on étala des calculs de banquier & des raiſons d'avocat ; mais la ſeule raiſon d'état était écoutée.

Le roi, comptant encor plus ſur ſes forces que ſur ſes raiſons, marcha en Flandre à des conquêtes aſſurées. Il était à la tête de trente-cinq-mille hommes : un autre corps de huit-mille fut envoié vers Dunkerque ; un de quatre-mille vers 1667.

Lux-

Luxembourg. Turenne était sous lui le général de cette armée. Colbert avait multiplié les ressources de l'état, pour fournir à ces dépenses. Louvois, nouveau ministre de la guerre, avait fait des préparatifs immenses pour la campagne. Des magazins de toute espéce étaient distribués sur la frontiére. Il introduisit le premier cette méthode avantageuse, que la faiblesse du gouvernement avait jusqu'alors renduë impraticable, de faire subsistèr les armées par magazin : quelque siége que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours & des subsistances étaient prêtes, les logemens des troupes marqués, leur marches réglées. La discipline, renduë plus sévére de jour en jour par l'austérite inflexible du ministre, enchainait tous les officiers à leur devoir. La présence d'un jeune roi, l'idole de son armée, leur rendait la dureté de ce devoir aisée & chére. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup au dessus de celui de la naissance. Les services, & non les aieux, furent comptés, ce qui ne s'était guéres vu encore. Par là l'officier de la plus médiocre naissance fût encouragé, sans que ceux de la plus haute eussent à se plaindre. L'infanterie, sur qui tombait tout le poids de la guerre depuis l'in-

l'inutilité reconnuë des lances, partagea les récompenses, dont la cavalerie était en possession. Des maximes nouvelles dans le gouvernement inspiraient un nouveau courage.

Le roi, entre un chef & un ministre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre & ne l'en servant que mieux, suivi des meilleures troupes de l'Europe, enfin ligué de nouveau avec le Portugal, attaquait avec tous ces avantages une province mal défenduë d'un roiaume ruiné & déchiré. Il n'avait à faire qu'à sa belle-mére, femme faible dont le gouvernement malheureux laissait la monarchie Espagnole sans défense. La veuve de Philippe IV avait pris pour son premier ministre, un jésuite Allemand son confesseur, nommé le pére Nitard, homme aussi capable de dominer sur sa pénitente, qu'incapable de gouvernèr un état, n'aiant rien d'un ministre & d'un prêtre, que la hauteur & l'ambition. Il osa dire un jour au duc de Lerme, même avant de gouverner : *C'est vous qui me devez du respect, puisque j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains, & votre reine à mes pieds.* Avec cette fierté si contraire à la vraie grandeur d'esprit, il laissait le trésor sans argent, les places de toute la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les

armées ſans diſcipline, deſtituées de chefs, mal païées, & plus mal conduites devant un ennemi, qui avait tout ce qui manquait à l'Eſpagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui, n'était pas encor perfectionné, parce que celui de les bien fortifièr & de les bien défendre, était plus ignoré. Les frontiéres de la Flandre Eſpagnole étaient preſque ſans fortifications & ſans garniſons.

Louis n'eut qu'à ſe préſenter devant
elles. Il entra dans Charleroi, comme
dans Paris ; Ath, Tournai, furent priſes en
deux jours ; Furnes, Armentiéres, Cour-
6 trai, ne tinrent pas davantage. Il deſcen-
Juill. dit dans la tranchée devant Douai, & el-
17 Août le ſe rendit le lendemain. Lille, la plus
1667. floriſſante ville de ces païs, la ſeule bien
fortifiée, & qui avait une garniſon de
27 ſix-mille hommes, capitula après neuf
Août. jours de ſiége. Les Eſpagnols n'avaient
que huit-mille hommes à oppoſèr à l'ar-
mée victorieuſe ; encore l'arriére-garde
31 de cette petite armée fut-elle taillée en
Août. piéces par le marquis, depuis maréchal de
Créqui. Le reſte ſe cacha ſous Bruxelles
& ſous Mons, laiſſant le roi vaincre ſans
combattre.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des ſuc-

cès

cès ſi faciles, parut le voiage d'un cour. La bonne chére, le luxe & les plaiſirs s'introduiſirent alors dans nos armées, dans le tems même que la diſcipline s'affermiſſait. Les officiers faiſaient le devoir militaire beaucoup plus éxactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le maréchal de Turenne n'avait eû longtems que des aſſiettes de fèr en campagne. Le marquis d'Humiéres fût le premier, au ſiége d'Arras en 1658, qui ſe fit ſervir en vaiſſelle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragoûts & des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune roi aimant la magnificence, étalait celle de ſa cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde ſe piqua de ſomptuoſité & de goût dans la bonne chére, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richeſſe d'un grand état, & ſouvent la cauſe de la décadence d'un petit, était cependant encor très peu de choſe, auprès de celui qu'on a vu depuis. Le roi, ſes généraux & ſes miniſtres, allaient au rendez-vous de l'armée à cheval, au-lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de capitaine de cavalerie, ni de ſecrétaire d'un officier général, qui ne faſſe ce voiage en chaiſe de poſte avec des glaces & des reſſorts, plus commodément & plus

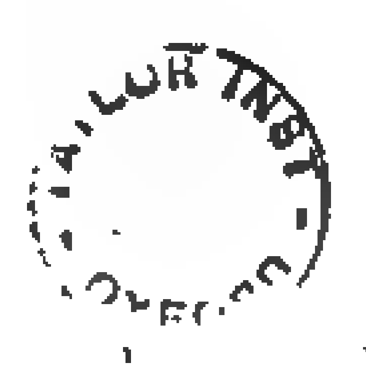
tranquilement, qu'on ne faisait alors une visite dans Paris d'un quartier à un autre.

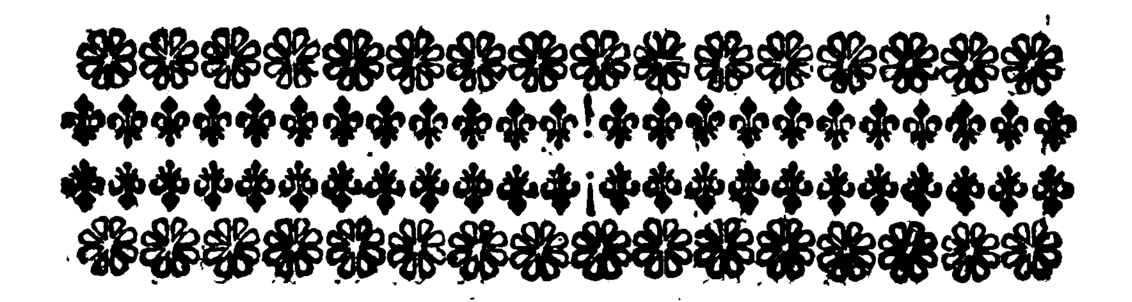
La délicatesse des officiers ne les empêchait point alors d'allèr à la tranchée, avec le pot en tête & la cuirasse sur le dos. Le roi en donnait l'éxemple : il alla ainsi à la tranchée devant Douai & devant Lille. Cette conduite sage conserva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes-gens peu robustes, pleins de valeur mais de mollesse, & qui semblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'allarmes Bruxelles; les citoiens transportaient déja leurs effets dans Anvers. La conquête de la Flandre entiére pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au roi que des troupes assez nombreuses, pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ses armes. Louvois lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises, & de les fortifier. Vauban, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce siécle pour le service de Louis XIV, fut chargé de ces fortifications. Il les fit suivant sa méthode nouvelle, devenuë aujourd'hui la régle de tous les bons ingénieurs. On fut étonné de ne voir plus les places revétuës,

tués, que d'ouvrages presque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus exposées à être foudroiées par l'artillerie : plus il les rendit razantes, moins elles étaient en prise. Il construisit la citadelle 1668. de Lille sur ces principes. On n'avait point encor en France détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. L'éxemple commença en faveur de Vauban ; il fût le premier gouverneur d'une citadelle. On peut encor observer, que le premier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du Louvre, fût celui des fortifications de Lille.

Le roi se hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans & de ses maîtresses, & des fêtes qu'il donna à sa cour.





CHAPITRE HUITIÉME.

Conquête de la Franche-Comté : paix d'Aix-la-Chapelle.

ON était plongé dans les divertissemens à Saint-Germain, lorsqu'au
1668. cœur de l'hivèr au mois de Janvier, on fût étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, allèr & revenir sur les chemins de la Champagne, dans les trois évêchez : des trains d'artillerie, des chariots de munitions, s'arrêtaient sous divers prétextes, dans la route qui méne de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France était remplie de mouvemens dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt, & les courtisans par curiosité, s'épuisaient en conjectures : l'Allemagne

magne était allarmée : l'objet de ces préparatifs & de ces marches irréguliéres, était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé, qu'il le fut dans cette entreprise de Louis XIV. Enfin le 2 de Février il part de Saint-Germain, avec le jeune duc d'Enguien fils du grand Condé, & quelques courtisans : les autres officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées, & arrive à Dijon. Vingt-mille hommes, assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en Franche-Comté à quelques lieuës de Besançon ; & le grand Condé paraît à leur tête, aiant pour son principal lieutenant-général, Bouteville-Montmorenci son ami, devenu duc de Luxembourg, toûjours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaise fortune. Luxembourg était l'éléve de Condé dans l'art de la guerre ; & il obligea à force de mérite, le roi qui ne l'aimait pas, à l'emploier.

Tel était le nœud de cette enterprise imprévuë ; le prince de Condé était jaloux de la gloire de Turenne, & Louvois de sa faveur auprès du maître ; Condé était jaloux en héros, & Louvois en ministre. Le prince, gouverneur de la Bourgogne qui touche à la Franche-Comté,

avait formé le dessein de s'en rendre maître en hivèr, en moins de tems que Turenne n'en avait mis l'été dernier à conquérir la Flandre Française. Il communiqua d'abord son projet à Louvois, qui l'embrassa avidement, pour éloignèr & rendre inutile Turenne, & pour servir en même-tems son maître.

Cette province assez pauvre alors en argent, mais très fertile, bien peuplée, étenduë en long de quarante lieuës, & large de vingt, avait le nom de Franche, & l'était en effet. Les rois d'Espagne en étaient plustôt les protecteurs que les maîtres. Quoique ce païs fût du gouvernement de la Flandre, il n'en dépendait que peu. Toute l'administration était partagée & disputée, entre le parlement & le gouverneur de la Franche-Comté. Le peuple jouissait de grands priviléges, toûjours respectés pàr la cour de Madrid, qui ménageait une province jalouse de ses droits, & voisine de la France. Jamais peuple ne vécut sous un gouvernement plus doux, & ne fut si attaché à ses souverains. Leur amour pour la maison d'Aûtriche s'est conservé pendant deux générations. Mais cet amour était plustôt celui de leur liberté.

Enfin la Franche-Comté était heureuse, mais pauvre ; & puisqu'elle était une espéce

péce de république, il y avait des factions. Quoi qu'en dise Pélisson, on ne se borna pas à emploier la force.

On gagna d'abord quelques citoiens par des présens & des espérances. On s'assura l'abbé Jean de Batteville, frére de celui qui aiant insulté à Londres l'ambassadeur de France, avait procuré par cet outrage, l'humiliation de la branche d'Aûtriche Espagnole. Cet abbé, autrefois officier, puis chartreux, puis Turc, & enfin ecclésiastique, eut parole d'être grand-doien & d'avoir d'autres bénéfices. On corrompit le comte de Saint-Amour neveu du gouverneur ; & le gouverneur lui-même, à la fin, ne fut pas infléxible. Quelques conseillers de ce parlement furent achetés peu chèr. Ces intrigues secrettes, à peine commencées, furent soûtenuës par vingt-mille hommes. Besançon, la capitale de la province, est investie par le prince de Condé : Luxembourg court à Salins : le lendemain Besançon, & Salins se rendirent. Besançon ne demanda pour capitulation, que la conservation d'un saint Suaire, fort révéré dans cette ville ; ce qu'on leur accorda très aisément. Le roi arrivait à Dijon. Louvois, qui avait volé sur la frontiére pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre, que ces deux villes sont

assiégées & prises. Le roi courut aussitôt se montrer à la fortune, qui faisait tout pour lui.

Il alla assiéger Dole en personne. Cette place était réputée forte : elle avait pour commandant le comte de Montrevel, homme de grand courage, fidéle par grandeur d'ame aux Espagnols qu'il haïssait, & au parlement qu'il méprisait. Il n'avait pour garnison, que quatre-cent soldats & les citoien
dre. La tranchée i
dans les formes. A j
qu'une foule de je
suivaient le roi, cou
trescarpe & s'y logé
dé, à qui l'âge &
donné un courage
tenir à propos, &
pour les en tirer. C
avec son fils, & v
compte de tout au roi, comme un officier qui aurait eû sa fortune à faire. Le roi, dans son quartier, montrait plustôt la dignité d'un monarque dans sa cour, qu'une ardeur impétueuse, qui n'était pas nécessaire. toute le cérémonial de Saint-Germain était observé. Il avait son petit coucher, ses grandes, ses petites entrées, une salle des audiances dans sa tente. Il ne tempérait le faste du trône qu'en

qu'en faisant mangèr à sa table ses officiers-généraux & ses aides de camp. On ne lui voiait point dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François Premier & de Henri IV, qui cherchaient toutes les espéces de dangers. Il se contentait de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Il entra dans Dole au-bout de quatre jours de siége, douze jours après son départ de Saint-Germain ; & enfin en moins de trois semaines, toute la Franche-Comté lui fût soûmise. Le conseil d'Espagne, étonné & indigné du peu de resistance, écrivit au gouverneur : „ Que le roi de France aurait dû envoier „ ses laquais, prendre possession de ce „ païs, aulieu d'y allèr en personne. "

14 Févr. 1668.

Tant de fortune & tant d'ambition réveillérent l'Europe assoupie ; l'empire commença à se remuer, & l'empereur à lever des troupes. Les Suisses, voisins des Francs-Comtois, & qui n'ont de bien que leur liberté, tremblérent pour elle. Le reste de la Flandre pouvait être envahi au printems prochain. Les Hollandais, à qui il avait toûjours importé d'avoir les Français pour amis, frémissaient de les avoir pour voisins. L'Espagne alors eut récours à ces mêmes Hollandais, & fût en effet protégée par cette petite nation, qui ne

lui paraiſſait auparavant que mépriſable & rebelle.

La Hollande était gouvernée par Jean de With, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait été élu grand-penſionnaire ; homme amoureux de la liberté de ſon païs, autant que de ſa grandeur perſonnelle : aſſujetti à la frugalité & à la modeſtie de ſa république, il n'avait qu'un laquais & une ſervante, & allait à pied dans la Haie, tandis que dans les négociations de l'Europe, ſon nom était compté avec les noms des plus puiſſans rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de ſageſſe, d'induſtrie dans les affaires, excellent citoien, grand politique, & qui cependant fût depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le chevalier Temple, ambaſſadeur d'Angleterre à la Haie, une amitié bien rare entre des miniſtres. Temple était un philoſophe, qui joignait les lettres aux affaires ; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque Burnet lui a faits d'athéiſme ; né avec le génie d'un ſage républicain, aimant la Hollande, comme ſon propre païs, parce qu'elle était libre, & auſſi jaloux de cette liberté que le grand penſionnaire lui même. Ces deux citoiens s'unirent avec le comte de d'Hona ambaſſadeur

deur Suéde, pour arrêter les progrès du roi de France.

Ce tems était marqué pour les événemens rapides. La Flandre qu'on nomme *Flandre Françaiſe*, avait été priſe en trois mois ; la Franche-Comté en trois ſemaines. Le traité entre la Hollande, l'Angleterre & la Suéde, pour tenir la balance de l'Europe & réprimer l'ambition de Louis XIV, fût propoſé & conclu en cinq jours.

Louis XIV fût indigné, qu'un petit état, tel que la Hollande, conçût l'idée de borner ſes conquêtes & d'être l'arbitre des rois, & plus encor qu'elle en fût capable. Cette entrepriſe des Provinces-unies lui fût un outrage ſenſible, qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout puiſſant & tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il propoſa lui-même la paix. La France & l'Eſpagne choiſirent Aix-la-Chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau pape Roſpiglioſi, Clément neuf, pour médiateur.

La cour de Rome, pour décorer ſa faibleſſe d'un crédit apparent, rechercha par toute ſorte de moiens, l'honneur d'être l'arbitre entre les couronnes. Elle n'avait

n'avait pu l'obtenir au traité des Pirénées ; elle parut l'avoir au moins à la paix d'Aix-la-Chapelle. Un Nonce fut envoié à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre, entre des fantômes de plénipotentiaires. Les Hollandais, déja jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traittait en effet à Saint-Germain, par le ministère de leur ambassadeur Van-beuning. Ce qui avait été accordé en secret par lui, était envoié à Aix-la-Chapelle, pour être signé avec appareil par les ministres assemblés au congrès. Qui eût dit trente ans auparavant, qu'un bourgeois de Hollande, obligerait la France & l'Espagne à recevoir sa médiation ?

Ce Van-beuning, bourguemestre d'Amsterdam, avait la vivacité d'un Français & la fierté d'un Espagnol. Il se plaisait à choquer dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du roi ; & opposait une infléxibilité républicaine, au ton de supériorité, que les ministres de France commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du roi ?* lui disait monsieur de Lionne dans une conférence. *J'ignore ce que veut le roi*, dit Van-beuning ; *je considére ce qu'il peut.* Enfin à la cour du plus superbe monarque du monde, un bour-

bourguemeſtre conclut avec autorité une paix, par laquelle le roi fut obligé de rendre la Franche-Comté. Les Hollandais eûſſent bien mieux aimé qu'il eût rendu la Flandre, & être delivrés d'un voiſin ſi redoutable. Mais toutes les nations trouvérent, que le roi marquait aſſez de modération, en ſe privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnait davantage, en retenant les villes de Flandre ; & il s'ouvrait les portes de la Hollande, qu'il ſongeait à détruire dans le tems qu'il lui cédait. 2 Mai 1668.



CHAPITRE NEUVIÉME.

Magnificence de Louis XIV. Conquête de la Hollande.

LOUIS XIV, forcé de rester quelque tems en paix, continua comme il avait commençé, à régler, à fortifièr & embellir son roiaume. Il fit voir qu'un roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à commander; & les succès dans l'administration étaient aussi rapides, que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose véritablement admirable, de voir les ports de mèr, auparavant déserts & ruinés, maintenant entourés d'ouvrages, qui faisaient leur ornement & leur défense, couverts de na-

navires & de matelots, & contenant déja près de soixante grands vaisseaux, qu'il pouvait armèr en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous côtes, pour l'Amérique, pour les Indes Orientales, pour les côtés de l'Afrique. Cependant en France, & sous ses yeux, des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraine après elle ; & dans l'intérieur de sa cour & de sa capitale, des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la France des plaisirs & une gloire, dont les siécles précédens n'avaient pas eû même l'idée. Les lettres florissaient. Le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la Barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nation, trouveront leur véritable place dans cette histoire ; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le Portugal donnait en ce tems un spectacle étrange à l'Europe. Dom Alphonse, fils indigne de l'heureux dom Jean de Bragance, y régnait. Il était furieux & imbécile. Sa femme, fille du duc de Nemours, amoureuse de dom Pédre frére d'Alphonse, osa concevoir le projet de détroner son mari & d'épouser son amant. L'abrutissement de son mari justi- Nov. 1667.

fia

fia l'audace de la reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire. Il avait eû publiquement d'une courtisane, un enfant qu'il avait reconnu. Enfin il avait couché très-longtems avec la reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance ; & aiant acquis dans le roiaume par son habileté, l'autorité que son mari avait perduë par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome une bulle pour épouser son beau-frére. Il n'est pas étonnant que Rome ait accordé cette bulle ; mais il l'est, que des personnes toutes puissantes en aïent besoin. Cet événement, qui ne fit une révolution que dans la famille roiale & non dans le roiaume de Portugal, n'aiant rien changé aux affaires de l'Europe, ne mérite d'attention que par sa singularité.

La France reçut bientôt après, un roi qui descendait du trône d'une autre maniére. Jean Casimir roi de Pologne renouvela l'éxemple de la reine Christine. Fatigué des embarras du gouvernement, & voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à Paris, dans l'abbaïe de Saint-Germain dont il fût abbé. Paris, devenu depuis quelques années le séjour de tous les arts, était une demeure délicieuse pour un roi, qui cherchait les douceurs de la société, & qui aimait les lettres. Il

Sept. 1668.

avait

avait été jésuite & cardinal, avant d'être roi ; & dégouté également de la roiauté & de l'église, il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en sage, & ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de majesté.

Mais une affaire plus intéressante tenait tous les princes chrétiens attentifs.

Les Turcs, moins formidables à la vérité que du tems des Mahomets, des Selims & des Solimans, mais dangereux encor & forts de nos divisions, assiégeaient depuis deux ans Candie, avec toutes les forces de leur empire. On ne sait s'il était plus étonnant, que les Vénitiens se fussent défendus si longtems, ou que les rois de l'Europe les eûssent abandonnés.

Les tems étaient bien changés. Autrefois, lorsque l'Europe chrétienne était barbare, un pape, ou même un moine, envoiait des millions de chrétiens combattre les Mahométans dans leur empire : nos états s'épuisaient d'hommes & d'argent, pour aller conquérir la misérable & stérile province de Judée ; & maintenant que l'île de Candie, réputée le boulevard de la chrétienté, était inondée de soixante-mille Turcs, les rois chrétiens regardaient cette perte avec indifference. Quelques galéres de Malte & du pape, étaient le seul secours,

ſecours, qui défendait cette république contre l'empire Ottoman. Le ſénat de Vénise, auſſi impuiſſant que ſage, ne pouvait, avec ſes ſoldats mercenaires & des ſecours ſi faibles, reſiſter au grand-viſir Kiuperli, bon miniſtre, meilleur général, maître de l'empire de la Turquie, ſuivi de troupes formidables, & qui même avait de bons ingénieurs.

Le roi donna inutilement aux autres princes l'éxemple de ſecourir Candie. Ses galéres, & les vaiſſeaux nouvellement conſtruits dans le port de Toulon, y portérent ſept-mille hommes, commandés par le duc de Beaufort : ſecours devenu trop faible dans un ſi grand danger, parce que la générosité Française ne fut imitée de perſonne.

La Feüillade, ſimple gentilhomme Français, fit une action qui n'avait d'éxemple que dans les anciens tems de la chevalerie. Il mena près de trois-cent gentilshommes à Candie, à ſes depens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelqu'autre nation avait fait pour les Vénitiens à propportion de la Feüillade, il eſt à croire que Candie eût été délivrée. Ce ſecours ne ſervit qu'à retarder la priſe de quelques jours, & à verſer du ſang inutilement. Le duc de Beaufort périt dans une ſortie; & Kiuperli entra enfin par capitu-

pitulation dans cette ville, qui n'était 16
plus qu'un monceau de ruines. Sept.
Les Turcs dans ce siége s'étaient mon- 1669.
trés supérieurs aux chrétiens même dans la connaissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eut vus encor en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la premiére fois, des lignes paralléles dans les tranchées. C'est d'eux, que nous avons appris cet usage; mais ils ne le tinrent que d'un ingénieur Italien. Il est certain que des vainqueurs, tels que les Turcs, avec de l'expérience, du courage, des richesses, & cette constance dans le travail qui faisait alors leur caractére, devaient conquérir l'Italie & prendre Rome en bien peu de tems. Mais les lâches empereurs qu'ils ont eûs depuis, leurs mauvais généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le salut de la chrétienté.

Le roi, peu touché de ces événemens éloignés, laissait meurir son grand dessein de conquérir tous les Païs-bas, & de commencer par la Hollande. L'occasion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite république dominait sur les mers; mais sur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'Espagne & avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle se reposait avec trop de sécurite sur les traités,

traités, & sur les avantages d'un commerce immense. Autant que ses armées navales étaient disciplinées & invincibles ; autant ses troupes de terre étaient mal tenuës & méprisables. Leur cavalerie n'était composée que de bourgeois, qui ne sortaient jamais de leurs maisons, & qui païaient des gens de la lie du peuple pour faire le service en leur place. L'infanterie était à-peu-près sur le même pied ; les officiers, les commandans même des places de guerre, étaient les enfans, ou les parens des bourguemestres, nourris dans l'inexpérience & dans l'oisiveté, regardant leurs emplois, comme des prêtres regardent leurs bénéfices. Le pensionnaire Jean de With avait voulu corriger cet abus, mais il ne l'avait pas assez voulu, & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande. Cet appui venant à manquer aux Provinces-unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à Louis XIV d'engager Charles dans ses desseins. Le monarque Anglais n'était pas à la vérité fort sensible à la honte que son régne & sa nation avaient reçuë, lorsque ses vaisseaux furent brulés jusques dans la riviére de la Tamise, par la flote Hollandaise. Il ne respirait, ni la vengeance, ni

les

les conquêtes. Il voulait vivre dans les plaisirs, & régnèr avec un pouvoir moins géné : c'est par là qu'on le pouvait séduire. Louis, qui n'avait qu'à parlèr alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi Charles, qui n'en pouvait avoir sans son parlement. Cette liaison secrette entre les deux rois ne fut confiée en France qu'à *Madame*, sœur de Charles second & épouse de *Monsieur* frére unique du roi, à Turenne & à Louvois. 1670.

Une princesse de vingt-six ans fut le plénipotentiaire, qui devait consommer ce traité avec le roi Charles. On prit pour prétexte du passage de madame en Angleterre, un voiage que le roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers Dunkerque & vers Lille. La pompe & la grandeur des anciens rois de l'Asie n'approchaient pas de l'éclat de ce voiage. Trente-mille hommes précédérent ou suivirent la marche du roi ; les uns destinés à renforcer les garnisons des païs-conquis, les autres à travaillèr aux fortifications, quelques-uns à applanir les chemins. Le roi menait avec lui la reine sa femme, toutes les princesses & les plus belles femmes de sa cour. Madame brillait au milieu d'elles, & goûtait dans le fond de son cœur le plaisir & la gloire de tout cet appareil, qui n'était

tait que pour elle. Ce fut une fête continuelle depuis Saint-Germain jusqu'à Lille.

Le roi, qui voulait gagner les cœurs de ses nouveaux sujets, & éblouïr ses voisins, répandait par-tout ses libéralités avec profusion, l'or & les pierreries étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La princesse Henriette s'embarqua à Calais, pour voir son frére, qui s'était avancé jusqu'à Cantorberi. Charles, séduit par l'amitié qu'il avait pour sa sœur & par l'argent de la France, signa tout ce que Louis XIV voulait, & prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaisirs & des fêtes.

La perte de madame, morte à son retour d'une maniére soudaine & affreuse, jetta des soupçons sur monsieur, & ne changea rien aux résolutions des deux rois. Les dépoüilles de la république, qu'on devait détruire, étaient déja partagées par le traité secret, entre les cours de France & d'Angleterre, comme en 1635 on avait partagé la Flandre avec les Hollandais. Ainsi on change de vuës, d'alliés & d'ennemis & on est souvent trompé dans tous ses projets. Les bruits de cette entreprise prochaine commençaient à se repandre, mais l'Europe les écoutait en silence. L'empereur occupé des séditions de la Hongrie, la

Su:de

Suéde endormie par des négociations, l'Efpagne toûjours faible, toûjours irréfoluë & toûjours lente, laiffaient une libre carriére à l'ambition de Louis XIV.

La Hollande, pour comble de malheur, était divifée en deux factions ; l'une, des républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique femblait un monftre contraire aux loix de l'humanité ; l'autre, des republicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de fes ancêtres le jeune prince d'Orange, fi célébre depuis fous le nom de Guillaume trois. Le grand-penfionnaire Jean De With & Corneille fon frére étaient à la tête des partifans auftéres de la liberté : mais le parti du jeune prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de fes diffentions domeftiques que de fon danger, contribuait elle-même à fa ruine.

Louis avait non feulement acheté le roi d'Angleterre, il gagna encor l'electeur de Cologne, & ce Van-Gaalen évêque de Munfter, avide de guerres & de butin, ennemi naturel des Hollandais. Il les avait fecourus contre cet évêque, & maintenant il s'uniffait à lui pour les perdre. La Suéde, après s'être unie aux Hollandais pour arrêtèr en 1668 des progrès qui ne les menaçaient pas, les abandonna quand ils furent menacés de leur rui-

 ne,

ne, & rentra avec la France dans ses anciennes liaisons, moiennant les anciens

anciens & fidéles alliés? en quoi ils l'avaient offensé? quelle réparation il éxigeait? Il répondit, « Qu'il ferait de ses « troupes l'usage que demanderait sa dig- « nité, dont il ne devait compte à person- « ne.» Ses ministres alléguaient pour toute raison, que le gazetier de Hollande avait été trop insolent, & qu'on disait que Van-Beuning avait fait fraper une médaille injurieuse à Louis XIV. Van-Beuning avait pour nom de batême, *Josué*: le gout des devises régnait alors en France. On avait donné à Louis XIV la devise du soleil avec cette légende, *Nec pluribus impar*. On prétendait,

tendait, que Van-Beuning s'etait fait représentèr avec un soleil, & ces mots pour ame, *In conspectu meo stetit sol. A mon aspect le soleil s'est arrêté.* Cette médaille

où l'on n'entrait presque jamais. Les ministres Anglais, qui mirent par écrit les griefs de leur roi contre la Hollande, y spécifiérent des tableaux injurieux, *abusive pictures*. Les états, qui traduisaient toûjours les mémoires des ministres en Français, aiant traduit *abusive*, par le mot *fautifs*, *trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que *ces tableaux trompeurs*. En effet ils ne devinérent jamais, qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoiens, & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, Loüis XIV l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans, qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées, & autant d'argent, que Loüis en emploia pour subjuguer le petit état des Provinces-Unies. Cinquante millions, qui en feraient aujourd'hui quatre-vingt-dix-sept, furent consommés à cet appareil. Trente vaisseaux de cinquante piéces de canon joignirent la flote Anglaise forte de cent voiles. Le roi avec son frére alla sur les frontiéres de la Flandre Espa-

gnole

gnole & de la Hollande, vers Maſtricht & Charleroi, avec plus de cent-douze mille hommes. L'évêque de Munſter & l'électeur de Cologne en avaient environ vingt-mille. Les généraux de l'armée du roi étaient Condé & Turenne. Luxembourg commandait ſous eux. Vauban devait conduire les ſiéges. Louvois était partout avec ſa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait vu une armée ſi magnifique, & en même-tems mieux diſciplinée. C'était ſur-tout un ſpectacle admirable, que la maiſon du roi nouvellement réformée. On y voiait quatre compagnies des gardes du corps, chacune compoſée de trois-cent gentils-hommes, entre leſquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* ſans païe, aſſujettis comme les autres à la régularité du ſervice ; deux-cent gendarmes de la garde, deux-cent chevaux-legers, cinq-cent mouſquetaires, tous gentils-hommes choiſis, parés de leur jeuneſſe & de leur bonne-mine ; douze compagnies de la gendarmerie depuis augmentées juſqu'au nombre de ſeize ; les cent Suiſſes même accompagnaient le roi, & ſes régimens des Gardes-Françaiſes & Suiſſes montaient la garde devant ſa maiſon, ou devant ſa tente. Ces troupes, pour la pluſpart couvertes d'or & d'argent, étaient en même-tems un objet de

terreur & d'admiration, pour des peuples chez qui toute espêce de magnificence était inconnuë. Une discipline, devenuë encor plus éxacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encor d'inspecteurs de cavalerie & d'infanterie, comme nous en avons vu depuis. Mais deux hommes, uniques en leur genre, en faisaient les fonctions. Martinet mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Le chevalier de Fourilles faisait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que Martinet avait mis la baïonnette en usage dans quelques régimens. Avant lui on ne s'en servait pas d'une maniére constante & uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de cuivre, qu'on portait aisément sur des charettes ou à dos de mulet. Le roi avec tant d'avantages sûr de sa fortune & de sa gloire, menait avec lui un historien, qui devait écrire ses victoires : c'était Pélisson, homme dont il sera parlé dans l'article des beaux arts ; plus capable de bien écrire, que de ne pas flatter.

Contre Turenne, Condé, Luxembourg, Vauban, cent trente mille combattans,

une

une artillerie prodigieuse, & de l'argent avec lequel on attaquait encor la fidélité des commandans des places ennemies ; la Hollande n'avait à opposer qu'un jeune prince d'une constitution faible, qui n'avait vu ni sièges ni combats, & environ vingt-cinq mille mauvais soldats en quoi consistait toute la garde du païs. Le prince Guillaume d'Orange, âgé de 22 ans, venait d'être élu capitaine général des forces de terre, par les vœux de la nation : Jean De With y avait consenti par nécessité. Ce prince nourrissait sous le flegme Hollandais, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échaper jamais dans ses discours. Son humeur était froide & sévère, son génie actif & perçant : son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible & languissant, des fatigues au dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste, né avec une opiniâtreté flegmatique fait pour combattre l'adversité, aimant les affaires & la guerre, ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur ni ceux de l'humanité, enfin presque en tout l'opposé de Louis XIV.

Il ne put d'abord rien opposer au torrent qui se débordait sur sa patrie. Ses

forces étaient trop peu de chose; son pouvoir même était limité par les Etats. Les armes Françaises venaient fondre tout à coup sur la Hollande, que rien ne secourait. L'imprudent duc de Lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre sa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la Lorraine saisie par les troupes Françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'Avignon quand on est mécontent du pape.

Cependant le roi faisait avancer ses armées vers le Rhin, dans ces païs qui confinent à la Hollande, à Cologne & à la Flandre. Il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour païer le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque gentil-homme des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un envoié du gouverneur des Païs-bas, étant venu faire une représentation au roi sur quelques dégats commis par les troupes, reçut de la main du roi son portrait enrichi de diamans, estimé plus de douze-mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de sa puissance.

Le roi était à la tête de sa maison, & de ses plus belles troupes, qui composaient trente-mille hommes. Turenne les commandait sous lui. Le prince de Condé

avait

avait une armée aussi forte. Les autres corps conduits tantôt par Luxembourg, tantôt par Chamilli, faisaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiégèr à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement; Rhinberg, Orsoi, Wésel, Burick. Elles furent prises presque aussitôt qu'elles furent investies. Celle de Rhinberg, que le roi voulut assiégèr en personne, n'essuia pas un coup de canon; & pour assurèr encor mieux sa prise, on eut soin de corrompre le lieutenant de la place, Irlandais de nation, nommé Dosseri, qui eut la lâcheté de se vendre, & l'imprudence de se retirèr ensuite à Mastricht, où le prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le Rhin & l'Issel, se rendirent. Quelques gouverneurs envoiérent leur clez, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons Français: plusieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire: la consternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point assez de troupes pour paraître en campagne. Toute la Hollande s'attendait à passer le joug, dès que le roi serait

au de-là du Rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au de-là de ce fleuve ; & après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'opposer, si on pouvait, à ce passage. En effet l'intention du roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par Martinet. Des gens du païs informèrent alors le prince de Condé, que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tour qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *toll-huis, la maison du péage.* Le roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avait que quarante à cinquante pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, à ce que dit dans ses lettres Pelisson, témoin oculaire. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aisé : il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq-cent cavaliers, & deux faibles régimens d'infanterie sans canon. L'artillerie Française les foudroiait en flanc. Tandis que la maison du roi & les meilleures troupes de cavalerie passèrent sans risque au nombre d'environ quinze-mille hommes ;

le

n o tes.

tés. Louis XIV passa sur un pont de bateaux avec l'armée.

Tel fut ce passage du Rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son régne, l'idolatrie de ses courtisans, enfin le goût que les peuples, & surtout les Parisiens, ont pour l'éxaggération, joint à l'ignorance de la guerre, où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes ; tout cela fit regarder à Paris le passage du Rhin comme un prodige. L'opinion commune était, que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appellée le *Tholus*. Il était très vrai, que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage, & que s'ils avaient eû un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très périlleuse.

Dés qu'on eût passé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Nosembourg, Nimégue, Skenk, Bommel, Crevecoeur, &c. Il n'y avait guéres d'heures dans la journée, où le roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier,

nom-

nommé Mazel, mandait à monsieur de Turenne: "Si vous voulez m'envoier cin-
„ quante chevaux, je pourrai prendre
„ avec cela deux ou trois places.

Utrecht envoia ses clez, & capitula avec toute la province qui porte son nom. Louis fit son entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand aumô- 20
nier, son confesseur & l'évêque titulaire Juin
d'Utrecht. On rendit avec solennité la 1672.
grande église aux Catholiques. L'évêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque tems établi dans une dignité réelle. La religion de Louis XIV faisait des conquêtes comme ses armes. C'était un droit qu'il acquérait sur la Hollande, dans l'esprit des Catholiques.

Les provinces d'Utrecht, d'Overissel, de Gueldres, étaient soumises; Amsterdam n'attendait plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine. Les juifs, qui y sont établis, s'empressérent d'offrir à Gourville, intendant & ami du prince de Condé, deux-millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déja Naerden, voisine d'Amsterdam, était prise. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancérent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le païs, & qui n'est qu'à une lieuë d'Amsterdam. Les magistrats de Mui-

den, éperdus de fraïeur, vinrent préſenter leurs clez à ces quatre ſoldats ; mais enfin, voïant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clez & fermèrent les portes. Un inſtant de diligence eût mis Amſtèrdam dans les mains du roi. Cette capitale une fois priſe, non ſeulement la république périſſait, mais il n'y avait plus de nation Hollandaiſe, & bientôt la terre même de ce païs allait diſparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté ſe préparaient à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaiſſeaux qui pouvaient faire ce voïage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva, que cinquante - mille familles pouvaient ſe réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus exiſté qu'au bout des Indes Orientales : ſes provinces d'Europe, qui n'achettent leur bled qu'avec leurs richeſſes d'Aſie, qui ne vivent que de leur commerce, & ſi on l'oſe dire, de leur liberté, auraient été preſque tout-à-coup ruïnées & dépeuplées. Amſterdam, l'entrepôt & le magazin de l'Europe, où trois-cent-mille hommes cultivent le commerce & les arts, ſerait devenue bientôt un vaſte marais. Toutes les terres voiſines demandent des frais

im-

immenses & des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles eûssent probablement à la fois manqué d'habitans & de richesses, & auraient été enfin submergées, ne laissant à Louis XIV que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier & le plus beau monument de l'industrie humaine.

La désolation de l'état était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand pensionnaire De With ne croiait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie, qu'en demandant la paix au vainqueur. Son esprit, à la fois tout républicain & jaloux de son autorité particuliére, craignait toujours l'élévation du prince d'Orange encor plus que les conquêtes du roi de France ; il avait fait jurer à ce prince même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le prince était exclus de la charge de Stathouder. L'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, liérent De With à ce serment. Il aimait mieux voir sa république subjuguée par un roi vainqueur, que soumise à un Stathouder.

Le prince d'Orange de son côté plus ambitieux que De With, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics,

publics, attendant tout du tems & de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le stathoudérat, & s'opposait à la paix avec la même ardeur. Les états résolurent, qu'on demanderait la paix malgré le prince; mais le prince fut élevé au stathoudérat malgré les De With.

1672. Quatre députés vinrent au camp du roi, implorer sa clémence au nom d'une république, qui six mois auparavant se croiait l'arbitre des rois: Les députés ne furent point reçus des ministres de Louis XIV, avec cette politesse Française qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs même du gouvernement. Louvois dur & altier, né pour bien servir, plustôt que pour faire aimer son maître, reçut les supplians avec hauteur, & même avec l'insulte de la raillerie. On les obligea de revenir plusieurs fois. Enfin le roi leur fit déclarer ses volontés. Il voulait, que les Etats lui cédassent tout ce qu'ils avaient au-delà du Rhin, Nimégue, des villes & des forts dans le sein de leur païs; qu'on lui païât vingt-millions; que les Français fussent les maîtres de tous les grands chemins de la Hollande par terre & par eau, sans qu'ils païassent jamais aucun droit; que la religion catholique fût par-tout rétablie; que la république lui envoiât tous les ans une ambassade extra-

extraordinaire, avec une médaille d'or sur laquelle il fût gravé, qu'ils tenaient leur liberté de Louis XIV; enfin qu'à ces satisfactions ils joignissent celle qu'ils devaient au roi d'Angleterre & aux princes de l'empire, tels que ceux de Cologne & de Munster, par qui la Hollande était encor désolée.

Ces conditions d'une paix, qui tenait tant de la servitude, parurent intolérables; & la fierté du vainqueur inspira un courage de désespoir aux vaincus. On résolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs & toutes les espérances se tournérent vers le prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le grand-pensionnaire, qui avait demandé la paix. A ces séditions se joignit la politique du prince & l'animosité de son parti. On attente d'abord à la vie du grand-pensionnaire Jean De With. Ensuite on accuse Corneille son frére d'avoir attenté à celle du prince. Corneille est appliqué à la question. Il recita dans les tourmens le commencement de cette ode d'Horace: *Justum & tenacem*, convenable à son état & à son courage, & qu'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le Latin:

La mèr qui gronde & s'élance,
Les cris des séditieux,

Des

Des fiers tyrans l'insolence,
N'ébranlent pas la constance
D'un cœur ferme & vertueux.

20 Août 1672.

Au milieu de ces désordres & de ces désolations, les magistrats montrérent des vertus, qu'on ne voit guéres que dans les républiques. Les particuliers, qui avaient des billets de banque, coururent en foule à la banque d'Amsterdam ; on craignait que l'on n'eût touché au trésor public. Chacun s'empressait de se faire païer du peu d'argent, qu'on croiait qui pouvait y être encor. Les magistrats firent ouvrir les caves, où ce trésor se conserve.

conservé. On le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans: l'argent même était encor noirci de l'impression du feu, qui avait longtems auparavant consumé l'hôtel de ville. Les billets de banque s'étaient toûjours négociés jusqu'à ce tems, sans que jamais on eût touché au trésor. On païa alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que Charles second roi d'Angleterre, pour avoir dequoi faire la guerre aux Hollandais & fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de France, venait de faire banqueroute à ses sujets. Autant il était honteux à ce roi de violer ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux magistrats d'Amsterdam de la garder, dans un tems où il semblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'esprit, qui prend les partis extrêmes dans les maux sans remède. Ils firent percer les digues, qui retiennent les eaux de la mer. Les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leide, Delf, furent inondées. Le paisan ne murmura pas de voir ses troupeaux noiés dans les campagnes. Amster-

dam

dam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eûrent assez d'eau pour se rangèr autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples ; ils manquérent sur-tout d'eau douce ; elle se vendit six sous la pinte : mais ces extrémités parurent moindres que l'esclavage. C'est une chose digne de l'observation de la postérité, que la Hollande ainsi accablée sur terre, & n'étant plus un état, demeura encor redoutable sur la mèr. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que Louis XIV passait le Rhin & prenait trois provinces, l'amiral Ruiter avec environ cent vaisseaux de guerre & plus de cinquante brulots, alla chercher près des côtes d'Angleterre les flotes des deux rois. Leur puissance réunie n'avait pu mettre en mèr une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglais & les Hollandais combattirent comme des nations accoûtumées à se disputer l'empire de l'océan. Cette bataille, qu'on nomme de *Solbaie*, dura un jour entier. Ruiter, qui en donna le signal, attaqua le vaisseau amiral d'Angleterre, où était le duc d'York, frére du roi. La gloire de ce combat particulier demeura à Ruiter. Le duc d'York, obligé de changer de vaisseau, ne reparut plus devant l'amiral

7 Juin. 1672.

ral Hollandais. Les trente vaisseaux Français eurent peu de part à l'action. Et tel fut le sort de cette journée, que les côtes de la Hollande furent en sureté.

Après cette bataille, Ruiter, malgré les craintes & les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flote marchande des Indes dans le Téxel ; défendant ainsi & enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des Hollandais se soûtenait ; on ne voiait que leurs pavillons dans les mers des Indes. Un jour qu'un consul de France disait au roi de Perse, que Louis XIV avait conquis presque toute la Hollande : *Comment cela peut-il être ?* répondit le monarque Persan, *Puisqu'il y a toûjours au port d'Ormus vingt vaisseaux Hollandais pour un Français.*

Le prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoien. Il offrit à l'état le revenu de ses charges, & tout son bien pour soûtenir la liberté. Il couvrit d'inondations les passages par où les Français pouvaient pénétrer dans le reste du païs. Ses négociations promtes & secrettes réveillérent de leur assoupissement, l'empereur, l'empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre. Il disposa même l'Angleterre à la paix. Enfin le roi était entré au mois de Mai en

Hollan-

Hollande, & dès le mois de Juillet l'Europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterey, gouverneur de Flandre, fit passer secrettement quelques régimens au secours des Provinces-Unies. Le conseil de l'empereur Léopold envoia Montécuculi à la tête de près de vingt-mille hommes. L'électeur de Brandebourg, qui avait à sa solde vingt-cinq-mille soldats, se mit en marche.

Juill. 1672. Alors le roi quitta son armée. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un païs inondé. La garde des provinces conquises devenait difficile. Louis voulait une gloire sûre. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à Saint-Germain au milieu de l'été : & laissant Turenne & Luxembourg achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de sa conquête, tandis que les puissances de l'Europe travaillaient à la lui ravir.

CHA-

Chapitre Dixieme.

Evacuation de la Hollande. Seconde conquête de la Franche-Comté.

On croit nécessaire de dire à ceux qui pouront lire cet ouvrage, qu'ils doivent se souvenir, que ce n'est point ici une simple relation de campagnes, mais plustôt une histoire des moeurs des hommes. Assez de livres sont pleins de toutes les minuties des actions de guerre, & de ces détails de la fureur & de la misére humaine. Le dessein de cet essai est de peindre les principaux caractéres de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laisser voir les seuls considérables, & (s'il se peut) l'esprit qui les a conduits.

La France fût alors au comble de sa

gloire. Le nom de ses généraux imprimait la vénération. Ses ministres étaient regardés comme des génies supérieurs aux conseillers des autres princes ; & Louis était en Europe comme le seul roi. En effet l'empereur Léopold ne paraissait pas dans ses armées. Charles second roi d'Espagne, fils de Philippe IV, sortait à peine de l'enfance. Celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans sa vie, que celle des plaisirs.

Tous ces princes & leurs ministres firent de grandes fautes. L'Angleterre agit contre les principes de la raison d'état en s'unissant avec la France, pour élever une puissance que son intérêt était d'affaiblir.

L'empereur, l'empire, le conseil Espagnol, firent encor plus mal, de ne pas s'opposer d'abord à ce torrent. Enfin Louis lui-même commit une aussi grande faute qu'eux tous, en ne poursuivant pas avec assez de rapidité, des conquêtes si faciles. Condé & Turenne voulaient qu'on démolit la pluspart des places Hollandaises. Ils disaient que ce n'était point avec des garnisons que l'on prend des états, mais avec des armées ; & qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entiére. Louvois au contraire

traire voulait que tout fût place & garnison. C'était là son génie, & c'était aussi le goût du roi. Louvois avait par-là plus d'emplois à sa disposition ; il étendait le pouvoir de son ministére ; il s'applaudissait de contredire les deux plus grands capitaines du siécle. Louis le crut, & se trompa comme il l'avoua depuis ; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande ; il affaiblit son armée en la divisant dans trop de places ; il laissa à son ennemi le tems de respirer. L'histoire des plus grands princes est souvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du roi, les affaires changérent de face. Turenne fût obligé de marcher vers la Westphalie, pour s'opposêr aux Impériaux. Le gouverneur de Flandre Monterey, sans être avoué du conseil timide d'Espagne, renforça la petite armée du prince d'Orange d'environ dix-mille hommes. Alors ce prince fit tête aux Français jusqu'à l'hivèr. C'était déja beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hivèr vint. Les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. Luxembourg, qui commandait dans Utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français, & mit la Hollande dans un nouveau danger, aussi terrible que les précédens.

Il assemble une nuit près de douze mille fantassins, tirés des garnisons voisines. On leur avait préparé des patins. Il se met à leur tête, & marche sur la glace, vers Leide & vers la Haïe. Un dégel survint. La Haïe fut sauvée. Son armée entourée d'eau, n'aiant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr. Il fallait, pour s'en retourner à Utrecht, marcher sur une digue étroite & fangeuse, où l'on pouvait à peine se trainer quatre de front. On ne pouvait arrivèr à cette digue, qu'en attaquant un fort, qui semblait imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un seul jour, elle serait morte de faim & de fatigue. Luxembourg était sans ressource. Mais la fortune, qui avait sauvé la Haïe, sauva son armée, par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui sont incompréhensibles : celui-là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté, qui acheva de rendre le nom Français odieux dans ces païs. Bodegrave & Suvamerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnes au pillage des soldats, pour le prix de leur fatigue.

Ils

Ils mirent le feu à ces deux villes ; & à la lueur des flammes, ils se livrérent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat Français soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si éxagéré, que plus de quarante ans après, j'ai vu les livres Hollandais, dans lesquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette avanture, & inspirer la haine contre les Français à des générations nouvelles.

Cependant le roi agitait les cabinets 1673.
de tous les princes par ses négociations. Il gagna le duc de Hanovre. L'électeur de Brandebourg, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fût bientôt rompu. Il n'y avait pas une cour en Allemagne, où Louis n'eût des pensionnaires. Ses émissaires fomentaient en Hongrie les troubles de cette province sévérement traitée par le conseil de Vienne. L'argent fut prodigué au roi d'Angleterre, pour faire encor la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation Anglaise, indignée de servir la grandeur de Louis XIV, qu'elle eût voulu réprimer. L'Europe était troublée par les armes & par les négociations de Louis. Enfin il ne put empêcher, que l'empereur, l'empire & l'Es-

pagne ne s'alliassent avec la Hollande, & ne lui déclarassent solennellement la guerre. Il avait tellement changé le cours des choses, que les Hollandais, ses alliés naturels, étaient devenus les amis de l'Espagne. L'empereur Léopold envoiait des secours lents, mais il montrait une grande animosité. Il est rapporté, qu'allant à Egra voir les troupes qu'il y rassemblait, il communia en chemin ; & qu'après la communion, il prit en main un crucifix, & appella Dieu à témoin de la justice de sa cause. Cette action eût été à sa place du tems des croisades : & la priére de Léopold n'empécha point le progrès des armes du roi de France.

Il parut d'abord combien sa marine était déja perfectionnée. Au lieu de trente vaisseaux qu'on avait joints l'année d'auparavant à la flote Anglaise, on en joignit quarante sans compter les brûlots. Les officiers avaient appris les manœuvres savantes des Anglais, avec lesquels ils avaient combattu celles des Hollandais leurs ennemis. C'était le duc d'York, depuis Jacques second, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres sur mèr par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce tem les Français ne savaient pas rangèr une armée en bataille. Leur expérience consistait à faire battre un vais-

vaisseau contre un vaisseau, non à en faire mouvoir plusieurs de concert, & à imiter sur la mèr les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soûtiennent & se secourent mutuellement. Ils firent à-peu-près comme les Romains, qui en une année apprirent des Carthaginois l'art de combattre sur mèr, & égalérent leurs maîtres.

Le vice-amiral d'Etrée & son lieutenant Martel, firent honneur à l'industrie militaire de la nation Française, dans trois batailles navales consécutives, qui se donnérent au mois de Juin entre la flote Hollandaise & celle de France & d'Angleterre. L'amiral Ruiter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Etrée écrivit à Colbert : " Je voudrais avoir païé " de ma vie la gloire que Ruiter vient d'" acquérir. " D'Etrée méritait que Ruiter eût ainsi parlé de lui. La valeur & la conduite furent si égales de tous côtés, que la victoire resta toujours indécise.

les 7. 14. et 21. Juin 1673.

Louis, aiant fait des hommes de mèr de ses Français par les soins de Colbert, perfectionna encor l'art de la guerre sur terre par l'industrie de Vauban. Il vint en personne assiéger Mastricht dans le même tems que ces trois batailles navales se donnaient. Mastricht était pour lui une clé des Païs-bas & des Provinces-unies,

c'était une place forte, défendue par un gouverneur intrépide nommé Farjaux, né Français, qui avait passé au service d'Espagne & depuis à celui de Hollande. La garnison était de cinq-mille hommes. Vauban, qui conduisit ce siége, se servit pour la premiére fois des paralléles, inventées par des ingénieurs Italiens au service des Turcs devant Candie. Il y ajoûta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille & pour les mieux rallier en cas de sorties. Louis se montra dans ce siége plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encor. Il accoûtumait, par son exemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue é-
29 Juin 1673. puise bientôt. Mastricht se rendit au bout de huit jours.

Pour mieux affermir encor la discipline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. Le prince d'Orange, qui n'avait eu, pour opposer à ces conquêtes rapides, que des officiers sans émulation & des soldats sans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau, ceux qui avaient abandonné leur poste. Le roi emploia aussi les châtimens, la
14 Sept. 1673. premiére fois qu'il perdit une place. Un très

très brave officier, nommé Du-pas, rendit Naerden au prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours ; mais il ne remit sa ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour éviter un assaut général, qu'une garnison faible & rebutée n'aurait point soûtenu. Le roi, irrité du premier affront que recevaient ses armées, fit condanner Du-pas à être trainé par le bourreau dans Utrecht, une pelle à la main, & son épée fut rompuë : ignominie peut-être inutile pour les officiers Français, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut savoir, qu'à la vérité les provisions des commandans des places les obligent à soûtenir trois assauts ; mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais exécutées.

Les soins du roi, le génie de Vauban, la vigilance sévére de Louvois, l'expérience & le grand art de Turenne, l'active intrépidité du prince de Condé ; tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée & de manquer Amsterdam.

Le prince de Condé voulut en vain percer dans le coeur de la Hollande inondée. Turenne ne put, ni mettre obstacle à la jonction de Montécuculi & du prince

 d'Orange,

d'Orange, ni empêcher le prince d'Orange de prendre Bonn. L'évêque de Munster, qui avait juré la ruine des Etats-
Nov. 1673. Généraux, fut attaqué lui-même par les Hollandais.

Le parlement d'Angleterre força son roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix, & de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces Hollandaises, avec autant de promtitude qu'on les avait conquises. Ce ne fut pas sans les avoir rançonnées ; l'intendant Robert tira de la seule province d'Utrecht en un an seize-cent-soixante & huit-mille florins. On était si pressé d'évacuer les païs qu'on avait pris avec tant de rapidité, que vingt-huit-mille prisonniers Hollandais furent rendus pour un écu par soldat. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis, & les autres monumens de la conquête, étaient à peine achevés, que la conquête était déja abandonnée. Les Hollandais, dans le cours de cette invasion, eûrent la gloire de disputer l'empire de la mèr, & l'adresse de transporter sur terre le théâtre de la guerre hors de leur païs. Louis XIV passa dans l'Europe pour avoir joui, avec trop de précipitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe passager. Le fruit de cette

entre-

entreprise fut d'avoir une guerre sanglante à soûtenir contre l'Espagne, l'empire & la Hollande réunies, d'être abandonné de l'Angleterre, & enfin de Munster, de Cologne même, & de laisser dans les païs qu'il avait envahis & quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

Le roi tint seul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoiance de son gouvernement & la force de son état, parurent bien davantage encor, lorsqu'il fallut se défendre contre tant de puissances liguées & contre tant de grands généraux, que quand il avait pris en voiageant la Flandre Française, la Franche-Comté & la moitié de la Hollande, sur des ennemis sans défense.

On vit surtout quel avantage un roi absolu, dont les finances sont bien administrées, a sur les autres rois ; il fournit à la fois une armeé d'environ vingt-trois-mille hommes à Turenne contre les Impériaux, une de quarante-mille à Condé contre le prince d'Orange ; un corps de troupes était sur la frontiére du Roussillon : une flote chargée de soldats alla porter la guerre aux Espagnols jusques dans Messine : lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la Eranche-Comté. Il se défendait, & il attaquait par-tout en même-tems.

D'abord, dans son entreprise sur la Franche-Comté, la supériorité de son gouvernement parut toute entiére. Il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les Suisses, nation aussi redoutable que pauvre, toûjours armée, toûjours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontiéres, murmurant déja & s'effarouchant de voir Louis XIV une seconde fois dans leur voisinage. L'empereur & l'Espagne sollicitaient les treize cantons, de permettre du moins un passage libre à leurs troupes, pour secourir la Franche-Comté, demeurée sans défense par la négligence du ministére Espagnol. Le roi de son côté pressait les Suisses de refuser ce passage; mais l'empire & l'Espagne ne prodiguaient que des raisons & des priéres. Le roi, avec un million d'argent comptant & une assurance de six-cent-mille livres, détermina les Suisses à ce qu'il voulut. Le passage fut refusé. Louis, accompagné de son frére & du fils du grand Condé, assiégea Besançon. Il aimait la guerre de siéges, & l'entendait bien; il laissait à Condé & à Turenne celle de campagne. D'ailleurs il n'assiégea jamais une ville, sans être moralement sûr de la prendre. Louvois faisait si bien les préparatifs; les troupes étaient si bien fournies; Vauban, qui condui-

duisit presque toutes les siéges, était un si grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du roi était en sûreté. Vauban dirigea les attaques de Besançon ; elle fut prise en neuf jours ; & au bout de six semaines, toute la Franche-Comté fut soumise au roi. Elle est restée à la France, & semble y être pour jamais annéxée : monument de la faiblesse du ministére Aûtrichien-Espagnol, & de la force de celui de Louis XIV.

15 Mai 1674.

CHAPITRE ONZIÉME.

Belle campagne, & mort du maréchal de Turenne.

TAndis que le roi prenait rapidement la Franche-Comté, avec cette facilité & cet éclat attaché encor à sa destinée ; Turénne, qui ne faisait que défendre les frontiéres du côté du Rhin, déploiait ce que l'art de la guerre a de plus grand & de plus consommé. L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées ; & c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de Turenne.

Juin 1674. D'abord il fait une marche longue & vive, passe le Rhin à Philipsbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville, & en même-tems il attaque & met en fuite Caprara général de l'empereur,

reur, & le vieux duc de Lorraine Charles IV, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses états & à lever des troupes, & qui venait de réunir sa petite armée avec une partie de celle de l'empereur. Turenne, après l'avoir battu, le poursuit & bat encor sa cavalerie à Ladimbourg; de-là, il court à un autre général des Impériaux le prince de Bournonville qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alsace; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque & lui fait quitter le camp de bataille. Juil. 1674. Oct. 1674.

L'empire rassemble contre lui toutes ses forces; soixante & dix-mille Allemans sont dans l'Alsace: Brisac & Philipsbourg étaient bloqués par eux. Turenne n'avait plus que vingt-mille hommes effectifs tout au plus. Le prince de Condé lui envoia de Flandre quelque secours de cavalerie; alors il traverse des montagnes pleines de neige, par Tanne & par Bedfort; il se trouve tout-d'un coup dans la haute Alsace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croiaient en repos en Lorraine, & qui pensaient que la campagne était finie. Il bat à Mulhausen les quartiers qui résistent; il en fait deux prisonniers. Il marche à Colmar, où l'électeur de Brandebourg, qu'on appelle le grand électeur, alors général des ar- Déc. 1674.

mées de l'empire, avait son quartier. Il arrive dans le tems que ces princes & les autres généraux se mettaient à table : ils n'eûrent que le tems de s'échaper ; la campagne était couverte de fuiards.

Turenne, croiant n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire, attend
5 Janv. encor auprès de Turckheim une partie de
1675. l'infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi, rendait sa victoire sûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de soixante & dix-mille hommes se trouve vaincuë & dispersée presque sans grand combat. L'Alsace reste au roi, & les généraux de l'empire sont obligées de repasser le Rhin.

Toutes ces actions consécutives, conduites avec tant d'art, si patiemment digérées, éxécutées avec tant de promtitude, furent également admirées des Français & des ennemis. La gloire de Turenne reçut un nouvel accroissement, quand on sût, que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour, & malgré les ordres réitérés de Louvois, donnés au nom du roi. Résister à Louvois tout-puissant, & se charger de l'événement, malgré les cris de la cour, les ordres du maître & la haine du ministre ne fut pas la moindre marque du courage de Turenne, ni le moindre exploit de la campagne. Il

Il faut avouer, que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre, gémirent de cette campagne si glorieuse. Elle fut célébre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de Turenne. Après la bataille de Sintzheim, il mit à feu & à sang le Palatinat, païs uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opulens. L'électeur Palatin vit du haut de son château de Manheim, deux villes & vingt-cinq villages enflammés. Ce prince désespéré défia Turenne à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne, ayant envoïé la lettre au roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'électeur, que par un compliment vague & qui ne signifiait rien. C'était assez le stile & l'usage de Turenne, de s'exprimer toujours avec modération & ambiguité.

Il brula, avec le même sang-froid, les fours & une partie des campagnes de l'Alsace, pour empêcher les ennemis de subsister. Il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit tant de désordre, que l'intendant, qui de son côté désolait la Lorraine avec sa plume, lui écrivit & lui parla souvent, pour arrêter ces excès. Il répondait froidement; *Je le ferai dire à l'ordre.* Il aimait mieux être appel-

appellé le pére des soldats qui lui étaient confiés, que des peuples qui, selon les loix de la guerre, sont toûjours sacrifiés. Tout le mal qu'il faisait, paraissait nécessaire ; sa gloire couvrait tout ; & d'ailleurs, les soixante & dix-mille Allemans qu'il empécha de pénétrer en France, y auraient fait beaucoup plus de mal, qu'il n'en fit à l'Alsace, à la Lorraine & au Palatinat.

Le prince de Condé, de son côté, donnait en Flandre une bataille beaucoup plus sanglante que toutes ces actions du vicomte de Turenne, mais moins heureuse & moins décisive, soit que les circonstances des lieux lui fûssent moins favorables, soit qu'il eût pris des mesures moins justes, soit plustôt qu'il eût des généraux plus habiles & de meilleures troupes à combattre. Cette bataille fut celle de Sénef. Le marquis de Feuquiéres veut qu'on ne lui donne que le nom de combat, parce que l'action ne se passa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point : mais il paraît qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée si vive & si meurtriére. Le choc de trois-mille hommes rangés, dont tous les petits corps agiraient, ne serait qu'un combat. C'est toûjours l'importance qui décide du nom.

Le

Le prince de Condé avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq-mille hommes contre le prince d'Orange, qui en avait soixante-mille. Il attendit que l'armée ennemie passât un défilé à 11 Sénef près de Mons. Il attaqua une partie Août de l'arriére-garde composée d'Espagnols, 1674. & y eut un grand avantage. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas pris assez de précaution dans le passage du défilé; mais on admira la maniére dont il rétablit le désordre, & on n'approuva pas que Condé voulût ensuite recommencer le combat, contre des ennemis trop bien retranchés. On se battit à trois reprises. Les deux généraux, dans ce mélange de fautes & de grandes actions, signalérent également leur présence d'esprit & leur courage. De tous les combats que donnà le grand Condé, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie & celle de ses soldats. Il eut trois chevaux tués sous lui. Il voulait, après trois attaques meutriéres, en hazardèr encor une quatriéme. Il parut, dit un officier qui y était, qu'il n'y avait plus que le prince de Condé qui eût envie de se battre. Ce que cette action eut de plus singulier, c'est que les troupes de part & d'autre, après les mélées les plus sanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite le soir, par une terreur

pani-

panique. Le lendemain les deux armées se retirérent chacune de son côté, aucune n'aiant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plustôt également affaiblies & vaincuës. Il y eut près de sept-mille morts & cinq-mille prisonniers du côté des Français ; les ennemis firent une perte égale. Tant de sang inutilement répandu, empécha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de considérable. Il importe tant de donner de la réputation à ses armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eû la victoire, assiégea Oudenarde ; mais le prince de Condé prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faisant aussitôt lever le siége, & en poursuivant le prince d'Orange.

On observa également en France & chez les alliés, la vaine cérémonie de rendre graces à Dieu d'une victoire qu'on n'avait point remportée : usage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toûjours tromper.

Turenne en Allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de son génie. Le conseil de Vienne, n'osant plus confier la fortune de l'empire à des princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ses armées le général Montécuculi ; celui qui avait

vaincu

vaincu les Turcs à la journée de Saint-Gothard, & qui malgré Turenne & Condé, avait joint le prince d'Orange, & avait arrété la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de Hollande.

On a remarqué, que les plus grands généraux de l'empire ont souvent été tirés d'Italie. Ce païs, dans sa décadence & dans son esclavage, porte encor des hommes, qui font souvenir de ce qu'il était autrefois. Montécuculi était seul digne d'être opposé à Turenne. Tous deux avaient réduit la guerre en art. Ils passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers Allemans & Français. L'un & l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, & ils ne se trompérent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité; enfin ils étaient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village 27 Juil. de Saltzbach, lorsque Turenne, en allant 1675. choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a personne qui ne sache les circonstances de cette mort; mais on ne peut se défen-

fendre d'en retracer les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle encor tous les jours. Il semble qu'on ne puisse trop redire, que le même boulet qui le tua, aiant emporté le bras de Saint-Hilaire lieutenant-général de l'artillerie, son fils se jettant en larmes auprès de lui. *Ce n'est pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer* : paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroique, & le plus digne éloge de Turenne. Il est très rare, que sous un gouvernement despotique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie meurent regrettés du public. Cependant Turenne fut pleuré des soldats & des peuples. Louvois fut le seul, qui se réjouit de sa mort. On sait les honneurs que le roi fit rendre à sa mémoire, & qu'il fut enterré à Saint-Denis comme le connêtable du Guesclin, au dessus duquel la voix publique l'éléve, autant que le siécle de Turenne est supérieur au siécle du connêtable.

Turenne n'avait pas eû toûjours des succès heureux à la guerre ; il avait été battu à Mariendal, à Rétel, à Cambrai ; aussi disait-il, qu'il avait fait des fautes, & il etait assez grand homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatan-

tes,

tes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre ; mais aiant toûjours réparé ses defaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe, dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la fronde ; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état ; quoiqu'il eût éxercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires ; il eut toûjours le bonheur de garder la réputation d'un homme de bien, sage & modéré, parce que ses vertus & ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses & des fautes, qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire, que de tous les généraux des siécles passés, Gonzalve de Cordouë surnommé le grand capitaine, est celui auquel il ressemblait davantage.

Né calviniste, il s'était fait catholique l'an 1668, sans qu'on eût pu jamais savoir le motif de son changement ; car au rapport de ceux qui l'ont connu, il avait beaucoup d'obscurités dans sa conduite,

com-

comme dans ses discours. Tout ce qu'on savait, c'est que lorsqu'il quitta sa religion, il avait encor des maitresses, & qu'il n'était pas assurément sans ambition. Pour peu qu'on ait de connaissance des hommes, on sait bien que c'est rarement par conviction d'esprit, que l'on quitte à cinquante ans une religion pour une autre. Le roi, en le faisant maréchal général, lui avait dit : *Je voudrais que vous m'obligeassiez à faire quelque chose de plus pour vous.* Ces paroles sont capables d'opérer une abjuration. Il est vrai-semblable que celui qui avait voulu commander les maréchaux, aurait voulu être connétable.

Ce qui arriva en Alsace immédiatement après la mort de Turenne, rendit sa perte encor plus sensible. Montécuculi, retenu par l'habilité du général Français trois mois entiers au de-là du Rhin, passa ce fleuve dès qu'il sut qu'il n'avait plus Turenne à craindre. Il tomba sur une partie de l'armée, qui demeurait éperduë entre les mains de Lorges & de Vaubrun, deux lieutenans-généraux désunis & incertains. Cette armée, se défendant avec courage, ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans l'Alsace, dont Turenne les avait tenus écartés. Elle avait non seulement besoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de Créqui,

Créqui, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. Il venait d'être vaincu par sa faute à Consârbruck. Un corps de vingt-mille Allemans, qui assiégeait Tréves, tailla en piéces & mit en fuite la petite armée de Créqui. Il échape à peine lui quatriéme. Il court, à travers de nouveaux périls, se jetter dans Tréves, qu'il aurait dû secourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage. Il voulait s'ensevelir sous les ruines de la place; la brêche était praticable; il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure. Le capitaine Bois-Jourdan, à la tête des seditieux, va capituler sur la brêche. On n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le maréchal de le tuer, s'il ne signe. Créqui se retire, avec quelques officiers fidéles, dans une église; & il aima mieux être pris à discrétion, que de capituler.

11 Août 1675.

Pour remplacer les hommes que la France avait perdus dans tant de siéges & de combats, Louis XIV fut conseillé de ne se point tenir aux recruës de milices comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arriére-ban.

Par une ancienne coûtume, aujourd'hui hors d'usage, les possesseurs de fiefs

étaient dans l'obligation d'allèr à leurs dépens à la guerre pour le ſervice de leur ſeigneur ſouverain, & de reſtèr armés un certain nombre de jours. Ce ſervice compoſait la plus grande partie des loix de nos nations barbares. Tout eſt changé aujourd'hui en Europe ; il n'y a aucun état qui ne léve des ſoldats, qu'on retient toûjours ſous le drapeau, & qui forment des corps diſciplinés.

Louis XIII convoqua une fois la nobleſſe de ſon roiaume. Louis XIV ſuivit alors cet éxemple. Le corps de la nobleſſe marcha, ſous les ordres du marquis depuis maréchal de Rochefort, ſur les frontiéres de Flandre, & après ſur celles d'Allemagne ; mais ce corps ne fut ni conſidérable ni utile, & ne pouvait l'être. Les gentils-hommes, aimant la guerre & capables de bien ſervir, étaient officiers dans les troupes ; ceux que l'âge ou le mécontentement tenaient renfermés, ne ſortirent point de chez eux : les autres qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec repugnance au nombre d'environ quatre-mille. Rien ne reſſemblait moins à une troupe guerriére. Tous montés & armés inégalement, ſans expérience & ſans éxercice, ne pouvant ni ne voulant un ſervice régulier, ils ne cauſérent que de l'embarras, & on fût

d'gou-

dégouté d'eux pour jamais. Ce fût la derniére trace dans nos armées réglées, qu'on ait vuë de l'ancienne chevalerie, qui composait autrefois ces armées, & qui avec le courage naturel à la nation, ne fit jamais bien la guerre.

Turenne mort, Créqui battu & prisonnier, Tréves prise, Montécuculi faisant contribuer l'Alsace, le roi crût que le prince de Condé pouvait seul ranimer la confiance des troupes, que décourageait la mort de Turenne. Condé laissa le maréchal de Luxembourg soûtenir en Flandre la fortune de la France, & alla arréter les progrès de Montécuculi. Autant il venait de montrer d'impétuosité à Sénef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui se pliait à tout, déploia le même art que Turenne. Deux seuls campemens arrétérent les progrès de l'armée Allemande, & firent lever à Montécuculi les siéges d'Haguenau & de Saverne. Après cette campagne, moins éclatante que celle de Sénef & plus estimée, ce prince cessa de paraître à la guerre. Il eut voulu que son fils commandât; il offrait de lui servir de conseil; mais le roi ne voulait pour généraux, ni de jeunes-gens ni de princes; c'était même avec quelque peine, qu'il s'était servi de Condé lui-même. La jalousie de Louvois contre

Turenne avait contribué, autant que le nom de Condé, à le mettre à la tête des armées.

Ce prince se retira à Chantilli, d'où il il vint très rarement à Versailles voir sa gloire éclipsée, dans un lieu où le courtisan ne considére que la faveur. Il passa le reste de sa vie tourmenté de la goute, se consolant de ses douleurs & de sa retraite, dans la conversation des hommes de génie en tout genre, dont la France était alors remplie. Il était digne de les entendre, & n'était étranger dans aucune des sciences ni des arts où ils brillaient. Il fut admiré encor dans sa retraite : mais enfin ce feu dévorant, qui en avait fait dans sa jeunesse un héros impétueux & plein de passions, aiant consumé les forces de son corps né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le tems ; & son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand Condé les deux derniéres années de sa vie : il mourut en 1680. Montécuculi se retira du service de l'empereur, en même tems que le prince de Condé cessa de commander les armées de France.

Chapitre Douziéme.

Depuis la mort de Turenne, jusqu'à la paix de Nimégue en 1678.

APrès la mort de Turenne & la retraite du prince de Condé, le roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage, contre l'empire, l'Espagne & la Hollande. Il avait des officiers formés par ces deux grands hommes. Il avait Louvois, qui lui valait plus qu'un général, parce que sa prévoiance mettait les généraux en état d'entrependre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes, longtems victorieuses, étaient animées du même esprit, qu'excitait encor la présence d'un roi toûjours heureux.

Il prit en perſonne, dans le cours de cette guerre, [a] Condé, [b] Bouchain, [c] Valenciennes, [d] Cambrai. On l'accuſa, au ſiége de Bouchain, d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint ſe préſenter devant lui avec cinquante-mille hommes, pour tenter de jetter du ſecours dans ſa place. On reprocha auſſi au prince d'Orange, d'avoir pu donner bataille à Louis XIV & de ne l'avoir pas fait. Car tel eſt le ſort des rois & des généraux, qu'on les blâme toûjours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas : mais ni lui ni le prince d'Orange n'étaient blâmables. Le prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que Monterey gouverneur des Païs-bas, qui était dans ſon armée, ne voulut point expoſer ſon gouvernement au hazard d'un événement déciſif ; & la gloire de la campagne demeura au roi, puiſqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en préſence de ſon ennemi.

[a] 26 Avril 1676.
[b] 11 Mai 1676.
[c] 17 Mars 1677.
[d] 5 Avril 1677.

A l'égard de Valenciennes, elle fut priſe d'aſſaut, par un de ces événemens ſinguliers qui caractériſent le courage impétueux de la nation.

Le roi faiſait ce ſiége, aiant avec lui ſon frére & cinq maréchaux de France, d'Humiéres, Schomberg, la Feüillade, Luxembourg & de Lorges. Les maré-

chaux

chaux, commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre. Vauban dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encor aucun des dehors de la place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes. Derriére ces demi-lunes, était un grand ouvrage couronné, palissadé & fraisé, entouré d'un fossé coupé de plusieurs traverses. Dans cet ouvrage couronné, était encor un autre ouvrage, entouré d'un autre fossé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'escaut. Ce bras franchi, on trouvait en-

vrage, qu'on nomme
pâté, coulait le grand
profond & rapide, qui
uraille. Enfin la mu-
ë par de larges rem-
vrages étaient couverts
garnison de trois-mille
une longue résistance.

Le roi tint conseil de guerre, pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'usage, que ces attaques se fissent toûjours pendant la nuit, afin de marchèr aux ennemis sans être apperçu, & d'épargner le sang du soldat. Vauban proposa de faire l'attaque en plein jour. Tous les maréchaux de France se récriérent contre cette proposition. Louvois la con-

danna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. "Vous voulez, dit-il, ménager
„ le sang du soldat : Vous l'épargnerez
„ bien davantage, quand il combattra de
„ jour, sans confusion & sans tumulte,
„ sans craindre qu'une partie de nos
„ gens tire sur l'autre, comme il n'arrive que trop souvent. Il s'agit de surprendre l'ennemi ; il s'attend toûjours
„ aux attaques de nuit : nous le surprendrons en effet, lorsqu'il faudra qu'épuisé des fatigues d'une veille, il soûtienne les efforts de nos troupes fraîches.
„ Ajoûtez à cette raison, que s'il y a dans
„ cette armée des soldats de peu de
„ courage, la nuit favorise leur timidité ; mais que pendant le jour, l'œil
„ du maître inspire la valeur & éléve
„ les hommes au dessus d'eux-mêmes."

Le roi se rendit aux raisons de Vauban, malgré Louvois & cinq maréchaux de France.

A neuf heures du matin, les deux compagnies de mousquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, montent de tous côtés sur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était simplement de s'y loger, & c'était beaucoup. Mais quelques mousquetaires noirs, aiant pé-

pénétre par un petit sentier, jusqu'au retranchement intérieur qui était dans cet ouvrage, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même tems, les mousquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les suivent. On tuë & on poursuit les assiégés. Les mousquetaires baissent le pont-levis, qui joind cet ouvrage aux autres. Ils suivent l'ennemi de retranchement en retranchement, sur le petit bras de l'escaut & sur le grand. Les gardes s'avancent en foule. Les mousquetaires sont déja dans la ville, avant que le roi sache que le premier ouvrage attaqué est emporté.

Ce n'était pas encor ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraisemblable que de jeunes mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteraient aveuglément sur les troupes & sur les bourgeois, qui venaient à eux dans la ruë; qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée : mais ces jeunes-gens, conduits par un cornette nommé Moissac, se mirent en bataille derriére des charrettes; & tandis que les troupes qui venaient, se formaient sans précipitation, d'autres mousquetaires s'emparaient des maisons voisines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la ruë ; on donnait des ôtages de part & d'autre : le con-

ſeil de ville s'aſſemblait: on députait vers le roi : tout cela ſe faiſait, ſans qu'il y eût rien de pillé, ſans confuſion, ſans faire de fautes d'aucune eſpéce. Le roi fit la garniſon priſonniére de guerre, & entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. La ſingularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

[a] 9 Mars 1678. Il eut encore la gloire de prendre [a] Gand en quatre jours, & [b] Ypres en ſept. Voilà ce qu'il fit par lui-même. Ses ſuccès furent encor plus grands par ſes généraux.

[b] 25 Mars 1678.

Le maréchal duc le Luxembourg laiſſa d'abord, à la vérité, prendre Philipſbourg à ſa vuë, eſſaiant en vain de la ſecourir avec une armée de cinquante-mille hommes. Le général, qui prit Philipſbourg, était Charles V, nouveau duc de Lorraine, héritier de ſon oncle Charles IV, & dépouillé comme lui de ſes états. Il avait toutes les qualités de ſon malheureux oncle, ſans en avoir les défauts. Il commanda longtems les armées de l'empire avec gloire. Mais malgré la priſe de Philipſbourg, & quoiqu'il fût à la tète de ſoixante-mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ſes états. En vain il mit ſur ſes étendarts, *Aut nunc, aut nunquam*, ou maintenant, ou jamais. Le maréchal de Créqui, racheté de ſa priſon & deve-

Sept. 1676.

nu

nu plus prudent par sa défaite de Consârbruck, lui ferma toûjours l'entrée de la Lorraine. Il le battit dans le petit combat de Kokersberg en Alsace. Il le harcela & le fatigua sans relâche. Il prit Fribourg à sa vuë; & quelque tems après, il battit encor un détachement de son armée à Rheinfeld. Il passa la riviére de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite; & aiant immédiatement après emporté le fort de Kehl l'épée à la Main, il alla brûler le pont de Strasbourg, par lequel cette ville, qui était libre encor, avait donné tant de fois passage aux armées impériales. Ainsi le maréchel de Créqui répara un jour de témérité, par une suite de succès dûs à sa prudence, & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de Turenne, s'il eût vécu.

7 Oct. 1677.

14 Nov. 1677.

Juil. 1678.

Le prince d'Orange ne fut pas plus heureux que le duc de Lorraine: non seulement il fut obligé de lever le siége de Mastricht & de Charleroi; mais après avoir laissé tomber Condé, Bouchain & Valenciennes, sous la puissance de Louis XIV, il perdit la bataille de Monteassel contre Monsieur, en voulant secourit Saint-Omer. Les maréchaux de Luxembourg & d'Humiéres commandaient l'armée sous Monsieur. On prétend qu'une faute du

prince d'Orange, & un mouvement habile de Luxembourg, décidérent du gain de la bataille. Monſieur chargea avec une valeur & une préſence d'eſprit, qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple, que le courage n'eſt point incompatible avec la molleſſe. Ce prince, qui s'habillait preſque toûjours en femme, qui en avait les inclinations, qui couchait coëffé en cornette, qui mettait du rouge & des mouches, agit en capitaine & en ſoldat. Le roi ſon frére fut, dit-on, un peu jaloux de ſa gloire. Il parla peu à
11 Mars 1677. Monſieur de ſa victoire. Il n'alla pas même voir le champ de bataille, quoiqu'il ſe trouvât tout auprès. Quelques ſerviteurs de Monſieur, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors, qu'il ne commanderait plus d'armée, & ils ne ſe trompérent pas.

Tant de villes priſes, tant de combats gagnés en Flandre & en Allemagne, n'étaient pas les ſeuls ſuccès de Louis XIV dans cette guerre. Le maréchal de Navailles battait les Eſpagnols dans le Lampourdan au pied des Pirénées. On les attaquait juſques dans la Sicile.

La Sicile, depuis le tems des tyrans de Syracuſe, ſous leſquels au moins elle avait été comptée pour quelque choſe

dans

dans le monde, a toûjours été ſubjugée par des étrangers ; aſſervie ſucceſſivement aux Romains, aux Vandales, aux Arabes, aux Normans ſous le vaſſelage des Papes, aux Français, aux Allemans, aux Eſpagnols ; haïſſant preſque toûjours ſes maîtres, ſe revoltant contre eux, ſans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des ſéditions pour changer de chaînes.

Les magiſtrats de Meſſine venaient d'allumer une guerre civile contre leurs gouverneurs, & d'appeller la France à leur ſecours. Une flote Eſpagnole bloquait leur port. Ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le chevalier de Valbelle vint avec quelques frégates à travers la flote Eſpagnole. Il apporta à Meſſine des vivres, des armes & des ſoldats. Enſuite le duc de Vivonne arrive avec ſept vaiſſeaux de guerre de ſoixante piéces de canon, deux de quatre-vingt, & pluſieurs brûlots ; il bat la flote ennemie, & rentre victorieux dans Meſſine. 9 Fevr. 1675.

L'Eſpagne eſt obligée d'implorer, pour la défenſe de la Sicile, les Hollandais ſes anciens ennemis, qu'on regardait toûjours comme les maîtres de la mer. Ruiter vient à ſon ſecours du fond du Zuiderſée, paſſe le détroit, & joind à vingt

vaisseaux Espagnols, vingt-trois grands vaisseaux de guerre.

Alors les Français, qui joints avec les
8 Anglais, n'avaient pu battre les flotes de
Janv. Hollande, l'emportérent seuls sur les Hol-
1676. landais & les Espagnols réunis. Le duc de Vivonne, obligé de rester dans Messine pour contenir le peuple déja mécontent de ses défenseurs, laissa donner cette bataille par Duquêne, lieutenant-général des armées navales; homme aussi singulier que Ruiter, parvenu comme lui au commandement à force de mérite, mais n'aiant encor jamais commandé d'armée navale, & plus signalé jusqu'à ce moment dans l'art d'un armateur, que dans celui d'un général. Mais quiconque a le génie de son art & du commandement, passe bien vîte & sans effort du petit au grand. Duquêne se montra grand général de mer contre Ruiter. C'était l'être que de remporter sur ce Hollandais un faible avantage. Il livra encor une seconde bataille navale aux deux flotes ennemies près
12 d'Agouste. Ruiter, blessé dans cette batail-
Mars le, y termina sa glorieuse vie. C'est un des
1676. hommes, dont la mémoire est encor dans la plus grande vénération en Hollande. Il avait commencé par être valet & mousse de vaisseau; il n'en fut que plus respectable. Le nom des princes de

Nassau

Naſſau n'eſt pas au deſſus du ſien. Le conſeil d'Eſpagne lui donna le titre & les patentes de duc ; dignité étrangére & frivole pour un républicain. Cés patentes ne vinrent qu'après ſa mort. Les enfans de Ruiter, dignes de leur pére, refuſérent ce titre ſi brigué dans nos monarchies, mais qui n'eſt pas préférable au nom de bon citoien.

Duquêne, le Ruiter de la France, attaqua une troiſiéme fois les deux flotes, après la mort du général Hollandais. Il leur coula à fond, brûla & prit pluſieurs vaiſſeaux. Le maréchal duc de Vivonne avait le commandement en chef dans cette bataille ; mais ce n'en fut pas moins Duquêne qui remporta la victoire. L'Europe était étonnée, que la France fût devenuë en ſi peu de tems auſſi redoutable ſur mèr, que ſur terre. Il eſt vrai que ces armemens & ces batailles gagnées, ne ſervirent qu'à repandre l'allarme dans tous les états. Le roi d'Angleterre, aiant commencé la guerre pour l'intérêt de la France, était prét enfin de ſe liguèr avec le prince d'Orange, qui venait d'épouſer ſa niéce. De plus la gloire acquiſe en Sicile coûtait trop de tréſors. Enfin les Français évacuérent Meſſine, dans le tems qu'on croiait qu'ils ſe rendraient maîtres de toute l'île. On 8 Avril 1678.

blâ-

blâma beaucoup Louis XIV, d'avoir fait dans cette guerre des entreprises qu'il ne soûtint pas, & d'avoir abandonné Messine, ainsi que la Hollande, après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conserver toutes ses conquêtes. Il pressait ses ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre. La guerre de Sicile lui avait coûté beaucoup moins, qu'à l'Espagne épuisée & battuë en tous lieux. Il suscitait encor de nouveaux ennemis à la maison d'Aûtriche. Il fomentait les troubles de Hongrie; & ses ambassadeurs à la porte Ottomane la pressaient de porter la guerre dans l'Allemagne, dût-il envoier encor, par bienséance, quelque secours contre les Turcs, appellés par sa politique. Il accablait seul tous ses ennemis. Car alors la Suéde, son unique alliée, ne faisait qu'une guerre malheureuse contre l'électeur de Brandebourg. Cet électeur, pére du premier roi de Prusse, commençait à donner à son païs une considération qui s'est bien augmentée depuis : il enlevait alors la Poméranie aux Suédois. Il est remarquable, que dans le cours de cette guerre, il y eut presque toûjours des conférences ouvertes pour la paix; d'abord à Cologne, par la médiation in-

utile

utile de la Suéde ; ensuite à Nimégue, par celle de l'Angleterre. La médiation Anglaise fut une cérémonie presque aussi

Franche-Comté, qu'il avait deux fois conquise ; & ces deux provinces étaient un assez digne fruit de la guerre.

Il ne voulait de l'Empire que Fribourg ou Philipsbourg, & laissait le choix à l'empereur. Il rétablissait dans l'évéché de Strasbourg & dans leurs terres, les deux fréres Furstemberg, que l'empereur avait dépouillés, & dont l'un était en prison. La Suéde, fidelle à la France, devait avoir par ce traité de grands avantages : une partie de la Poméranie qu'elle avait perduë, devait étre cédée par l'électeur de Brandebourg au roi de Suéde.

Quant à la Lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc Charles V ; mais il voulait rester maître de Nanci, & de tous le grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant ;
n'étaient pas si outrées,
déseſpérer ses ennemis, &
se réunir contre lui, par
fort : il parlait à l'Europ
agissait en même tems en

Il fut aux conférences
mer la jalousie parmi les a
landais s'empressérent de
le prince d'Orange qui,
que ce fût, voulait faire
disaient, que les Espagn

faibles pour les secourir, s'ils ne signaient pas.

Les Espagnols, voiant que les Hollandais avaient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que l'empire ne faisait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les Allemans, abandonnés de la Hollande & de l'Espagne, signérent les derniers, en laissant Fribourg au roi, & confirmant les traités de Westphalie.

Rien ne fut changé aux conditions prescrites par Louis XIV. L'Europe reçut de lui des loix & la paix. Il n'y eut que le duc de Lorraine, qui osa refuser l'acceptation d'un traité, qui lui semblait trop odieux. Il aima mieux être un prince errant dans l'empire, qu'un souverain sans pouvoir & sans honneur dans ses états ; il attendit sa fortune du tems & de son courage.

Dans le tems des conférences de Nimégue, & quatre jours après que les plénipotentiaires de France & de Hollande avaient signé la paix, le prince d'Orange fit voir combien Louis XIV avait en lui un ennemi dangereux. Le maréchal de Luxembourg qui bloquait Mons, venait de recevoir la nouvelle de la paix. Il était tranquile dans le village de Saint-Denis, & dînait chez l'intendant de l'armée. Le prince d'Orange, avec toutes ses

trou-

troupes, fond sur le quartier du maréchal, le force, & engage un combat sanglant, long & opiniâtre, dont il espérait avec raison une victoire signalée ; car non-seulement il attaquait, ce qui est un avantage, mais il attaquait des troupes qui se reposaient sur la foi du traité. Le maréchal de Luxembourg eut beaucoup de peine à résister : & s'il y eut quelque avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange, puisque son infanterie demeura maîtresse du terrain, où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque chose le sang des autres hommes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat. Il savait certainement, ou que la paix était signée, ou qu'elle l'allait être : il savait, que cette paix était avantageuse à son pays ; cependant il prodiguait sa vie & celle de plusieurs milliers d'hommes, pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empêcher, même en battant les Français, tant elle était avancée. Cette action, pleine d'inhumanité mais de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, & coûta sans aucun fruit la vie à deux-mille Français, & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix, combien les événemens

tous les monumens publics. On avait dès 1673 frapé quelques médailles chargeés de ce surnom. L'Europe, quoique jalouse, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de Louis XIV à prévalu dans le public sur celui de grand. L'usage est le maitre de tout. Henri, qui fut surnommé le grand à si juste titre

après

après sa mort, est appellé communément Henri quatre ; & ce nom seul en dit assez. Monsieur le prince est toûjours appellé le grand Condé, non seulement à cause de



CHA-

CHAPITRE TREIZIÉME.

Prise de Strasbourg : bombardement d'Alger : soumission de Génes : ambassade de Siam : Pape humilié : électorat de Cologne disputé.

L'Ambition de Louis XIV ne fut point retenuë par cette paix générale. L'empire, l'Espagne, la Hollande, licenciérent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les siennes. Il fit de la paix, un tems même de conquêtes. Il était si sûr alors de son pouvoir, qu'il établit dans Mètz & dans Brisac des jurisdictions, pour réunir à sa couronne toutes les terres, qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance de

l'Alsace

l'Alsace ou des trois évéchés, mais qui

n'avait vû depuis Charlemagne, aucun prince agir ainsi en maître & en juge des souverains, & conquérir des païs par des arrêts.

L'électeur Palatin & celui de Tréves furent dépouillés des seigneuries de Falkembourg, de Germersheim, de Veldentz, &c. Ils portérent en vain leurs plaintes à l'empire assemblé à Ratisbonne, qui se contenta de faire des protestations.

Ce n'était pas assez au roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'Alsace, au même titre que l'avaient eûe les empereurs. Déja dans aucune de ces villes, on n'osait plus parler de liberté. Restait Strasbourg, ville grande & riche, maîtresse du Rhin par le pont qu'elle avait sur ce fleuve, & qui formait seule une puissante république, fameuse par son arsenal, qui renfermait neuf-cent piéces d'artillerie.

Louvois avait formé dès long-tems le dessein de la donnèr à son maître. L'or, l'in-

l'intrigue & la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparérent l'entrée de Louvois dans Strasbourg. Les magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de voir à la fois vingt-mille Français autour de leurs remparts ; les forts, qui les défendaient près du Rhin, insultés & pris dans un moment ; Louvois à leurs portes, & leurs bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs & le désespoir des citoiens amoureux de la liberté, n'empéchérent point, qu'en un même jour le traité de reddition ne fût proposé par les magistrats, & que Louvois ne prît possession de la ville: Vauban l'a renduë depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barriére la plus forte de la France.

13 Sept. 1681.

Le roi ne ménageait pas plus l'Espagne ; il demandait dans les Païs-bas la ville d'Alost & tout son bailliage, que les ministres avaient oublié, disaient-ils, d'insérer dans les conditions de la paix ; & sur les délais de l'Espagne, il fit bloquer la ville de Luxembourg.

En meme tems il achetait la forte ville de Casal d'un petit prince duc de Mantouë, qui aurait vendu tout son état pour fournir à ses plaisirs.

En voiant cette puissance, qui s'étendait ainsi de tous côtés, & qui acquérait pendant la paix, plus que dix rois prédécesseurs

ceſſeurs de Louis XIV n'avaient acquis par leurs guerres, les allarmes de l'Europe recommencérent. L'empire, la Hollande, la Suéde même mécontente du roi, firent un traité d'aſſociation. Les Anglais menacérent ; les Eſpagnols voulurent la guerre ; le prince d'Orange remua tout pour la faire commencer : mais aucune puiſſance n'oſait alors porter les premiers coups.

Le roi, craint par tout, ne ſongea qu'à ſe faire craindre davantage. Il portait enfin ſa marine au de-là des eſpérances
1680. des Français & des craintes de l'Europe.
1681. Il eut ſoixante-mille matelots. Des loix,
1682. auſſi ſévéres que celles de la diſcipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes groſſiers dans le devoir. L'Angleterre & la Hollande, ces puiſſances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mèr, ni de ſi bonnes loix. Des compagnies de cadets dans les places frontiéres, & des gardes-marines dans les ports, furent inſtituées & compoſées de jeunes-gens, qui apprenaient tous les arts convenables à leur profeſſion, ſous des maîtres païés du tréſor public.

Le port de Toulon ſur la Méditerranée fut conſtruit à frais immenſes, pour contenir cent vaiſſeaux de guerre, avec un arſenal, & des magazins magnifiques.

Sur

ſur l'océan, le port de Breſt ſe formait avec la même grandeur. Dunkerque, le Havre de Grace, ſe rempliſſaient de vaiſſeaux. La nature était forcée à Rochefort.

Enfin le roi avait plus de cent gros vaiſſeaux de ligne, dont pluſieurs portaient cent canons, & quelques-uns d'avantage. Ils ne reſtaient pas oiſifs dans les ports. Ses eſcadres, ſous le commandement de Duquêne, nettoiaient les mers infeſtées par les Corſaires de Tripoli & d'Algèr. Il ſe vangea d'Algèr avec le ſecours d'un art nouveau, dont la découverte fut duë à cette attention qu'il avait, d'exciter tous les génies de ſon ſiécle. Cet art funeſte, mais admirable, eſt celui des galiotes à bombes, avec leſquelles on peut réduire des villes maritimes en cendres. Il y avait un jeune homme nommé Bernard Renaud, connu ſous le nom du Petit Renaud, qui ſans avoir jamais ſervi ſur les vaiſſeaux, était un excellent marin à force de génie. Colbert, qui déterrait le mérite dans l'obſcurité, l'avait ſouvent appellé au conſeil de marine, même en préſence du roi. C'était par les ſoins & ſur les lumiéres de Renaud, que l'on ſuivait depuis peu une méthode plus réguliére & plus facile, pour la conſtruction des vaiſſeaux. Il oſa propoſer dans le conſeil, de bombardèr

Algér avec une flote. On n'avait pas d'idée, que les mortiers à bombes pûssent n'être pas posés sur un terrain solide. La proposition révolta. Il essuia les contradictions & les railleries, que tout inventeur doit attendre; mais sa fermeté, & cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frapés de leurs inventions, détermina le roi, à permettre l'essai de cette nouveauté.

Renaud fit construire cinq vaisseaux, plus petits que les vaisseaux ordinaires, mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux-tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux, où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage, sous les ordres du vieux Duquêne, qui était chargé de l'entreprise, & qui n'en attendait aucun succès. Duquêne & les Algériens furent étonnés de l'effet des
28 bombes. Une partie de la ville fut écra-
Oct. sée & consumée. Mais cet art, porté
1681 bientôt chez les autres nations, ne servit qu'à multiplier les calamités humaines, & fut plus d'une fois redoutable à la France, où il fut inventé.

La marine, ainsi perfectionnée en peu d'années, était le fruit des soins de Colbert. Louvois faisait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus on bâtissait Huningue, Sar-Louis, les forteresses de Stras-

Strasbourg, Mont-Roial, &c. & pendant que le roiaume acquérait tant de forces au dehors, on ne voiait au dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaisirs. Les étrangers venaient en foule admirer la cour de Louis XIV. Son nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

Son bonheur & sa gloire étaient encor relevés par la faiblesse de la pluspart des autres rois, & par le malheur de leurs peuples. L'Empereur Léopold avait alors à craindre les Hongrois révoltés, & surtout les Turcs qui, appellés par les Hongrois, venaient inonder l'Allemagne. La politique de Louis persécutait les protestans en France, parce qu'il croiait devoir les mettre hors d'état de lui nuire, mais protégeait sous main les protestans de Hongrie, qui pouvaient le servir. Son ambassadeur à la porte avait pressé l'armement des Turcs. L'armée Ottomane, forte de deux-cent-mille combattans, augmentée encor des troupes Hongroises, ne trouvant sur son passage ni villes fortifiées, telles que la France en avait, ni corps d'armée capable de l'arréter, pénétra jusqu'aux portes de Vienne, après avoir tout renversé sur son passage.

L'empereur Léopold quitta d'abord Vienne avec précipitation, & se retira jusqu'à Lintz, à l'approche des Turcs; &

quand il ſut qu'ils avaient inveſti Vienne, il ne prit d'autre parti que d'allèr encor plus loin juſqu'à Paſſau, laiſſant le duc de Lorraine, à la tête d'une petite armée déja entamée en chemin par les Turcs, ſoûtenir, comme il pourrait, la fortune de l'empire.

Perſonne ne doutait, que le grand-viſir Cara Muſtapha, qui commandait l'armée Ottomane, ne ſe rendît bientôt maître de la faible & petite capitale de l'Allemagne, que les impériaux regardent comme la capitale du monde chrétien. On touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV eſpéra avec beaucoup de vraiſemblance, que l'Allemagne, déſoleé par les Turcs, & n'aiant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, ſerait obligée de recourir à la protection de la France. Il avait une armée ſur les frontiéres de l'empire, prête à le défendre contre ces mêmes Turcs, que ſes négociations y avaient amenés. Il pouvait ainſi devenir le protecteur de l'empire & faire ſon fils roi des Romains.

Le chef-d'œuvre de ſa politique fut d'être encor généreux, en ménageant de ſi grands intérêts. Il leva la blocus de Luxembourg, quand les Turcs furent auprès de Vienne. „ Je ne veux que le „ bien

„ bien de la chrétienté (fit-il dire aux „ Espagnols)„ je ne veux point atta- „ quer un prince chrétien, quand les „ Turcs sont dans l'empire, ni empécher „ l'Espagne de secourir l'empereur.„ Il ménageait ainsi sa politique & sa gloire. Mais contre toute attente, Vienne fut delivrée. La présomption du grand-visir, & le mépris brutal qu'il avait pour les chrétiens, le perdirent. Il ne pressa pas assez le siége. Jean Sobieski eut le tems 11
d'arriver ; & avec le secours du duc de Sept.
Lorraine, il n'eut qu'à se présenter de- 1683
vant la multitude Ottomane, pour la mettre en déroute. L'empereur revint dans sa capitale, avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra, lorsque son liberateur sortait de l'Eglise, où l'on avait chanté le *Te-Deum*, & où le prédicateur avait pris pour son texte, *Il fut un homme envoié de Dieu nommé Jean.* Jamais monarque ne fut plus heureux ni plus humilié que Léopold.

Alors le roi de France, n'aiant plus rien à ménager, reprit ses prétentions, & recommença ses hostilités. Il fit bombarder, assiéger & prendre Luxembourg, Courtrai, Dixmude, en Flandre. Il s'empara de Tréves, & en démolit les fortications ; tout cela, pour remplir, disait-on, l'esprit des traités ne Nimégue. Les

 Impériaux

Impériaux & les Espagnols négociaient avec lui à Ratisbone, pendant qu'il prenait leurs villes ; & la paix de Nimégue enfrainte fut changée en une Tréve de vingt ans, par laquelle le roi garda la ville de Luxembourg & sa principauté.

Il était encor plus redouté sur les côtes de l'Afrique, où les Français n'étaient connus avant lui, que par les esclaves que faisaient les Barbares.

Algèr, deux fois bombardée, envoia des députés lui demander pardon, & recevoir la paix ; ils rendirent tous les esclaves chrétiens, & paiérent encor de l'argent, ce qui est la plus grande punition des Corsaires.

Avril 1684

Tunis, Tripoli, firent les mêmes soumissions. Il n'est pas inutile de dire, que lorsque Damfreville, capitaine de vaisseau, vint délivrer dans Algèr tous les esclaves chrétiens au nom du roi de France, il se trouva parmi eux beaucoup d'Anglais, qui étant déja à bord, soutinrent à Damfreville, que c'était en considération du roi d'Angleterre, qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine Français fit appeller les Algériens, & remettant les Anglais à terre ; *ces gens ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi ; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection : je vous les*

 remets ;

remets ; c'est à vous à montrer ce que vous devez au roi d'Angleterre. Tous les Anglais furent remis aux fers. La fierté Anglaise, la faiblesse du gouvernement de Charles second, & le respect des nations pour Louis XIV, se font connaître par ce trait.

Tel était ce respect universel, qu'on accordait de nouveaux honneurs à son ambassadeur à la Porte Ottomane, tels que celui du sopha ; tandis qu'il humiliait les peuples d'Afrique, qui sont sous la protection du grand-seigneur.

La république de Génes s'abaissa encor plus devant lui, que celle d'Algèr. Gènes avait vendu de la poudre & des bombes aux Algériens. Elle construisait quatre galéres pour le service de l'Espagne. Le roi lui défendit, par son envoié Saint-olon son gentil-homme ordinaire, de lancer à l'eau les galéres, & la menaça d'un châtiment prompt, si elle ne se soumettait à ses volontés. Les Génois, irrités de cette entreprise sur leur liberté & comptant trop sur le secours de l'Espagne, ne firent aucune satisfaction. Aussitôt quatorze gros vaisseaux, vingt galéres, dix galiotes à bombes, plusieurs frégates, sortent du port de Toulon. Seignelai, nouveau secretaire de la marine, & à qui le fameux Colbert son pére

avait déja fait éxercer cet emploi avant sa mort, était lui-même sur la flote. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'esprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier & ministre; avide de toute espéce de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mélant les plaisirs aux affaires, sans qu'elles en souffrissent. Le vieux Duquêne commandait les vaisseaux, le duc de Mortemar les galéres : mais tous deux étaient les courtisans du secretaire d'état. On arrive devant Génes; les dix galiotes y jettent quatorze-mille bombes, & réduisént en cendres une partie de ces édifices de Marbre, qui ont fait
17 Mars 1684 donnèr à la ville le nom de Génes *la superbe*. Quatre-mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, & brûlent le faubourg de Saint-Pierre d'Aréne. Alors il fallut s'humilier, pour prévenir une ruine totale. Le roi éxigea, que le doge de Genes & quatra principaux sénateurs, vinssent implorer sa clémence dans son palais de Versailles; & de peur que les Génois n'éludassent la satisfaction, & ne dérobassent quelque chose à sa gloire, il voulut que le doge, qui viendrait lui demander pardon, fût continué dans sa principauté, malgré la loi perpétuelle de Génes, qui ôte cette dignité à tout doge absent un moment de la ville.

Impérialé

Impérialé Lefcaro doge de Génes, avec les fénateurs Lomelino, Garebardi, Durazzo, Salvago, vinrent à Verfailles faire tout ce que le roi éxigeait d'eux. Le doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtoit fouvent : fon difcours & fes marques de foumiffion étaient dictés par Seignelai. Le roi l'écouta, affis & couvert ; mais comme, dans toutes les actions de fa vie, il joignait la politeffe à la dignité, il traita Lefcaro & les fenateurs, avec autant de bonté que de fafte. Les miniftres Louvois, Croiffi & Seignelai, leur firent fentir plus de fierté. Auffi le doge difait : *Le roi ôte à nos cœurs la liberté, par la maniére dont il nous reçoit ; mais fes miniftres nous la rendent.* Ce doge était un homme de beaucoup d'efprit. Tout le monde fait, que le marquis de Seignelai, lui aiant demandé ce qu'il trouvait de plus fingulier à Verfailles ; il répondit : *c'eft de m'y voir.*

22 Fév. 1685.

L'extrême gout que Louis XIV avait pour les chofes d'éclat, fut encor bien plus flaté, par l'ambaffade qu'il reçut de Siam, païs où l'on avait ignoré jufqu'alors que la France éxiftât. Il était arrivé, par une de ces fingularités qui prouvent la fupériorité des Européans fur les autres nations, qu'un Grec, fils

d'un cabaretier de Céphalonie, nommé Phalk Conſtance, était devenu *Barcalon*, c'eſt à dire, premier miniſtre ou grand-viſir du roiaume de Siam. Cet homme, dans le deſſein de ſe faire roi, & dans le beſoin qu'il avait de ſecours étrangers, n'avait oſé ſe confier ni aux Anglais ni aux Hollandais ; ce ſont des voiſins trop dangereux dans les Indes. Les Français venaient d'établir des comptoirs ſur les côtes de Coromandel, & avaient porté dans ces extrémités de l'Aſie, la réputation de leur roi. Conſtance crut Louis XIV propre à être flaté par un hommage, qui viendrait de ſi loin ſans être attendu. La religion, dont les reſſorts font jouer la politique du monde depuis Siam juſ-
1684 qu'à Paris, ſervit encor à ſes deſſeins. Il envoia, au nom du roi de Siam ſon maître, une ſolennelle ambaſſade, avec de grands préſens à Louis XIV, pour lui faire entendre que ce roi Indien, charmé de ſa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation Françaiſe, & qu'il n'était pas même éloigné de ſe faire chrétien. La grandeur du roi flatée & ſa religion trompée, l'engagérent à envoier au roi de Siam deux ambaſſadeurs, ſix jéſuites ; & depuis il y joignit des officiers avec huit-cent ſoldats. Mais l'éclat de cette ambaſſade Siamoiſe fut le

le seul fruit qu'on en retira. Constance périt, victime de son ambition : quelque peu des Français qui restérent auprès de lui, furent massacrés ; d'autres obligés de fuïr ; & sa veuve, après avoir été sur le point d'être reine, fut condannée par le successeur du roi de Siam, à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née.

Cette soif de gloire, qui portait Louis XIV à se distinguèr en tout des autres rois, paraissait encor dans la hauteur qu'il affectait avec la cour de Rome. Odescalchi, fils d'un banquier du Milanais, était alors sur le trône de l'église, sous le nom d'Innocent XI. C'était un homme vertueux, un pontife sage, peu théologien ; mais prince courageux, ferme & magnifique. Il secourut, contre les Turcs, l'empire & la Pologne de son argent, & les Vénitiens de ses galéres. Il condamnait avec hauteur la conduite de Louis XIV, uni contre des chrétiens avec les Turcs. On s'étonnait, qu'un pape prît si vivement le parti des empereurs, qui se disent rois des Romains, & qui (s'ils le pouvaient) régneraient dans Rome. Mais Odescalchi était né sous la domination Aûtrichienne. Il avait fait deux campagnes dans les troupes du Milanais. L'habitude & l'humeur gouver-

nent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du roi, qui de son côté lui donnait toutes les mortifications, qu'un roi de France peut donnèr à un pape, sans rompre de communicn avec lui. Il y avait depuis longtems dans Rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé sur un point d'honneur, dont se piquaient tous les rois catholiques. Leurs ambassadeurs à Rome étendaient le droit de franchise & d'asile affecté à leurs mai-
1685 sons, jusqu'à une très grand distance,
1686
1687 qu'on nomme *quartier*. Ces prétentions,
1688 toûjours soûtenuës, rendaient la moitié de Rome un asile sûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entrait dans Rome sous le nom des ambassadeurs, ne paiait jamais d'entrée. Le commerce en souffrait, & l'état en était appauvri.

Le pape Innocent XI obtint enfin de l'Empereur, du roi d'Espagne, de celui de Pologne, & du nouveau roi d'Angleterre Jacques second prince catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le nonce Ranucci proposa à Louis XIV de concourir, comme les autres rois, à la tranquilité & au bon ordre de Rome. Louis, très mécontent du pape, répondit: " qu'il ne s'était jamais réglé sur „ l'éxemple d'autrui, & que c'était à lui „ à servir d'éxemple.„ Il envoia à Rome le

le marquis de Lavardin en embaſſade, pour braver le pape. Lavardin entra dans Rome, malgré les défenſes du pontiſe, eſcorté de quatre-cent gardes de la marine, de quatre-cent officiers volontaires, & de deux-cent hommes de livrée, tous armés. Il prit poſſeſſion de ſon palais, de ſes quartiers & de l'égliſe de Saint-Louis, autour deſquels il fit poſter des ſentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. Le pape eſt le ſeul ſouverain, à qui on pût envoièr une telle ambaſſade : car la ſupériorité, qu'il affecte ſur les têtes couronnées, leur donne toûjours envie de l'humilier ; & la faibleſſe de ſon état fait qu'on l'outrage toûjours impunément. Tout ce qu'Innocent XI put faire, fut de ſe ſervir, contre le marquis de Lavardin, des armes uſées de l'excommunication ; armes, dont on ne fait pas même plus de cas à Rome qu'ailleurs, mais qu'on ne laiſſe pas d'emploier comme une ancienne formule, ainſi que les ſoldats du pape ſont armés ſeulement pour la forme.

Le cardinal d'E'trée, homme d'eſprit, mais négociateur ſouvent malheureux, était alors chargé des affaires de France à Rome. D'E'trée, aiant été obligé de voir ſouvent le marquis de Lavardin, ne put être enſuite admis à l'audiance du

du pape, sans recevoir l'absolution : envain il s'en défendit: Innocent XI s'obstina à la lui donner, pour conserver toûjours cette puissance imaginaire, par les usages sur lesquels elle est fondée.

Louis, avec la même hauteur, mais toûjours soûtenuë par les soûterrains de la politique, voulut donner un électeur à Cologne. Occupé du soin de diviser ou de combattre l'empire, il prétendait élever à cet électorat, le cardinal de Furstemberg évêque de Strasbourg, sa créature & la victime de ses intérêts, ennemi irréconciliable de l'empereur, qui l'avait fait emprisonner dans la derniére guerre, comme un Allemand vendu à la France.

La chapitre de Cologne, comme tous les autres chapitres d'Allemagne, a le droit de nommer son évêque, qui par là devient électeur. Celui qui remplissait ce siége, était Ferdinand de Baviére, autrefois l'allié & depuis l'ennemi du roi, comme tant d'autres princes. Il était malade à l'extrémité. L'argent du roi répandu à propos parmi les chanoines, les intrigues & les promesses, firent élire le cardinal de Furstemberg comme coadjuteur ; & après la mort du prince, il fut élu une seconde fois par la pluralité des suffrages. Le pape, par le concordat Germanique,

Germanique, a le droit de conférer l'évéché à l'élu; & l'empereur a celui de confirmer à l'électorat. L'empereur & le pape Innocent XI, persuadés que c'était presque la même chose, de laisser Furstemberg sur ce trône électoral & d'y mettre Louis XIV, s'unirent pour donner cette principauté au jeune Baviére, frére du dernier mort. Le roi se vangea du pape en lui ôtant Avignon, & prépara la guerre à l'empereur. Il inquiéttait en même-tems l'électeur Palatin, au sujet des droits de la princesse Palatine, *Madame*, seconde femme de *Monsieur*; droits ausquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. La guerre, faite à l'Espagne en 1667 pour les droits de Marie Therése malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats sont faits pour les particuliers. Voilà comme le roi, au comble de sa grandeur, indisposa, ou dépouilla, ou humilia presque tous les princes; mais aussi, presque tous se réunissaient contre lui.

Oct. 1688

CHA-

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Le roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume trois, & protégé par LOUIS XIV.

LE prince d'Orange, plus ambitieux que Louis XIV, avait conçu des projets vastes, qui pouvaient paraître chimériques dans un Stathouder de Hollande, mais qu'il justifia par son habileté & par son courage. Il voulait abaisser le roi de France, & détrôner le roi d'Angleterre. Il n'eut pas de peine à liguer petit à petit l'Europe contre la France. L'Empereur, une partie de l'Empire, la Hollande, le duc de Lorraine, s'étaient d'abord secrettement u-
en nis à Ausbourg; ensuite l'Espagne & la
1686 Savoie s'unirent à ces puissances. Le pape, sans être expressément un des confédérés,

fédérés, les animait tous par ſes intrigues. Veniſe les favoriſait, ſans ſe déclarèr ouvertement. Tous les princes d'Italie étaient pour eux. Dans le nord, la Suéde était alors du parti des impériaux, & le Danemarck était un allié inutile de la France. Plus de ſix-cent-mille proteſtans, fuiant la perſécution de Louis, & emportant avec eux hors de France leur argent, leur induſtrie & leur haine contre le roi, étaient de nouveaux ennemis, qui allaient dans tout l'Europe exciter les puiſſances déja animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la religion.) Le roi était de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avait d'ami que le roi Jacques.

Jacques roi d'Angleterre, ſucceſſeur de Charles ſecond ſon frére, était catholique comme lui ; mais Charles n'avait bien voulu ſuffrir qu'on le fit catholique ſur la fin de ſa vie, que par complaiſance pour ſes maîtreſſes & pour ſon frére : il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déiſme. Son extrême indifférence ſur toutes les diſputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paiſiblement en Angleterre. Jacques au contraire, attaché depuis ſa jeuneſſe à la communion Romaine par perſuaſion, joignait à ſa créance l'eſprit

de

de parti & le zéle. S'il eût été Mahométan, ou de la religion de Confucius, les Anglais n'eûssent jamais troublé son régne. Mais il avait formé le dessein d'établir dans son roiaume le catholicisme, regardé avec horreur par ces roialistes-republicains, comme la religion de l'esclavage. C'est une entreprise quelquefois très aisée, de rendre une religion dominante dans un païs. Constantin, Clovis, Gustave-Vaza, la reine Elisabeth, firent recevoir sans danger, chacun par des moiens différens, une religion nouvelle : mais pour de pareils changemens, deux choses sont absolument nécessaires ; une profonde politique & des circonstances heureuses ; l'une & l'autre manquait à Jacques.

Il était indigné de voir, que tant de rois dans l'Europe étaient despotiques ; que ceux de Suéde & de Danemarck le devenaient alors ; qu'enfin il ne restait plus dans le monde que la Pologne & l'Angleterre, où la liberté des peuples subsistât avec la roiauté. Louis XIV l'encourageait à devenir absolu chez lui, & les jésuites à rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit si malheureusement, qu'il ne fit que révolter tous les esprits. Il agit d'abord, comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie
de

de faire; aiant publiquement à sa cour un nonce du pape, des jésuites, des capucins; mettant en prison sept évêques Anglicans, qu'il eût fallu gagner; ôtant les privilèges à la ville de Londres, à laquelle il devait plustôt en accorder de nouveaux; renversant avec hauteur des loix qu'il fallait saper en silence; enfin se conduisant avec si peu de ménagement, que les cardinaux de Rome disaient en plaisantant: " qu'il fallait l'excommunier, comme un homme qui allait perdre le peu de catholicisme, qui restait en Angleterre." Le pape Innocent XI n'espérait rien des entreprises de Jacques, & refusait constamment un chapeau de cardinal, que ce roi demandait pour son confesseur le jésuite Peters. Ce jésuite était un intrigant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être cardinal & primat d'Angleterre, poussait son maître au précipice. Les principales têtesde l'état se réunirent en secret, contre les desseins du roi. Ils députérent vers le prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence & un secret, qui endormirent la confiance de la cour.

Le prince d'Orange équipa une flote, qui devait porter quatorze à quinze-mille hommes. Ce prince n'était rien autre

chose

chose qu'un particulier illustre, qui jouissait à peine de cinq-cent-mille livres de rente : mais telle était sa politique heureuse, que l'argent, la flote, les cœurs des états-généraux, étaient à lui. Il était roi véritablement en Hollande par sa conduite habile, & Jacques cessait de l'être en Angleterre par sa précipitation. On publia d'abord, que cet armement était destiné contre la France. Le secret fut gardé par plus de deux-cent personnes. Barillon ambassadeur de France à Londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de Jacques que de celles de l'Europe, fut trompé le premier. Louis XIV ne le fut pas ; il offrit des secours à son allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, & qui les demanda ensuite, lorsqu'il n'était plus tems & que la flote du prince son gendre était à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il se manqua à lui-même. Ses vaisseaux laissérent passer ceux de son ennemi. Il pouvait au moins se défendre sur terre : il avait une armée de vingt-mille hommes ; & s'il les avait menés au combat, sans leur donner le tems de la réfléxion, il est à croire qu'ils eûssent
1638 combattu ; mais il leur laissa le loisir de se déterminer. Plusieurs officiers généraux l'abandonnérent ; entre autres, ce fameux

fameux Churchil, auſſi fatal depuis à Louis qu'à Jacques, & ſi illuſtre ſous le nom de duc de Marleborough. Il était favori de Jacques, ſa créature, la frére de ſa maîtreſſe, ſon lieutenant-général dans l'armée ; cependant il le quitta, & paſſa dans le camp du prince d'Orange. Le prince de Danemarck, gendre de Jacques, enfin ſa propre fille la princeſſe Anne, l'abandonnérent.

Alors ſe voiant attaqué & pourſuivi par un de ſes gendres, quitté par l'autre ; aiant contre lui ſes deux filles, ſes propres amis ; haï des ſujets même qui étaient encor dans ſon parti, il déſeſpéra de ſa fortune. La fuite, derniére reſſource d'un prince vaincu, fut le parti qu'il prit ſans combattre. Enfin après avoir été arrêté dans ſa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres ; après avoir reçu paiſiblement les ordres du prince d'Orange dans ſon propre palais ; après avoir vu ſa garde relevée ſans coup férir par celle du prince ; chaſſé de ſa maiſon, priſonnier à Rocheſter, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner ſon roiaume ; il alla chercher un aſile en France.

Ce fut là l'époque de la vraie liberté d'Angleterre. La nation, repréſentée par ſon parlement, fixa les bornes, ſi longtems

longtems conteſtées, des droits du roi & de ceux du peuple ; & aiant preſcrit au prince d'Orange les conditions auſquelles il devait régner, elle le choiſit pour ſon roi, conjointement avec ſa femme Marie, fille du roi Jacques. Dès-lors ce prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'Europe, que ſous le nom de Guillaume III, roi légitime d'Angleterre, & libérateur de la nation. Mais en France, il ne fut regardé que comme le prince d'Orange, uſurpateur des états de ſon beau-pére.

Le roi fugitif vint, avec ſa femme fille d'un duc de Modène, & le prince de
Janv. 1689 Galles encor enfant, implorer la protection de Louis XIV. La reine d'Angleterre, arrivée avant ſon mari, fut étonné de la ſplendeur qui environnait le roi de France, de cette profuſion de magnificence qu'on voiait à Verſailles, & ſur-tout de la maniére dont elle fut reçuë. Le roi alla au devant d'elle juſqu'à Chatou. *Je vous rends, Madame,* lui dit-il, *un triſte ſervice ; mais j'eſpére vous en rendre bientôt plus de grands & de plus heureux.* Ce furent ſes propres paroles. Il la conduiſit ou château de Saint-Germain, où elle trouva le même ſervice qu'aurait eû la reine de France ; tout ce qui ſert à la commodité & au luxe,

des

des préſens de toute eſpéce, en argent, en or, en vaiſſelle, en bijoux, en étoffes.

Il y avait parmi tous ces préſens, une bourſe de dix-mille Louis d'or ſur ſa toilette. Les mêmes attentions furent obſervées pour ſon mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla ſix-cent-mille francs par an pour l'entretien de ſa maiſon, outre les préſens ſans nombre qu'on lui fit. Il eut les officiers du roi, & ſes gardes. Toute cette réception était bien peu de choſe, auprès des préparatifs qu'on faiſait pour le rétablir ſur ſon trône. Jamais le roi ne parut ſi grand ; mais Jacques parut petit. Ceux, qui à la cour & à la ville décident de la réputation des hommes, conçurent pour lui peu d'eſtime. Il ne voiait guéres que des jéſuites. Il alla deſcendre chez eux à Paris, dans la ruë Saint-Antoine. Il leur dit, qu'il était jéſuite lui-même ; & ce qui eſt de plus ſingulièr, c'eſt que la choſe était vraie. Il s'était fait aſſociér à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre jéſuites Anglais, étant encor duc d'Yorck. Cette puſillanimité dans un prince, jointe à la maniére dont il avait perdu ſa couronne, l'avilit au point, que les courtiſans s'égaïaient tous les jours à faire des chanſons ſur lui. Chaſſé d'Angleterre, on s'en moquait

quait en France. On ne lui ſavait nul gré d'être catholique. L'archévêque de Reims, frére de Louvois, dit tout haut à Saint-Germain dans ſon antichambre : *voilà un bon homme, qui a quitté trois roiaumes pour une meſſe.* Il ne recevait de Rome que des indulgences & des paſquinades. Enfin, dans toute cette révolution, ſa religion lui rendit ſi peu de ſervices, que lorſque le prince d'Orange, le chef du Calviniſme, avait mis à la voile pour aller détrôner le roi ſon beau-pére, l'ambaſſadeur du roi catholique à la Haie, avait fait dire des meſſes pour l'heureux ſuccès de ce voiage.

Au milieu des humiliations de ce roi fugitif, & des libéralités de Louis XIV envers lui, c'était un ſpectacle digne de quelque attention, de voir Jacques toucher les écroüelles au petit couvent des Anglaiſes ; ſoit que les rois Anglais ſe ſoient attribué ce ſingulier privilége, comme prétendans à la couronne de France ; ſoit que cette cérémonie ſoit établie chez eux depuis le tems du premier Edouard.

Le roi le fit bientôt conduire en Irlande, où les catholiques formaient encor un parti, qui paraiſſait conſidérable. Une eſcadre, de treize vaiſſeaux du premier rang, était à la rade de Breſt pour

le

le transport. Tous les officiers, les courtisans, les prêtres même, qui étaient venus trouver Jacques à Saint-Germain, furent défraïés jusqu' à Brest aux dépens du roi de France. Un ambassadeur (c'était monsieur d'Avaux) était nommé auprès du roi détrôné, & le suivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute espéce, furent embarquées sur la flote ; on y porta jusqu'aux meubles les plus vils, & jusqu'aux plus recherchés. Le roi alla lui dire adieu à Saint-Germain. Là, pour dernier présent, il lui donna sa cuirasse, & lui dit en l'embrassant : *tout ce que je peux vous souhaiter de mieux, est de ne vous jamais revoir.* A peine le roi Jacques était-il débarqué en Irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaisseaux de guerre, sous les ordres de Château-Renaud, & une infinité de navires de transport le suivirent. Cette flote, aiant 12
mis en fuite & dispersé la flote Anglaise Mai
qui s'opposait à son passage, débarqua 1689.
heureusement, & aiant pris dans son retour sept vaisseaux marchands Hollandais, revint à Brest, victorieuse de l'Angleterre, & chargée des dépouilles de la Hollande.

Bientôt après, un troisiéme secours Mars
partit encor de Brest, de Toulon, de 1690.

Rochefort. Les ports d'Irlande & la mèr de la manche étaient couverts de vaisseaux Français. Enfin Tourville vice-amiral de France, avec soixante & douze grands vaisseaux, rencontra une flote Anglaise & Hollandaise d'environ soixante voiles. On se battit pendant dix heures; Tourville, Château-Renaud, d'Etrée, Némond, y signalérent leur courage & une habileté, qui donnérent à la France un honneur, au-
Juli, 1690 quel elle n'était pas accoûtumée. Les Anglais & les Hollandais, jusqu'alors maîtres de l'océan, & de qui les Français avaient appris depuis si peu de tems à donner des batailles rangées, furent entiérement vaincus. Dix-sept de leurs vaisseaux brisés & demâtés, allérent échouer & se brûler sur les côtes. Le reste alla se cacher vers la Tamise, ou entre les bancs de la Hollande. Il n'en coûta pas une seule chaloupe aux Français. Alors, ce que Louis XIV souhaitait depuis vingt années, & ce qui avait paru si peu vraisemblable, arriva; il eut l'empire de la mèr: empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaisseaux de guerre ennemis se cachaient devant ses flotes. Seignelai, qui osait tout, fit venir les galéres de Marseille sur l'océan. Les côtes d'Agleterre virent

virent des galéres pour la première fois. On fit, par leur moien, une descente aisée à Tinmouth. On brûla dans cette baie plus de trente vaisseaux marchands. Les armateurs de Saint-Malo & du nouveau port de Dunkerque s'enrichissaient, eux & l'état, de prises continuelles. Enfin, pendant près de deux années, on ne connaissait plus sur les mèrs que les vaisseaux Français.

Le roi Jacques ne seconda pas en Irlande ces secours de Louis XIV. Il avait avec lui prés de six-mille Français & quinze-mille Irlandais. La riviére de Boine était entre son armée & celle du roi Guillaume. Cette riviére était guéable ; on n'avait de l'eau, que jusques sous les épaules. Mais, aprés l'avoir passée, pour venir attaquer l'armée Irlandaise, il fallait encor traversèr un marais : ensuite on trouvait un terrain escarpé, qui formait un retranchement naturel. Le roi Guillaume fit passer son armée en trois endroits, engagea la bataille. Les Irlandais, que nous avons vu de si bons soldats en France & en Espagne, ont toûjours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une semble faite pour être soûmise à l'autre. Les Anglais ont toûjours eû Juli. 1690.

ſur les Irlandais, la ſupériorité du génie, des richeſſes & des armes. Jamais l'Irlande n'a pu ſecouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un ſimple ſeigneur Anglais la ſubjugua. Les Français combattirent à la journée de la Boine: les Irlandais s'enfuirent. Leur roi Jacques, n'aiant paru dans l'engagement ni à la tête des Français ni à la tête des Irlandais, ſe retira le premier. Il avait toûjours cependant montré beaucoup de valeur; mais il y a des occaſions, où l'abattement d'eſprit l'emporte ſur le courage. Le roi Guillaume, qui avait eû l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, paſſa pour mort en France. Cette fauſſe nouvelle fut reçuë à Paris avec une joie indécénte & honteuſe. Quelques magiſtrats ſubalternes encouragérent les burgeois & le peuple à faire des illuminations: on ſonna les cloches. On brûla dans pluſieurs quartiers des figures d'oſier, qui repréſentaient le prince d'Orange, comme on brûle le pape dans Londres. On tira le canon de la Baſtille, non point par ordre du roi, mais par le zéle inconſidéré d'un commandant ſubalterne. On croirait, ſur ces marques d'alegreſſe, & ſur la foi de tant d'écrivains, que cette joie effrénée,

à

à la mort prétenduë d'un ennemi, était l'effet de la crainte extrême qu'il inspirait. Tous ceux qui ont écrit, & Français & étrangers, ont dit, que ces réjouissances étaient le plus grand éloge du roi Guillaume. Cependant, si on veut faire attention aux circonstances du tems & à l'esprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produisit pas ces transports de joie. Les bourgeois & la peuple ne savent guéres craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de Guillaume, le commun des Français avait alors l'injustice de le mépriser. Il avait presque toûjours été battu par les généraux Français. Le vulgaire ignorait, combien ce prince avait acquis de véritable gloire, même dans ses défaites. Guillaume, vainqueur de Jacques en Irlande, ne paraissait pas encor aux yeux des Français, un ennemi digne de Louis XIV. Paris, idolâtre de son roi, le croiait réellement invincible. Les réjouissances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La pluspart des Parisiens, nés sous le régne de Louis & façonnés au joug despotique, regardaient alors un roi comme une divinité, & un usurpateur comme un sacrilége. Le petit

peuple, qui avait vû Jacques aller tous les jours à la messe, détestait Guillau-

roi.

Il est à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis

Les
icques
i voir
cau-
, que
re, fit
: que
t par
une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoiens, qui avaient été

été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes, qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir, qui devait l'emporter.

Il restait à Jacques quelques villes en Irlande, entre autres Limerick, où il y avait plus de douze-mille soldats. Le roi de France, soûtenant toûjours la fortune de Jacques, fit passer encor trois-mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour surcroît de libéralité, il envoia tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple, & à ceux des soldats. Quarante vaisseaux de transport, escortés de douze vaisseaux de guerre, apportérent tous les secours possibles en hommes, en ustensiles, en équipages; des ingénieurs, des canoniers, des bombardiers, deux-cent maçons; des selles, des brides, des housses, pour plus de vingt-mille cheveaux; des canons avec leurs affûts; des fusils, des pistolets, des épées, pour armer vingt-six-mille hommes; des vivres, des habits & jusqu'à vingt-six-mille pairs de souliers. Limerick assiégée, mais munie de tant de secours, espérait de voir son roi combattre pour sa défense. Jacques ne vint point: Limerick se rendit: les vaisseaux Français revinrent encor, & ne ramenérent

en France qu'environ vingt-mille Irlandais, tant soldats que citoiens fugitifs.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que Louis XIV ne se rebuta pas. Il soûtenait alors une guerre difficile contre presque toute l'Europe. Cependant il tenta encor de changer la fortune de Jacques par une entreprise décisive, & de faire une descente en Angleterre avec vingt-mille hommes. Ils etaient assemblés entre Cherbourg & la Hogue. Plus de trois-cent navires de transport étaient prêts à Brest. Tourville, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les attendait aux côtes de Normandie. d'Etrée arrivait du port de Toulon avec trentes autres vaisseaux. S'il y a des malheurs causés par la mauvaise conduite, il y en a qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'escadre de d'Etrée, changea; il ne put joindre Tourville. Ses quarante-quatre vaisseaux furent attaqués par les flotes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta. Les Français cédérent, après un combat de dix heures. Russel amiral Anglais les poursuivit deux jours. Quatorze grands vaisseaux,

29 Juil, 1692

aux, dont deux portaient cent-quatre piéces de canon, échouérent sur la côte, & les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laisser brûler par les ennemis. Le roi Jacques, qui du rivage avait vu ce désastre, perdit toutes ses espérances.

Ce fut le premièr échec, que reçut sur la mèr la puissance de Louis XIV. Seignelai, qui après Colbert son pére avait perfectionné la marine, était mort à la fin de 1690. Pontchartrain, élévé de la premiére présidence de Bretagne à l'emploi de secretaire d'état de la marine, ne la laissa point périr. Le même esprit régnait toûjours dans le gouvernement. La France eut, dès l'année qui 1696
suivit la disgrace de la Hogue, des flotes aussi nombreuses qu'elle en avait eû déja; car Tourville se trouva à la tête de soixante vaisseaux de ligne, & d'Etrée en avait trente, sans compter ceux qui étaient dans les ports; & même quatre ans après, le roi fit encor un armement plus considérable que tous les précédens, pour conduire Jacques en Angleterre à la tête de vingt-mille Français. Mais cette flote ne fit que se montrer; les mesures du parti de Jacques, aiant été aussi mal concertées à Londres, que cel-

les de son protecteur avaient été bien prises en France.

Il ne resta de ressource au parti du roi détrôné, que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramérent, périrent presque tous du dernier supplice ; & il est à croire, que quand même elles eûssent réussi, il n'eût jamais recouvré son roiaume. Il passa le reste de ses jours à Saint-Germain, où il vécut des bienfaits de Louis, & d'une pension de soixante & dix-mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille Marie, par laquelle il avait été détrôné. Il mourut en 1700 à Saint-Germain. Quelques jésuites Irlandais prétendirent, qu'il se faisait des miracles à son tombeau. On parla même de faire canonizèr à Rome, après sa mort, ce roi que Rome avait abandonné pendant sa vie.

Peu de rois furent plus malheureux que lui ; & il n'y a aucun éxemple dans l'histoire, d'une maison si long-tems infortunée. Le premier des rois d'Ecosse ses ayeux, qui eut le nom de Jacques, après avoir été dix-huit ans prisonnier en Angleterre, mourut assassiné avec sa femme, par la main de ses sujets. Jacques II, son fils, fut tué à vingt-neuf ans en combattant contre les Anglais. Jacques III. mis

mis en prison par son peuple, fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille. Jacques IV. périt dans un combat qu'il perdit. Marie Stuart sa petite fille, chassée de son trône, fugitive en Angleterre, aiant langui dix-huit ans en prison, se vit condannée à mort par des juges Anglais, & eut la tête tranchée. Charles premier petit-fils de Marie, roi d'Ecosse & d'Angleterre, vendu par les Ecossais, & jugé à mort par les Anglais, mourut sur un échafaut dans la place publique. Jacques son fils, septiéme du nom & deuxiéme en Angleterre, dont il est ici question, fut chassé de ses trois roiaumes ; & pour comble de malheur, on contesta à son fils jusqu'à sa naissance. Ce fils ne tenta de remonter sur le trône de ses péres, que pour faire périr ses amis par des bourreaux ; & nous avons vu le prince Charles-Edouard, réunissant en vain les vertus de ses péres & le courage du roi Jean Sobiesky, son aieul maternel, exécuter les exploits & essuier les malheurs les plus incroiables. Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de malheurs, qui persécuta la maison de Stuart pendant plus de trois-cent années.



CHAPITRE QUINZIE'ME.

De ce qui se passait dans le continent, tandis que Guillaume trois envahissait l'E'cosse, l'Angleterre & l'Irlande, jusqu'en 1697.

N'aiant pas voulu rompre le fil des affaires d'Angleterre, je me raméne à ce qui se passait dans le continent.

Le roi, en formant ainsi une puissance maritime, telle qu'aucun état n'en a jamais eû de supérieure, avait à combattre l'Empereur & l'Empire, l'Espagne, les deux puissances maritimes l'Angleterre & la Hollande, devenuës toutes deux plus terribles sous un seul chef,

chef, la Savoie, & presque tout l'Italie. Un seul de ces ennemis, tel que l'Anglais & l'Espagnol, avait suffi autrefois pour désoler la France ; & tous ensemble ne purent alors l'entamer. Louis XIV. eut presque toûjours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre. Les armées en Allemagne & en Flandre se montérent plus d'une fois à cent-mille combattans. Les places frontiéres ne furent pas cependant dégarnies. Le roi avait quatre-cent-cinquante-mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. Ni l'empire Turc si puissant en Europe, en Asie & en Afrique, ni l'empire Romain plus puissant encore, n'en eut jamais d'avantage, & n'eut en aucun tems autant de guerres à soûtenir à la fois. Ceux qui blâmaient Louis XIV. de s'être fait tant d'ennemis, l'admiraient d'avoir pris tant de mesures pour s'en defendre, & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encor ni entiérement déclarés, ni tous réunis. Le prince d'Orange n'était pas encor sorti du Texel, pour aller chasser le roi son beau-pére ; & déja la France avait des armées sur les frontieres de la Hollande & sur le Rhin. Le roi avait envoié en Allemagne, à la tête d'une armée de cent-mille hom-

hommes, son fils le dauphin, qu'on nommait *monseigneur*; prince doux dans ses mœurs, modeste dans sa conduite, qui paraissait tenir en tout de sa mére. Il était âgé de vingt-sept ans. C'était pour la premiére fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien assûré par son caractére, qu'il n'en abuserait pas. Le roi lui dit publiquement à son départ : *mon fils, en vous envoiant commander mes armées, je vous donne les occasions de faire connoître votre mérite : allez le montrèr à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le roi soit mort.*

22 Sept. 1688

Ce prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eût été simplement l'un des généraux, que le roi eût choisi. Son pére lui écrivait : *à mon fils le dauphin, mon lieutenant-général, commandant mes armées en Allemagne.*

On avait tout prévu & tout disposé, pour que le fils de Louis XIV. contribuant à cette expedition de son nom & de sa présence, ne reçut pas un affront. Le maréchal de Duras commandait réellement l'armée. Boufiers avait un corps de troupes en deça du Rhin ; le maréchal d'Humiéres un autre vers Cologne, pour observer les ennemis. Heidelberg, Maience, étaient pris. Le siége

de Philipsbourg, préalable toûjours nécessaire quand la France fait la guerre à l'Allemagne, était commencé. Vauban conduisait le siége. Tous les détails qui n'étaient point de son ressort, roulaient sur Catinat alors lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. Monseigneur arriva, après six jours de tranchée ouverte. Il imitait la conduite de son pére ; s'exposant autant qu'il le fallait, jamais en téméraire ; affable à tout le monde, libéral envers les soldats. Le roi goûtait une joie pure, d'avoir un fils qui l'imitait sans l'effacer, & qui se faisait aimer de tout le monde, sans se faire craindre de son pére.

Philipsbourg fut pris en dix-neuf jours: 11
on prit Manheim en trois jours ; Franc- Nov.
kendal en deux ; Spire, Tréves, Worms, 1688
& Oppenheim se rendirent, dès que les 15
Français furent à leurs portes. Nov.

Le roi avait résolu de faire un désert 1688
du Palatinat, dès que ces villes seraient prises. Il avait la vuë d'empécher les ennemis d'y subsister, plus que celle de se vanger de l'électeur Palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait son devoir, en s'unissant au reste de l'Allemagne contre la France. Il vint à l'armée un ordre de Louis signé Louvois,

de tout reduire en cendres. Les généraux Français, qui ne pouvaient qu'obéïr, firent donc signifier, dans le cœur de l'hivèr, aux citoiens de toutes ces villes si florissantes & si bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, & qu'on allait les détruire par le fèr & par les flâmes.
Févr. 1689 Hommes, femmes, vieillards, enfans, sortirent en hâte. Une partie fut errante dans les campagnes ; une autre se réfugia dans les païs voisins ; pendant que le soldat, qui passe toûjours les ordres de rigueur, & qui n'éxécute jamais ceux de clémence, brûlait & saccageait leur patrie. On commença par Manheim, séjour des électeurs : leurs palais furent détruits, comme les maisons des citoiens ; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du soldat, qui croiait y trouver des trésors ; leurs cendres furent dispersées. C'était pour la seconde fois, que ce beau païs était désolé sous Louis XIV. mais les flâmes, dont Turenne avait brûlé deux villes & vingt villages du Palatinat, n'étaient que des étincelles, en comparison de ce dernièr incendie. L'Europe en eût horreur. Les officiers, qui l'éxécutérent, étaient honteux d'être les instrumens de ces duretés. On

les rejettait sur le marquis de Louvois, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur, que produit un long ministére. Il avait en effet donné ces conseils; mais Louis avait été le maitre de ne les pas suivre. Si le roi avait été témoin de ce spectacle, il aurait lui-même éteint les flâmes. Il signa, du fond de son palais de Versailles & au milieu des plaisirs, la destruction de tout un païs, parce qu'il ne voiait dans cet ordre que son pouvoir & le malheureux droit de la guerre; mais de plus-près, il n'en eût vù que l'horreur. Les nations, qui jusques-là n'avaient blâmé que son ambition en l'admirant, criérent alors contre sa dureté, & blâmérent même sa politique. Car si les ennemis avaient pénétré dans ses états, comme lui chez les ennemis, ils eûssent mis ses villes en cendres.

Ce danger était à craindre: Louis, en couvrant ses frontiéres de cent-mille soldats, avait appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée, plus peuplée que la France, peut aussi fournir de plus grandes armées. On les léve, on les assemble, on les païe plus difficilement: elles paraissent plus tard en campagne; mais la discipline, la patience dans les fatigues, les rendent sur la fin d'une

d'une campagne, aussi redoutables que les Français le sont au commencement. Le duc de Lorraine Charles V. les commandait. Ce prince toûjours dépouillé de son état par Louis XIV. ne pouvant y rentrer, avait conservé l'empire à l'empereur Léopold; il l'avait rendu vainqueur des Turcs & des Hongrois. Il vint, avec l'électeur de Brandebourg, balancer la fortune du roi de France. Il reprit Bonne & Maience, mauvaises places, mais défenduës d'une maniére qui fut regardée comme un modéle de défense de places. Bonne ne se rendit
12 Oct. 1689 qu'au bout de trois mois & demi de siége, après que le baron d'Asfeld, qui y commandait, eut été blessé à mort dans un assaut général.

Le marquis d'Uxelles depuis maréchal de France, l'un des hommes les plus sages & les plus prévoians, fit, pour défendre Maience, des dispositions si bien entenduës, que sa garnison n'était presque point fatiguée en servant beaucoup. Outre les soins qu'il eut au dedans, il fit vingt & une sorties sur les ennemis, & leur tua plus de cinq-mille hommes. Il fit même quelquefois deux sorties en plein jour; enfin il fallut se rendre faute de poudre, au bout de sept semaines. Cette défense mérite place dans l'histoire,
&

& par elle-même & par la maniére dont elle fut reçue dans le public. Paris, cette ville immense pleine d'un peuple oi-
a tant
i peu
ıé un
Cet
don-
etour
théa-
on lui
tirer,
sages,
ı mé-
ıe les

échal d'Humiéres fut battu à valcour sur la Sambre aux Païs-Bas, par le prince de Waldeck; mais cet échec, qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la France. Louvois, dont il était la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Le roi & Louvois, qui n'aimaient pas le maréchal de Luxembourg, mais qui aimaient l'état, se servirent de lui malgré leur répugnance. Il commanda les armées aux Païs-Bas. Louvois ou corrigeait des choix trop hazardes, ou en faisait de bons. Catinat alla comman-

Juin. 1689.

dèr

dèr en Italie. On se défendit bien en Allemagne sous le maréchal de Lorges. Le duc de Noailles avait quelque succès en Catalogne; mais en Flandre sous Luxembourg, & en Italie sous Catinat, ce ne fut qu'une suite continuelle de victoires. Ces deux généraux étaient alors les plus estimés en Europe.

Le maréchal duc de Luxembourg avait dans le caractére des traits du grand Condé, dont il était l'éléve; un génie ardent, une éxécution promte, un coup d'œuil juste, un esprit avide de connoissances, mais vaste & peu réglé; plongé dans les intrigues des femmes, toûjours amoureux, & même souvent aimé quoique contrefait & d'un visage peu agréable, aiant plus de qualités d'un héros, que d'un sage.

Catinat avait dans l'esprit une application & une agilité, qui le rendaient capable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien. Il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général. Il avait commencé par être avocat, & avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause, qui était juste. Il prit le parti des armes, & fut d'abord enseigne aux Gardes-Françaises. En 1667 il fit aux yeux du roi, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, une action

qui demandait de la tête & du courage. Le roi la remarqua, & ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par dégrez, sans aucune brigue; philosophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération; libre de tous préjugés, & n'aiant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie & le métier de courtisan furent ignorés de lui; il ne cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête-homme. Il vécut, aussi ennemi de l'intérêt que du faste; philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

Catinat commandait alors en Italie. Il avait en tête le duc de Savoie, victor Amédée, prince alors sage, politique, & encor plus malheureux; guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant, aussi bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés & montagneux, tels que son païs; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes & comme prince & comme géneral. Il enfit une, à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant celle de Catinat. Le 18 Août 1690 général Français en profita, & gagna une pleine victoire à la vuë de Saluces, auprès

auprès de l'abbaïe de Stafarde, dont cette battaille a eû le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de morts d'un côté & presque point de l'autre, c'est un preuve incontestable que l'armée battuë était dans un terrain, où elle devait être necessairement accablée. L'armée Française n'eut que trois cent hommes de tués ; celle des alliés, commandée par le duc de Savoïe, en eut quatre-mille. Après cette bataille, toute le Savoie, excepté Monmélian, fut soumise au roi. Catinat passe dans le Piémont, force les lignes des ennemis rétranchés prés de Suze, prend Suze, Ville-Franche, Montalban, Nice reputeé im-
1691 prenable, Veillance, Carmagnole, & revient enfin à Monmélian, dont il se rend maître par un siége opiniâtre.

Après tant de succès, le ministére diminua l'armée qu'il commandait : & le duc de Savoie augmenta la sienne. Catinat, moins fort que l'ennemi vaincu, fut longtems sur la défensive ; mais enfin, aiant reçu des renforts, il descendit
4 Oct. 1691 des Alpes vers la Marsaille, & là il gagne une seconde bataille rangée d'autant plus glorieuse, que le prince Eugéne de Savoie était un des généraux ennemis.

A l'autre bout de la France, vers les Païs-Bas, le maréchal de Luxembourg gagnait

gagnait la bataille de Fleurus; & de l'aveu de tous les officiers, cette victoire était duë à la supériorité de génie que le général Français avait sur le prince de Waldeck, alors général de l'armée des alliés. Huit-mille prisonniers, six-mille morts, deux-cent étendarts, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire. 30 Juin. 1690

Le roi Guillaume, victorieux de son beau-pére, venait de repasser la mèr. Ce génie, fécond en ressources, tirait plus d'avantage d'une défaite de son parti que souvent les Français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait emploier les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un roi qui n'avait qu'à dire, *Je veux*. Cependant après la défaite de Fleurus, il vint opposer au maréchal de Luxembourg une armée, aussi forte que la Françaïse. 19 Sept. 1691

Elles étaient composées chacune d'environ quatre-vingt-mille hommes: mais Mons était déja investi par le maréchal de Luxembourg; & le roi Guillaume ne croiait pas les troupes Françaises sorties de leurs quartiers. Louis XIV vint au siége. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en présence de l'armée ennemie. Aussitôt il 9 Avril 1691

reprit

reprit le chemin de Verſailles, & il laiſſa Luxembourg diſputer le terrain, pendant toute la campagne, qui finit par le combat de Leuze, action très ſinguliére où vingt huit eſcadrons de la maiſon du roi & de la gendarmerie, défirent ſoix-
19 Sept. 1691 ante & quinze eſcadrons de l'armée ennemie.

Le roi reparut encor au ſiége de Namur, la plus forte place des Païs-Bas, par ſa ſituation au confluent de la Sambre & de la Meuſe, & par une citadelle bâtie ſur
Juin. 1692 des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en vingt-deux, pendant que le duc de Luxembourg empêchait le roi Guillaume de paſſer la Méhaigne à la tête de quatre-vingt-mille hommes, & de venir faire lever le ſiége. Le roi retourna encor à Verſailles après cette conquête ; & Luxembourg tint encor tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que ſe donna la bataille de Steinkerque, célébre par l'artifice & la valeur. Un eſpion, que le général Français avait auprès du roi Guillaume, eſt decouvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis, Luxembourg prend avec raiſon des meſures, qui le devaient faire battre. Son armée endormie eſt attaquée à la pointe du jour : une brigade

gade eſt déja miſe en fuite, & le général le fait à peine. Sans un excès de diligence & de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas aſſez d'être grand général, pour n'être pas mis en déroute : il fallait avoir des troupes aguerries, capables de ſe rallier ; des officiers généraux, aſſez habiles pour rétablir le déſordre, & qui eûſſent la bonne volonté de le faire ; car un ſeul officier ſupérieur, qui eût voulu profiter de la confuſion pour faire battre ſon général, le pouvait aiſément ſans ſe commettre.

Luxembourg était malade ; circon- 3
ſtance funeſte, dans un moment qui de- Août.
mande un activité nouvelle : le danger 1692.
lui rendit ſes forces : il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. Changer de terrain, donner un champ de bataille à ſon armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en déſordre, rallier trois fois ſes troupes, charger trois fois à la tête de la maiſon du roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans ſon armée le duc de Chartres, depuis régent du roiaume, petit-fils de France, qui n'avait pas alors quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup déciſif ; mais c'était beaucoup pour animer les ſoldats, qu'un petit-fils de France encor enfant, chargeant avec la maiſon du

 roi,

roi, blessé dans le combat, & revenant encor à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils & un petit-neveu du grand Condé servaient tous deux de lieutenans-généraux : l'un était Louis de Bourbon, nommé monsieur le Duc ; l'autre, Armand prince de Conti ; rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation ; monsieur le Duc, d'un naturel plus austére, aiant peut-être des qualités plus solides, & le prince de Conti de plus brillantes : appellés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils désiraient passionnément cette gloire ; mais ils n'y parvinrent jamais, parceque Louis, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toûjours que le prince de Condé lui avait fait la guerre.

Le prince de Conti fut le premier qui rétablit le désordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres. Monsieur le Duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, était aussi lieutenant-général dans cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans ; & quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encor commandé en chef. Son frére le grand prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces princes se missent à la tête de la maison du roi, pour chasser

ſer un corps d'Anglais, qui gardait un poſte avantageux, dont le ſuccès de la bataille dépendait. La maiſon du roi & les Anglais étaient les meilleures troupes qui fuſſent dans le monde. Le carnage fut grand. Les Français, encouragés par cette foule de princes & de jeunes ſeigneurs qui combattaient autour du général, l'emportérent enfin ; & quand les Anglais furent vaincus, il fallut que le reſte cedât.

Bouflers, depuis maréchal de France, accourait dans ce moment même, de quelques lieuës du champ de bataille, avec des dragons, & acheva la victoire. Le roi Guillaume, aiant perdu environ ſept-mille hommes, ſe retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué ; & toûjours vaincu, mais toûjours à craindre, il tint encor la campagne. La victoire, duë à la valeur de tous ces jeunes princes & de la plus floriſſante nobleſſe du roiaume, fit à la cour, à Paris & dans les provinces, un effet, qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

Monſieur le Duc, le prince de Conti, meſſieurs de Vendôme & leurs amis, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Leurs acclamations & la joie allaient juſqu'à la démence. Toutes les femmes s'empreſſaient d'attirer leurs

 regards.

regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait avec assez de peine & de tems. Les princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou : les femmes portérent des ornemens faits sur ce modéle ; on les appella des *Steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la Steinkerque. Un jeune homme, qui s'était trouvé à cette bataille, était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait par-tout autour des princes ; & on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

Le même général, avec les mêmes princes & ces mêmes troupes surprises & victorieuses à Steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le roi Guillaume par une marche de sept lieués, & le battit à Nerwinde. Nerwinde est un village près de la Guette, à quelques lieuës de Bruxelles. Guillaume eut le tems de se mettre en bataille. Luxembourg & les princes emportérent le village deux fois l'épée à la main ; l'ennemi le reprenait, dès que Luxembourg tournait d'un autre côté ; enfin le général & les princes l'emportérent une troisiéme fois ; & la bataille fut gagnée. Peu de journées fu-
rent

rent plus meurtriéres ; il y eut environ vingt-mille morts, douze-mille des alliés & huit-mille Français. C'est à cette occasion qu'on disait, qu'il fallait chanter plus de *de profundis*, que de *Te Deum*. 29 Juil. 1693

Toutes ces victoires produisaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les alliés, battus à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde, ne l'avaient jamais été d'une maniére complette. Le roi Guillaume fit toûjours de belles retraites ; & quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une autre, pour être le maître de la campagne. La cathédrale de Paris était remplie des drapeaux ennemis. Le prince de Conti appellait le maréchal de Luxembourg, *le tapissier de Notre-dame*. On ne parlait que de victoires. Cependant Louis XIV avait autrefois conquis la moitié de la Hollande & de la Flandre, toute la Franche-Comté, sans donner un seul combat ; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait entamer les provinces-unies. On ne pouvait même faire le siege de Bruxelles.

Le maréchal de Lorges avait aussi, de son côté, gagné un grand combat près de Spirebach : il avait même pris le vieux duc de Wirtemberg : il avait pénétré dans son païs ; mais après l'avoir 1 et 2 Sept. 1692

envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. Monseigneur vint prendre une seconde fois & saccager Heidelberg, que les ennemis avaient repris ; & ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les impériaux.

Le maréchal de Catinat ne put, après sa victoire de Stafarde & la conquête de la Savoie, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même duc de Savoie ; ni après sa victoire de la Marsaille, sauver l'emportante ville de Casal.

27 Mai 1694 En Espagne, le maréchal de Noailles gagna aussi une bataille sur le bord du Tèr. Il prit Gironne & quelques petites places : mais il n'avait qu'une armée faible ; & il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant Barcelone. Les Français, vainqueurs de tous côtés & affaiblis par leurs succès, combattaient dans les alliés une hydre toûjours renaissante. Il commençait à devenir difficile en France de faire des recruës, encor plus de trou-
1694 ver de l'argent. La rigueur de la saison, qui détruisit les biens de la terre en ce tems, apporta la famine. On périssait de misére, au bruit des *Te Deum* &, parmi les réjouissances. Cet esprit de confiance & de supériorité, l'ame des troupes Françaises, diminuait déja un peu. Louis
1621 XIV cessa de paraître à leur tête. Louvois

vois était mort : on était très mécontent de Barbésieux son fils. Enfin la mort du maréchal de Luxembourg, sous qui les soldats se croiaient invincibles, sembla mettre un terme à la suite rapide des victoires de la France. Janv. 1695

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaisseaux, retomba alors sur ses inventeurs. Ce n'est pas que la machine infernale, avec laquelle les Anglais voulurent brûler Saint-Malo & qui échoua sans faire d'effet, dût son origine à l'industrie des Français. Il y avait déja longtems, qu'on avait hazardé de pareilles machines en Europe. C'était l'art de faire partir les bombes, aussi juste d'une assiette mouvante que d'un terrain solide, que les Français avaient inventé ; & ce fut par cet art, que Dieppe, le Havre de Grace, Saint-malo, Dunkerque & Calais, furent bombardés par les flotes Anglaises. Dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ses maisons régulières & qui doit ses embellissemens à son malheur, fut presque toute réduite en cendres. Vingt maisons seulement au Havre de Grace furent écrasées & brûlées par les bombes ; mais les fortifications du port furent renversées. C'est en ce sens, Juil 1684 et 1695

que

que la médaille frappée en Hollande est vraie, quoique tant d'auteurs Français se soient récriés sur sa fausseté. On lit dans l'éxergue en Latin : *le port du Havre brûlé & renversé*, &c. Cette inscription ne dit pas que la ville fut consumée, ce qui eût été faux ; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quelque tems après, la conquête de Namur fut perduë. On avait en France prodigué des éloges à Louis XIV, pour l'avoir prise ; & des railleries & des satires indécentes contre le roi Guillaume, pour ne l'avoir pu secourir avec une armée de quatre-vingt-mille hommes.

Guillaume s'en rendit maître, de la même maniére qu'il l'avait vu prendre. Il l'attaqua, aux yeux d'une armée encor plus forte, que n'avait été la sienne quand Louis XIV l'assiégea. Il y trouva de nouvelles fortifications, que Vauban avait faites. La garnison Française, qui la défendit, était une armée ; car dans le tems qu'il en forma l'investissement, le maréchal de Boufiers se jetta dans la place avec sept régimens de dragons. Ainsi Namur était défenduë par seize-mille hommes, & prête à tout moment d'être secouruë par près de cent-mille. Le maréchal de Boufiers était un homme de beaucoup de mérite, un général actif & appliqué, un bon citoien,

citoien, ne ſongeant qu'au bien du ſervice, ne ménageant pas plus ſes ſoins que ſa vie.

Les mémoires du marquis de Feuquiéres lui reprochent pluſieurs fautes, dans la défenſe de la place & de la citadelle ; il lui en reproche encor dans la défenſe de Lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'hiſtoire de Louis XIV, ont copié ſervilement le marquis de Feuquiéres pour la guerre, ainſi que l'abbé de choiſi pour les anecdotes. Ils ne pouvaient pas ſavoir que Feuquiéres, d'ailleurs excellent officier & connaiſſant la guerre par principes & & par expérience, était un eſprit non moins chagrin qu'éclairé, l'Ariſtarque des généraux & quelquefois le Zoïle. Il altére des faits, pour avoir le plaiſir de cenſurer des fautes. Il ſe plaignait de tout le monde, & tout le monde ſe plaignait de lui. On diſait qu'il était le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormait au milieu de cent-mille de ſes ennemis. Sa capacité n'aiant pas été récompenſée par le bâton de maréchal de France ; il emploia trop, contre ceux qui ſervaient l'état, des lumiéres qui eûſſent été très utiles, s'il eût eû l'eſprit auſſi conciliant, que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au maréchal de Villeroi, plus de fautes & de plus essentielles, qu'à Boufflers. Villeroi, à la tête d'environ quatre-vingt-mille hommes, devait secourir Namur : mais quand même les maréchaux de Villeroi & de Boufflers eûssent fait géneralement tout ce qui se pouvait faire (ce qui est bien rare); il fallait, par la situation du terrain, que Namur ne fût point secouruë & se rendît tôt ou tard. Les bords de la Méhaigne, couverts d'une armée d'observation qui avait arrété les secours du roi Guillaume, arrétérent alors nécessairement ceux du maréchal de Villeroi.

Le maréchal de Boufflers, le comte de Guiscard gouverneur de la ville, le comte de Laumont du Châtelet commandant de l'infanterie, tous les officiers & les soldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la prise de deux jours. Quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les ouvrages sont bien conduits, & que la saison est favorable ; on sait à-peu-près en combien de tems elle sera prise, quelque vigoureuse que la défense puisse être. Le roi Guillaume se rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûtérent plus de tems qu'à Louis XIV.

De

Le roi, pendant qu'il perdait Namur, Sept,
fit bombarder Bruxelles : vengeance in- 1695
utile, qu'il prenait ſur le roi d'Eſpagne,
de ſes villes bombardées par les Anglais.
Tout cela faiſait une guerre ruineuſe &
funeſte aux deux partis.

C'eſt, depuis deux ſiécles, un des effets de l'induſtrie & de la fureur des hommes, que les déſolationes de nos guerres ne ſe bornent pas à notre Europe. Nous nous épuiſons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Aſie & de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés par force & par adreſſe à recevoir nos établiſſemens, & les Amériquains dont nous avons enſanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger & pour ſe détruire enſuite eux-mêmes.

Les Français n'a
dans les grandes Inde
tichéri, formée par le
avec des dépenſes imr
ne pouvait être recue
pluſieurs années. L
ſaiſirent aiſément, &
le commerce de France à peine établi.

1695 Les Anglais détruisirent les plantations de la France à Saint-Domingue. Un ar-
1696 mateur de Brest ravagea celles qu'ils avaient en Afrique dans l'île de Gambie. Les armateurs de Saint-Malo portérent le fèr & le feu à Terre-Neuve sur la côte orientale qu'ils posſédent. Leur île de la Jamaïque fut insultée par nos escadres, leurs vaisseaux pris & brulés, leurs côtes saccagées.

1695 Pointis chef d'escadre, à la tête de plusieurs vaisseaux du roi & de quelques corsairs de l'Amérique, alla surprendre, au-delà de la Ligne, la ville de Cartha-
Mai géne, magazin & entrepôt des trésors que
1697 l'Espagne tire du Méxique. Le dommage qu'il y causa, fut estimé vingt-millions de nos livres, & le gain dix-millions. Il y a toûjours quelque chose à rabbattre de ces calculs, mais rien des calamités extrémes que causent ces expéditions glorieuses.

Les vaisseaux marchands de Hollande & d'Angleterre étaient tous les jours la proie des armateurs de France, & surtout de Dugué-Trouin, homme unique en son genre, auquel il ne manquait que de grandes flotes, pour avoir la réputation de Dragut ou de Barberousse. Les ennemis prenaient moins de vaisseaux marchands Français, parce qu'il y en avait

vait moins. La mort de Colbert & la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Le résultat des expéditions de terre & de mèr, était donc le malheur universel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront, que dans cette guerre Louis XIV. était armé contre son neveu le roi d'Espagne, contre l'electeur de Baviére dont il avait donné la sœur à son fils le dauphin, contre l'électeur Palatin dont il brûla les états après avoir marié monsieur à la princesse Palatine. Le roi Jacques fut chassé du trône par son gendre & par sa fille. Depuis même, on a vû le duc de Savoie ligué encor contre la France où l'une de ses filles était dauphine, & contre l'Espagne où l'autre était reine. La plupart des guerres entre les princes chrétiens, sont des espéces de guerres civiles.

L'entreprise la plus criminelle de toute cette guerre, fut la seule véritablement heureuse. Guillaume réussit toûjours pleinement en Angleterre & en Irlande. Ailleurs les succès furent balancés. Quand j'appelle cette entreprise criminelle, je n'examine pas si la nation, après avoir répandu le sang du pére, avait tort ou raison de proscrire le fils, & de défendre

sa

ſa religion & ſes droits : je dis ſeulement, que s'il y a quelque juſtice ſur la terre, il n'appartenait pas à la fille & au gendre du roi Jacques, de le chaſſer de ſa maiſon.

CHAPITRE SEIZIÉME.

Paix de Rifwick : état de la France & de l'Europe : mort & testament de Charles second, roi d'Espagne.

LA France confervait encor fa fupériorité fur tous fes ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la Savoie & le Palatinat. Elle faifait la guerre fur les frontiéres des autres. C'était un corps puiffant & robufte, fatigué d'une longue réfiftance, & épuifé par fes victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a plufieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de falut que dans leur

leur division ou dans la paix: Louis XIV. obtint bientôt l'un & l'antre.

Victor-Amédée duc de Savoie était celui de tous les princes, qui prenait le plustôt son parti, quand il s'agissait de rompre ses engagemens pour ses intérêts. Ce fut à lui que la cour de France s'adressa. Le comte de Tessé, depuis maréchal de France, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui est le premier talent des négociateurs, agit d'abord sourdement à Turin. Le maréchal de Catinat, aussi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'etait pas nécessaire de deux hommes habiles, pour déterminer le duc de Savoie à recevoir ses avantages. On lui rendait son païs: on lui donnait de l'argent: on proposait le mariage du jeune duc de Bourgogne, fils de Monseigneur héritier de la couronne de France, avec sa fille. On fut bientôt d'accord:
29 Julli 1693 le duc & Catinat conclûrent le traité à Notre-Dame de Lorette, où ils allérent sous prêtexte d'un pélerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à personne. Le pape (c'était alors Innocent XII) entrait ardemment dans cette négociation. Son but était de délivrer à la fois l'Italie, & des invasions des Français, & des taxes continuelles que l'empereur éxigeait pour

geait pour païer ses armées. On voulait que les impériaux laissassent l'Italie neutre. Le duc de Savoie s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. L'empereur répondit d'abord par des refus; car la cour de Vienne ne se déterminait guéres qu'à l'extrémité. Alors le duc de Savoie joignit ses troupes à l'armée Françaife. Ce prince devint en moins d'un mois, de généralissime de l'empereur, généralissime de Louis XIV. On amena sa fille en France, pour épouser à onze ans, le duc de Bourgogne qui en avait treize. Après la défection du duc de Savoie, il arriva, comme à la paix de Nimégue, que chacun des alliés prit le parti de traiter. L'empereur accepta d'abord la neutralité d'Italie. Les Hollandais proposérent le château de Riswick près de la Haïe, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées, que le roi avait sur pied, servirent à hâter les conclusions. Il avait quatre-vingt-mille hommes en Flandre sous Villeroi. Le maréchal de Choiseul en avait quarante-mille sur les bords du Rhin. Catinat en avait encor autant en Piémont. Le duc de Vendôme, parvenu enfin au généralat, après avoir passé par tous les dégrez depuis celui de garde du roi comme un soldat de fortune, commandait en Catalogne, où il gagna un com- Août 697

com-

combat, où il prit Barcelone. Ces nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. La cour de Rome offrit encor son arbitrage, & fut refusée comme à Nimégue. Le roi de Suéde Charles XI fut le médiateur. Enfin
Sept. Oct. 1697 la paix se fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avaient signalé la grandeur de Louis XIV; mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui furent l'effet de sa politique, & qui devaient le mettre en état d'être plus grand & plus puissant que jamais.

Le roi d'Espagne, usé de maladies & cassé avant quarante ans, tendait vers sa fin. La postérité de Charles-quint allait s'éteindre en lui. Il n'avait plus d'enfans. La nature donnait des droits à Louis XIV. sur la couronne d'Espagne, comme au petit-fils de Philippe III. par la reine Anne d'Autriche; & au dauphin, comme au petit-fils de Philippe IV. par Marie-Thérése.

Le grand projet de Louis XIV. était, & devait être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste monarchie de son grand-pére & du grand-pére de son fils, dans l'autre branche de la maison d'Aûtriche. Il espérait que la maison de Bourbon en arracherait au moins quel-

que

que démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entiére. Les renonciations autentiques de la femme & de la mére de Louis XIV. ne paraissaient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. Dans ce dessein qui aggrandissait ou la France ou la maison de Bourbon, il était nécessaire de montrer quelque modération à l'Europe, pour ne pas effaroucher tant de puissances toûjours soupçonneuses. La paix donnait le tems de se faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait besoin, & de laisser former dans l'état de nouvelles milices. Il fallait ceder quelque chose, dans l'espérance d'obtenir beaucoup plus.

Le roi rendit donc aux Espagnols tout ce qu'il leur avait pris vers les Pirénées, & ce qu'il venait de leur prendre en Flandre dans cette derniére guerre ; Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai. Il reconnut, pour roi légitime d'Angleterre, le roi Guillaume, traité jusqu'alors de prince d'Orange, d'usurpateur & de tyran. Il promit de ne donnèr aucun secours à ses ennemis. Le roi Jacques, dont le nom fut ômis dans le traité, resta dans Saint-Germain, avec le nom inutile de roi, & des pensions de Louis XIV. Il ne fit plus que

des

des manifestes; sacrifié par son protecteur à la néceſſité, & deja oublié de l'Europe.

Les jugemens rendus par les chambres de Briſac & de Mètz contre tant de ſouverains, & les réunions faites à l'Alſace, monumens d'une puiſſance & d'une fierté dangereuſe, furent abolis; & les bailliages juridiquement ſaiſis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces déſiſtemens, on reſtitua à l'empire Fribourg, Briſac, Kehl, Philipsbourg. On ſe ſoumit à raſer les forteresses de Straſbourg ſur le Rhin, le Fort-Louis, Trarbach, le Mont-Roial; ouvrages, où Vauban avait épuiſé ſon art, & le roi ſes finances. On fut étonné dans l'Europe, & indigné en France, que Louis XIV. eût fait la paix, comme s'il eût été vainçu. Harlai, Créci & Calliéres, qui avaient ſigné cette paix, n'oſaient ſe montrer, ni à la cour, ni à la ville: on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait un ſeul pas qui n'eût été ordonné par le miniſtére. La cour de Louis XIV. leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la France. Les courtiſans, plus empreſſés qu'éclairés, ne ſavaient pas que, ſur ce traité honteux en apparence, Louis voulait fonder ſa grandeur.

Ce fut enfin par cette paix, que la France rendit la Lorraine à la maiſon qui

la

la poſſédait depuis ſept-cent années. Le duc Charles V. appui de l'empire & vainqueur des Turcs, était mort. Son fils Léopold prit, à la paix de Riſwick, poſſeſſion de ſa ſouveraineté; dépouillé à la vérité de ſes droits réels, car il n'était pas permis au duc d'avoir des remparts à ſa capitale: mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ſes ſujets; droit, dont jamais aucun prince n'a ſi bien uſé que lui.

Il eſt à ſouhaiter, que la derniére poſtérité apprenne, qu'un des plus petits ſouverains de l'Europe, a été celui qui a fait le plus de bien à ſon peuple. Il trouva la Lorraine déſolée & déſerte: il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conſervée toûjours en paix, pendant que le reſte de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eû la prudence d'être toûjours bien avec la France, & d'être aimé dans l'empire; tenant heureuſement ce juſte milieu, qu'un prince ſans pouvoir n'a preſque jamais pu garder entre deux grandes puiſſances. Il a procuré à ſes peuples l'abondance, qu'ils ne connaiſſaient plus. Sa nobleſſe, réduite à la derniére miſére, a été miſe dans l'opulence par ſes ſeuls bienfaits. Voiait-il la maiſon d'un gentil-homme en ruine, il la faiſait rebatir à ſes dépens: il païait leurs dettes; il mariait leurs filles;

filles ; il prodiguait des présens, avec cet art de donner, qui est encor au-dessus des bienfaits : il mettait dans ses dons la magnificence d'un prince & la politesse d'un ami. Les arts en honneur dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle, qui fait la richesse des états. Sa cour était formée sur le modèle de celle de France. On ne croiait presque pas avoir changé de lieu, quand on passait de Versailles à Lunéville. A l'éxemple de Louis XIV. il faisait fleurir les belles lettres. Il a établi dans Lunéville une espéce d'université sans pédantisme, où la jeune noblesse d'Allemagne venait se former. On y apprenait de véritables sciences, dans des écoles où la physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens jusques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout son régne, il ne s'est occupé, que du soin de procurer à sa nation de la tranquilité, des richesses, des connaissances & des plaisirs. *Je quitterais demain ma souveraineté*, disait-il, *si je ne pouvais faire du bien.* Aussi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé ; & j'ai vu, longtems après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom. Il a laissé, en mourant, son exemple à suivre

 aux

aux plus grands rois ; & il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du trône de l'empire.

Dans le tems que Louis XIV. ménageait la paix de Riswick pour partager la succession d'Espagne, la couronne de Pologne vint à vaquer. Cette couronne était alors la seule élective au monde. Citoiens & étrangers y peuvent prétendre. Il faut deux choses pour y parvenir, ou un mérité assez éclatant & assez soûtenu par les intrigues pour entraîner les suffrages, (comme il était arrivé à Jean Sobieski dernier roi); ou bien des trésors assez grands pour acheter ce roiaume, qui est presque toûjours à l'enchére.

L'abbé de Polignac, depuis cardinal, eut d'abord assez d'adresse, pour disposer les suffrages en faveur de ce prince de Conti, connu par les actions de valeur, qu'il avait faites à Steinkerque & à Nerwinde. Il n'avait jamais commandé en chef ; il n'entrait point dans les conseils du roi ; monsieur le duc avait autant de réputation que lui à la guerre ; monsieur de Vendôme en avait davantage : cependant sa renommée effaçait alors les autres noms, par le grand art de plaire, & de se faire valoir, que jamais on ne posséda mieux que lui. Polignac, qui avait celui de persuader, détermina d'abord les

les esprits en sa faveur. Il balança, avec de l'éloquence & des promesses, l'argent qu'Auguste électeur de Saxe prodiguait.
27 Juin 1697. Le prince de Conti fut élu roi par le plus grand parti, & proclamé par le primat du roiaume. Auguste fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux : mais il était prince souverain & puissant ; il avait des troupes prêtes sur les frontiéres de Pologne. Le prince de Conti était absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir ; il n'avait pour lui, que son nom & le cardinal de Polignac. Il fallait, ou que Louis XIV l'empéchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât dequoi l'emporter sur son rival. Le ministere Français passa pour en avoir fait trop, en envoiant le prince de Conti; & trop peu, en ne lui donnant qu'une faible escadre & quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de Dantzig. Le ministére Français s'est souvent conduit avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le prince de Conti ne fut pas seulement reçu à Dantzig. Ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du pape, celles de l'empereur, l'argent & les troupes de Saxe, assuraient déja la couronne à son rival. Il revint, avec la gloire d'avoir été élu. La France
eut

eut la mortification de faire voir, qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un roi de Pologne.

Cette disgrace du prince de Conti ne troubla point la paix du nord entre les chrétiens. Le midi de l'Europe fut tranquille bientôt après par la paix de Riswick. Il ne restait plus de guerre que celle que les Turcs faisaient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise & à la Moscovie. Les chrétiens, quoique mal gouvernés & divisés entre eux, avaient dans cette guerre la supériorité. La bataille de Zanta, où le prince Eugéne battit 1697.
le grand-seigneur en personne, fameuse par la mort d'un grand-visir, de dix-sept Bachas, & de plus de vingt-mille Turcs, abaissa l'orgueil Ottoman, & procura la paix de Carlovitz, où les Turcs reçurent la loi. Les Venitiens eurent la Morée, les Moscovites Asoph, les Polonais Caminiek, 1699
l'empereur la Transilvanie. La chrétienté fut alors tranquile & heureuse, on n'entendait parler de guerre, ni en Asie, ni en Afrique. Toute la terre était en paix vers les deux derniéres années du dixseptiéme siécle, époque singuliére & d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencérent bientôt. Le nord fut troublé dès l'an 1700 par les deux hommes les plus singuliers

qui fussent sur la terre. L'un était le Czar Pierre Alexiovitz, empereur de Russie ; & l'autre le jeune Charles XII, roi de Suéde. Le Czar Pierre, né barbare, devenu un grand homme, a été à force de génie & de travaux, le réformateur ou plustôt le fondateur de son empire. Charles XII plus vertueux que le Czar, & cependant moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats & non à des peuples, a été le premier des héros de son tems ; mais il est mort avec la réputation d'un roi imprudent. La désolation du Nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du Czar, du roi de Danemarck & du roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeunesse de Charles XII, pour lui ravir une partie de ses états. Le roi Charles, à l'âge de seize ans, les vainquit tous trois. Il fut la terreur du Nord, &
1700 passa déja pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encor toute leur éducation. Il fut neuf ans le roi le plus redoutable qui fût au monde, & neuf autres années le plus malheureux.

Les troubles du midi de l'Europe ont eû une autre origine. Il s'agissait de recüeiller les depoüilles du roi d'Espagne, dont la mort s'approchait. Les puissances qui

qui dévoraient deja en idée cette ſucceſſion immenſe, faiſaient ce que nous voions ſouvent dans la maladie d'un riche vieillard ſans enfans : ſa femme, ſes parens, des prétres, des officiers prépoſés pour recevoir les derniéres volontés des mourans, l'aſſiégent de tous côtés pour arracher de lui un mot favòrable. Quelques héritiers conſentent à partager ſes dépoüilles ; d'autres s'apprêtent à les diſputer.

Louis XIV & l'empereur Léopold étaient au même dégré : tous deux petits-fils de Philippe trois : tous deux avaient épouſé des filles de Philippe IV : ainſi *Monſeigneur* fils du roi, & Joſeph roi des Romains, fils de l'empereur, étaient encor doublement au même dégré. Le droit d'aîneſſe était dans la maiſon de Bourbon, puiſque le roi & monſeigneur avaient les aînées pour méres : mais la maiſon de l'empereur comptait pour ſes droits, premiérement les renonciations autentiques & ratifiées de Louis XIII & de Loüis XIV à la couronne d'Eſpagne ; enſuite le nom d'Aûtriche ; le ſang de Maximilien, dont Léopold & Charles II deſcendaient ; l'union preſque toûjours conſtante des deux branches Aûtrichiennes ; la haine encor plus conſtante de ces deux branches contre les Bourbons ; l'averſion, que

 la

nation Espagnole avait alors pour la nation Française ; enfin les ressorts d'une politique en possession de gouverner le conseil d'Espagne.

Non seulement ces deux concurrens se craignaient mutuellement, mais ils avaient encor l'Europe à craindre. Les puissances & surtout l'Angleterre & la Hollande, dont l'intérêt est de tenir la balance entre les souverains, ne pouvaient souffrir que la même tête pût portèr avec la couronne d'Espagne, ou celle de l'empire, ou celle de France. Guillaume, roi d'Angleterre, imagina de faire, du vivant même du roi Charles II, un partage de la monarchie Espagnole, & d'en donner la principale partie à un prince qui ne serait ni du sang de Bourbon, ni du sang d'Aûtriche. Il y avait un jeune prince de Baviére, enfant de huit ans, descendant d'une fille cadette de Philippe IV, femme de l'empereur Léopold. Une fille de ce Léopold & de cette cadette, mariée à l'electeur de Baviére Maximilien, avait été mére de cet enfant. Ce fut sur lui qu'on jetta les yeux. Le roi de France y consentit ; il se donnait à lui-même par ce partage, la Sicile, Naples, la province de Guipuscoa & beaucoup de villes. L'Archiduc Charles devait avoir Milan. Tout le reste de la monarchie était aban-

donné

donne à ce jeune prince de Baviére, qui de longtems ne ſerait à craindre. La France, l'Angleterre & la Hollande firent ce traité. * La France croiait gagner des états ; l'Angleterre & la Hollande croiaient affermir le repos d'une partie de l'Europe ; toute cette politique fut vaine. Le roi Moribond, apprenant qu'on déchirait ſa monarchie de ſon vivant, fut indigné. On s'attendait, qu'à cette nouvelle, il déclarerait pour ſon ſuceſſeur, ou l'empereur, ou un fils de l'empereur ; qu'il lui donnerait cette récompenſe, de n'avoir point trempé dans ce partage ; que la grandeur & l'intérêt de la maiſon d'Aûtriche lui dicteraient un teſtament. Il en fit un en effet ; mais il déclara ce même prince de Baviére unique héritier de tous ſes etats. La nation Eſpagnole, qui ne craignait rien tant que le démembrement de ſa monarchie, applaudiſſait à cette diſpoſition. La paix ſemblait devoir en être le fruit. Cette eſpérance fut encor auſſi vaine que le traité de partage. Le prince de Baviére, déſigné roi, mourut à Bruxelles.

11 Oct. 1698

1699 Fevr.

On accuſa juſtement de cette mort précipitée la maiſon d'Autriche, ſur

 cette

* Latrey & Limiers ſemblent ignorer ce premier traité de partage.

cette seule vraisemblance, que ceux là commettent le crime, à qui le crime est utile. Alors recommencérent les intrigues à la cour de Madrid, à Vienne, à Versailles, à Londres, à la Haie & à Rome.

Louis XIV, le roi Guillaume & les états-généraux, disposérent encor une fois en idée de la monarchie Espagnole. Ils
Mars assignaient à l'archiduc Charles, fils puîné
1700. de l'empereur, la part qu'ils avaient auparavant donnée à l'enfant qui venait de mourir.

On donnait Milan au duc de Lorraine; & la Lorraine, si souvent envahie & si souvent renduë par la France, devait y être annéxée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les princes pour le traverser ou pour le soûtenir, fut tout aussi inutile que le premier. L'Europe fut encor trompée dans son attente, comme il arrive presque toûjours.

L'empereur, à qui on proposait ce traité de partage à signer, n'en voulait point, parce qu'il espérait avoir toute la succession. Le roi de France, qui en avait pressé la signature, attendait les événemens avec incertitude.

Alors le roi d'Espagne, qui se voiait mou-

mourir à la fleur de son âge, voulut donner tous ses états à l'archiduc Charles, neveu de sa femme, second fils de l'empereur Léopold. Il n'osait les laisser au fils aîné ; tant le sistéme de l'équilibre prévalait dans les esprits, & tant il était sûr que la crainte de voir l'Espagne, les Indes, l'Empire, la Hongrie, la Bohéme, la Lombardie, dans les mêmes mains, armerait le reste de l'Europe. Il demandait que l'empereur Léopold envoiât son second fils Charles à Madrid, à la tête de dix-mille hommes ; mais ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni l'Italie, ne l'auraient alors souffert : toutes voulaient le partage. L'empereur ne voulait point envoier son fils seul à la merci du conseil d'Espagne, & ne pouvait y faire passer dix-mille hommes. Il voulait seulement faire marcher des troupes en Italie, pour s'assurer cette partie des états de la monarchie Aûtrichienne-Espagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires legéres. On disputa, on s'aigrit : la fierté Allemande révoltait la hauteur Castillane. La comtesse de Perlitz, qui gouvernait la femme du roi mourant, aliénait les esprits qu'elle eût dû gagner à Madrid ; & le conseil de Vienne les

éloignait encor davantage par ses hauteurs.

Le jeune archiduc, qui fut depuis l'empereur Charles VI, appellait toûjours les Espagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les princes doivent peser leurs paroles. Un évêque de Lérida ambassadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemans, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le conseil d'Aûtriche, que l'archiduc n'en avait prononcées contre les Espagnols. „ Les ministres de Léopold, écrivait-il, „ ont l'esprit fait comme les cornes des „ chévres de mon païs, petit, dur & tortu. Cette lettre devint publique. L'évêque de Lérida fut rappellé, & à son retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'aversion des Espagnols contre les Aûtrichiens.

Plusieurs petitesses, qui se mêlent toûjours aux affaires importantes, contribuérent au grand changement qui arriva en Europe, & préparérent la révolution qui fit perdre pour jamais à la maison d'Aûtriche les Espagnes & les Indes. Le cardinal Portocaréro & les grands d'Espagne les plus accrédités, se réunissant pour prévenir le démembrement de la monarchie, persuadérent à Charles II, de préférer un petit-fils de Louis XIV à

un

un prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéantir les renonciations solennelles de la mére & de la femme de Louis XIV. à la couronne d'Espagne, puisqu'elles n'avaient été faites que pour empécher les aînés de leurs descendans de réunir sous leur domination les deux roiaumes, & qu'on ne choisissait point un aîné. C'était en même tems rendre justice aux droits du sang; c'était conserver la monarchie Espagnole sans partage. Le roi scrupuleux fit consulter des théologiens, qui furent de l'avis de son conseil; ensuite tout malade qu'il était, il écrivit de sa main au pape Innocent XII. & lui fit la même consultation. Le pape, qui croiait voir dans l'affaiblissement de la maison d'Aûtriche la liberté de l'Italie, éc.ivit au roi : " que les loix d'Es-" pagne & le bien de la chrétienté exi-" geaient de lui, qu'il donnât la préfe-" rence à la maison de France." La lettre du pape était du 16 Juillet 1700. Il traita ce cas de conscience d'un souverain, comme un affaire d'état, tandis que le roi d'Espagne faisait de cette grande affaire d'état, un cas de conscience.

Louis XIV. en fut informé: c'est toute la part que le cabinet de Versailles eut à cet événement. On n'avait pas même alors d'ambassadeur à Madrid; & le ma-

réchal d'Harcourt avait été rappellé depuis six mois de cette cour, parce que le traité de partage, que la France voulait soûtenir par les armes, n'y rendait plus son ministére agréable. Il n'y avait plus à Madrid qu'un secretaire de l'ambassade du maréchal, chargé des affaires. On le qualifie d'envoié, dans tous les journaux du tems & dans les histoires qui en sont les copies ; mais il y a une grande différence entre les titres qu'on a, & ceux qu'on se donne.

Toute l'Europe a pensé que le testament de Charles second avait été dicté à Versailles. Le roi mourant n'avait consulté que l'intérêt de son roiaume, les voeux de ses sujets, & même leurs craintes ; car le roi de France faisait avancer des troupes sur la frontiére : c'était même le maréchal d'Harcourt qui les devait commander. Rien n'est plus vrai, que la réputation de Louis XIV. & l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui opérérent cette révolution. Charles d'Aûtriche, après avoir signé la ruine de sa maison & la grandeur de celle de Bourbon, languit encor un mois, & acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans,
1 Oct. 1700 la vie obscure qu'il avait menée sur le trône. Peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connaître l'esprit humain, de dire que

que quelques mois avant sa mort, ce monarque fit ouvrir à l'escurial les tombeaux de son pére, de sa mére & de sa premiére femme, Marie-Louise d'Orleans, dont il était soupçonné d'avoir permis l'empoisonnement, (Voiez le chapitre des anecdotes.) Il baisa ce qui restait de ces cadavres ; soit qu'en cela il suivit l'exemple de quelques anciens rois d'Espagne ; soit qu'il voulût s'accoûtumer aux horreurs de la mort ; soit qu'une secrette superstition lui fît croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure, où il devait être porté dans la sienne.

Son testament fut si secret, que le comte de Harrac, ambassadeur de l'empereur, se flattait encor que l'archiduc était reconnu successeur. Il attendit long-tems l'issuë du grand conseil, qui se tint immédiatement après la mort du roi. Le duc d'Abrantes vint à lui les bras ouverts : l'ambassadeur ne douta plus dans ce moment que l'archiduc ne fût roi ; quand le duc d'Abrantes lui dit en l'embrassant, *vengo ad expedir me de la casa de Austria.* Je *viens prendre congé de la maison d'Autriche.*

Ainsi, après deux-cent ans de guerres & de négociations pour quelques frontiéres des états Espagnols, la maison de France eut d'un trait de plume la monar-

chie entiére, ſans traités, ſans intrigues, & ſans même avoir eû l'eſpérance de cette ſucceſſion. On s'eſt cru obligé de faire connaître la ſimple vérité d'un fait juſqu'à préſent obſcurci par tant de miniſtres & d'hiſtoriens, ſéduits par leurs préjugés & par les apparences qui ſéduiſent preſque toûjours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le maréchal d'Harcourt, & des miniſtres Eſpagnols gagnés pour parvenir à ce teſtament, eſt au rang des menſonges politiques, & des erreurs populaires. Le marquis de Torci, qui gouvernait alors les affaires étrangéres en France, a rendu un témoignage autentique à cette vérité, par un écrit que j'ai de ſa main. Mais le roi d'Eſpagne, en choiſiſſant pour ſon héritier le petit-fils d'un roi ſi long-tems ſon ennemi, penſait toûjours aux ſuites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. n'était appellé à la ſucceſſion d'Eſpagne, que parce qu'il ne devait pas eſpérer celle de France; & le même teſtament, qui au defaut des puînés du ſang de Louis XIV. rappellait l'archiduc Charles (depuis l'empereur Charles VI), portait expreſſément que l'empire & l'Eſpagne ne feraient jamais réunis ſous un même ſouverain.

Louis

Louis XIV. pouvait s'en tenir encor au traité de partage, qui était un gain pour la France. Il pouvait accepter le teſtament qui était un avantage pour ſa maiſon. Il eſt certain que la matiére fut miſe en délibération. Il n'y eut de toutes les têtes du conſeil, que le ſeul chancelier Pontchartrain, qui fut d'avis de s'en tenir au traité. Il voiait les dangers d'une nouvelle guerre à ſoûtenir. Louis les voiait auſſi; mais il était accoûtumé à ne les pas craindre. Il accepta le teſtament; & rencontrant, au ſortir du conſeil, les princeſſes de Conti avec madame la ducheſſe: *eh-bien*, leur dit-il en ſouriant, *quel parti prendriez-vous?* puis ſans attendre leur réponſe: *quelque parti que je prenne*, ajouta-t-il, *je ſai bien que je ſerai blâmé.*

Les actions des rois, tout flattés qu'ils ſont, éprouvent toûjours tant de critiques, que le roi d'Angleterre lui-même eſſuia des reproches dans ſon parlement; & ſes miniſtres furent pourſuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les Anglais, qui raiſonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'eſprit de parti éteint quelquefois la raiſon, criaient à la fois, & contre Guillaume qui avait fait le traité, & contre Louis XIV. qui le rompait.

L'Eu-

L'Europe parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise & de l'impuissance, quand elle vit la monarchie d'Espagne soûmise à la France, dont elle avait été trois-cent ans la rivale. Louis XIV. semblait le monarque le plus heureux & le plus puissant de la terre. Il se voiait à soixante & deux ans, entouré d'une nombreuse postérité ; un de ses petits-fils allait gouverner sous ses ordres l'Espagne, l'Amérique, la moitie de l'Italie, & les Pais-Bas. L'empereur n'osait encor que se plaindre.

Le roi Guillaume, à l'âge de cinquante & deux ans devenu infirme & faible, ne paraissait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait le consentement de son parlement, pour faire la guerre ; & Louis avait fait passer six-millions de livres en Angleterre, avec lesquels il espérait disposer de plusieurs voix de ce parlement. Guillaume & la Hollande, n'étant pas assez forts pour se déclarer, écrivirent à Phi-
Févr. lippe V. comme au roi légitime d'Espagne.
1701 Louis XIV. était assûré de l'électeur de Baviére, pére du jeune prince qui était mort désigné roi d'Espagne. Cet électeur, gouverneur des Païs-Bas au nom du dernier roi Charles II. assûrait tout d'un coup à Philippe V. la possession de la Flandre, & ouvrait dans son électorat le

chemin

chemin de Vienne aux armées Françaises, en cas que l'empereur osât faire la guerre. L'électeur de Cologne, frére de l'électeur de Baviére, était aussi intimement lié à la France que son frére ; & ces deux princes semblaient avoir raison, le parti de la maison de Bourbon étant alors incomparablement le plus fort. Le duc de Savoie, déja beau-pére de duc de Bourgogne, allait l'être encor du roi d'Espagne ; il devait commander les armées Françaises en Italie. On ne s'attendait pas, que le pére de la duchesse de Bourgogne & de la reine d'Espagne, dût jamais faire la guerre à ses deux gendres.

Le duc de Mantoue, vendu à la France par son ministre, se vendit aussi lui-même, & reçut garnison Française dans Mantoue. Le Milanais reconnut le petit-fils de Louis XIV. sans balancer. Le Portugal même, ennemi naturel de l'Espagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin de Lisbonne à Anvers, & du Danube à Naples, tout paraissait être aux Bourbons. Le roi était si fier de sa prospérité, qu'en parlant au duc de la Rochefoucault au sujet des propositions que l'empereur lui faisait alors, il se servit de ces termes : *vous les trouverez encor plus insolentes, qu'on ne vous l'a dit.*

Le roi Guillaume, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de Louis XIV. promit

promit à l'empereur d'armer pour lui l'Angleterre & la Hollande; il mit encor le Danemarck dans ses intérêts; enfin il signa à la Haie la ligue déja tramée con-
Sept. 1701 tre la maison de France. Mais le roi s'en étonna peu; & comptant sur les divisions que son argent devait jetter dans le parlement Anglais, & plus encor sur les forces réunies de la France & de l'Espagne, il méprisa ses ennemis.

Jacques mourut alors à Saint-Germain.
16 Sep. 1701 Le premier pas, que fit Louis XIV. ce fut de reconnaître le prince de Galles pour roi légitime d'Angleterre. Peut-être sans cette démarche, le parlement Anglais n'eût point pris de parti entre les maisons de Bourbon & d'Aûtriche; du moins des membres de ce parlement me l'ont assuré. Mais reconnaître ainsi pour leur roi un prince proscrit par eux, leur parut un outrage à la nation, & un despotisme qu'on voulait éxercer dans l'Europe. Cet esprit de liberté qui regnait en Angleterre, nourri par la haine du pouvoir de Louis XIV. disposa la nation à donner tous les subsides que demandait Guillaume.

L'empereur Léopold commença d'abord cette guerre en Italie, dès le printems de l'année 1701. L'Italie a toûjours été le

païs

païs le plus chèr à l'ambition des empereurs. C'était celui, où ses armes pouvaient le plus aisément pénétrer par le Tirol & par l'état de Venise ; car Venise, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maison d'Aûtriche, que pour celle de Bourbon. Obligée d'ailleurs par des traités de donner passage aux troupes Allemandes, elle accomplissait ces traités sans peine.

L'empereur, pour attaquer Louis XIV du côté de l'Allemagne, attendait que le corps Germanique se fut ébranlé en sa faveur. Il avait des intelligences & un parti en Espagne : mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, si l'un des fils de l'empereur ne se présentait pour les recueillir : & ce fils de l'empereur ne pouvait s'y rendre, qu'à l'aide des flotes d'Angleterre & de Hollande. Le roi Guillaume hâtait les préparatifs. Son esprit, plus agissant que jamais dans un corps sans force & presque sans vie, remuait tout, moins pour servir la maison d'Aûtriche, que pour abaisser Louis XIV.

Il devait au commencement de 1702 se mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce dessein. Une chûte de cheval acheva de déranger ses organes affaiblis ; une petite fiévre l'emporta. Il mourut, ne répondant rien à ce que des prê- 19 Mars 1702.

prêtres Anglais, qui étaient auprès de son lit, lui dirent sur leur religion, & ne marquant d'autre inquiétude, que celle que lui donnaient les affaires de l'Europe.

Il laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire; & d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toûjours mesuré dans sa conduite & jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appellait, comme on sait, le stathouder des Anglais, & le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, & n'en parlait aucune avec agrément, aiant beaucoup plus de réfléxion dans l'esprit que d'imagination. Il affectait de fuir les éloges & les flatteries, peut-être parce que Louis XIV semblait trop les aimer. Sa gloire fut d'un autre genre, que celle du monarque Français. Ceux qui estiment plus l'avantage d'avoir acquis un roiaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné despotiquement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eû les ressources d'un général & la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé

prisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple & modeste dans ses mœurs ; ceux-là sans doute donneront le nom de grand à Guillaume plustôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zéle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner ; qui sont plus frapés de cette hauteur, avec laquelle des ministres & des généraux ont ajoûté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vû un seul état résistèr à tant de puissances ; enfin qui admirent plus un roi de France, qui fait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-pére ; ceux-là donneront à Louis XIV. la préférence.

A Guillaume trois succéda la princesse Anne fille du roi Jacques & de la fille d'Hide avocat devenu chancelier, & l'un des grands hommes de l'Angleterre. Elle était mariée au prince de Danemarck, qui ne fut que son premier sujet. Dès qu'elle fut sur le trône, elle entra dans toutes les mesures du roi Guillaume, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces mesures étaient les vœux de la nation. Un roi fait ailleurs entrèr aveuglément ses peuples dans toutes ses vues ;

vues; mais à Londres un roi doit entrer dans celles de ſon peuple.

Ces diſpoſitions de l'Angleterre & de la Hollande, pour mettre, s'il ſe pouvait, ſur le trône d'Eſpagne l'archiduc Charles fils de l'empereur, ou du moins pour réſiſtèr aux Bourbons, méritent peut-être l'attention de tous les ſiécles. La Hollande devait, pour ſa part, entretenir cent-deux-mille hommes de troupes, ſoit dans les garniſons, ſoit en campagne. Il s'en fallait beaucoup que la vaſte monarchie Eſpagnole pût en fournir autant dans cette conjonĉture. Une province de marchands, preſque toute ſubjuguée en deux mois trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maîtres de l'Eſpagne, de Naples, de la Flandre, du Pérou & du Mexique. L'Angleterre promettait quarante-mille hommes. Il arrive dans toutes les alliances, que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. L'Angleterre au contraire donna cinquante-mille hommes, dans la ſeconde année, au lieu de quarante; & vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ſes troupes que de celles des alliés, ſur les frontiéres de France, en Eſpagne, en Italie, en Irlande, en Amérique, & ſur ſes flotes, deux-cent vingt-mille ſoldats & matelots combattans: dépenſe preſqu'incroiable,

pour

pour qui considérera que l'Angleterre, proprement dite, n'est que le tiers de la France, & qu'elle n'a pas la moitié tant d'argent monnoié; mais dépense vraisemblable, aux yeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les Anglais ont porté toûjours le plus grand fardeau de cette alliance. Les Hollandais ont insensiblement diminué le leur: car après tout, la république des états-généraux n'est qu'une illustre compagnie de commerce; & l'Angleterre est un païs fertile, rempli de négocians & de guerriers.

L'empereur devait fournir quatre-vingt-dix-mille hommes, sans compter les secours de l'empire & des alliés qu'il espérait détacher de la maison de Bourbon: & cependant le petit-fils de Louis XIV. régnait déja paisiblement dans Madrid: & Louis, au commencement du siécle, était au comble de sa puissance & de sa gloire. Mais ceux, qui pénétraient dans les ressorts des cours de l'Europe & surtout dans celle de France, commençaient à craindre quelques revers. L'Espagne, affaiblie sous les derniers rois du sang de Charles-quint, l'était encor davantage dans les premiers jours d'un régne d'un Bourbon. La maison d'Aûtriche avait des partisans dans plus d'une province de cet-

te monarchie. La Catalogne ſemblait prête à ſecoüer le nouveau joug, & à ſe donnèr à l'archiduc Charles. Il était impoſſible, que le Portugal ne ſe rangeât, tôt ou tard, du côté de la maiſon d'Aûtriche. Son intérêt viſible était de nourir chez les Eſpagnols, ſes ennemis naturels, une guerre civile, dont Liſbonne ne pouvait que profiter. Le duc de Savoie, à peine beau-pére du nouveau roi d'Eſpagne, & lié aux Bourbons par le ſang & par les traités, paraiſſait déja mécontent de ſes gendres. Cinquante-mille écus par mois, pouſſés depuis juſqu'à deux-cent-mille francs, ne paraiſſaient pas un avantage aſſez grand, pour le retenir dans leur parti. Il lui fallait au moins le Monſerrat & une partie du Milanais. Les hauteurs, qu'il eſſuiait des généraux Français & du miniſtére de Verſailles, lui faiſaient craindre avec raiſon d'être bientôt compté pour rien par ſes deux gendres, qui tenaient reſſerrés ſes états de tous côtés. Il avait déja quitté bruſquement le parti de l'empire, pour la France. Il était vraiſemblable, qu'étant ſi peu ménagé par la France, il s'en détacherait à la premiére occaſion.

Quant à la cour de Louis XIV. & à ſon roiaume, les eſprits fins y appercevaient déja un changement, que les groſſiers ne

voient que quand la décadence eſt arrivée. Le roi âgé de plus de ſoixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus ſi bien connaître les hommes ; il voiait les choſes dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués & faſcinés par une longue proſpérité. Madame de Maintenon, avec toutes les qualités eſtimables qu'elle poſſédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'eſprit, néceſſaires pour ſoûtenir la gloire d'un état. Elle contribua à faire donner le miniſtére des finances en 1698, & celui de la guerre en 1701, à ſa créature Chamillard, plus honnête homme que miniſtre, & qui avait plû au roi par la modeſtie de ſa conduite, lors qu'il était chargé de Saint-Cyr. Malgré cette modeſtie extérieure, il eut le malheur de ſe croire la force de ſupporter ces deux fardeaux, que Colbert & Louvois avaient à peine ſoûtenus. Le roi, comptant ſur ſa propre expérience, croiait pouvoir diriger heureuſement ſes miniſtres. Il avait dit, après la mort de Louvois, au roi Jacques : *j'ai perdu un bon miniſtre ; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorſqu'il choiſit Barbéſieux, pour ſuccéder à Louvois dans le miniſtére de la guerre ; *j'ai formé votre pére,* lui dit-il, *je vous formerai de même.*

Il en dit à peu-prés autant à Chamillard. Un roi, qui avait travaillé si long-tems & si heureusement, semblait avoir droit de parler ainsi.

A l'égard des généraux qu'il emploiait, ils étaient souvent génés par des ordres précis, comme des ambassadeurs, qui ne devaient pas s'écarter de leurs instructions. il dirigeait avec Chamillard, dans le cabinet de madame de Maintenon, les opérations de la campagne. Si le général voulait faire quelque grande entreprise, il fallait souvent qu'il en demandât la permission par un courrier, qui trouvait à son retour, ou l'occasion manquée, ou le général battu.

Les dignités & les récompenses militaires furent prodiguées sous le ministére de Chamillard. On donna la permission à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, presque au sortir de l'enfance; tandis que chez les ennemis, un régiment était le prix de vingt-ans de service. Cette différence ne fut ensuite que trop sensible, dans plus d'une occasion, où un colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de chavaliers de Saint-Louis, récompense inventée par le roi en 1693, & qui étaient l'objet de l'émulation des officiers, se vendirent dès le commencement du ministére de cha-

Chamillard. On les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La discipline militaire, l'ame du service, si rigidement soûtenuë par Louvois, tomba dans un relâchement funeste : ni le nombre des soldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les commissaires, & l'inattention du ministre produisaient ce désordre. De-là naissait un inconvenient qui devait, toutes choses égales d'ailleurs, faire perdre nécessairement des batailles. Car, pour avoir un front aussi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'opposer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magazins ne furent plus ni assez grands, ni assez tôt prêts. Les armes ne furent plus d'une assez bonne trempe. Ceux donc, qui voiaient ces défauts du gouvernement, & qui savaient à quels généraux la France aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettaient à la France de plus grandes prospérités que jamais.

CHAPITRE DIXSEPTIE'ME.

Guerre de 1701 : conduite du prince Eugéne, du maréchal de Villeroi, du duc de Vendôme, du duc de Marleborough, du maréchal de Villars, jusqu'en 1703.

LE premier général, qui balança la supériorité de la France, fut un Français ; car on doit appeller de ce nom le prince Eugéne, quoiqu'il fût petit-fils de Charles-Emanuel duc de Savoie. Son pére, le comte de Soissons, établi en France, lieutenant-général des armées & gouverneur

neur de Champagne, avait épousé Olimpe Mancini, l'une des niéces du cardinal Mazarin. De ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à Paris ce prince si dangereux depuis à Louis XIV & si peu connu de lui dans sa jeunesse. On l'appellait d'abord en France le chevalier de Carignan. Il demanda au roi une simple compagnie de cavalerie, qui lui fut refusée, parce qu'il était trop lié avec les princes de Conti alors en disgrace. Il prit le petit collet & le nom d'abbé de Savoie: il demanda une abbaïe, & il fut refusé encore. Enfin ne pouvant réussir auprès de Louis XIV. ni dans l'Eglise, ni dans l'Epée, il alla servir l'empereur contre les Turcs en Hongrie en 1684, avec les princes de Conti, qui y avaient déja fait une campagne glorieuse. Le roi fit ordonner aux princes de Conti, & à tous ceux qui faisaient avec eux le voiage, de revenir. L'abbé de Savoie fut le seul qui n'obéit point. Il continua sa route, déclarant qu'il renonçait à la France. Le roi, quand il l'apprit, dit à ses courtisans: *ne trouvez-vouz pas que j'ai fait là une grande perte?* & les courtisans assurérent, que l'abbé de Savoie serait toûjours un esprit dérangé & un homme incapable de tout. On en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels

Oct. 1663

il ne faut jamais juger les hommes. Ce prince, trop méprisé à la cour de France, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre & un grand homme dans la paix ; un esprit plein de justesse & de hauteur, aiant le courage nécessaire, & dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les généraux ; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il est parvenu à humilier la grandeur de Louis XIV, & à gouverner l'empire : & dans le cours de ses victoires & de son ministére, il a méprisé également le faste & les richesses. Il a même cultivé les lettres & les a protégées autant qu'on le pouvait à la cour de Vienne. Agé alors de trente-sept ans, il avait l'expérience de ses victoires remportées sur les Turcs, & des fautes commises par les impériaux dans les derniéres guerres, où il avait servi contre la France. Il descendit en Italie par le Trentin sur les terres de Venise avec trente mille hommes, & la liberté entiére de s'en servir comme il le voudrait. La cour défendit d'abord au maréchal de Catinat de s'opposer au passage du prince Eugéne ; soit pour ne point commettre le premier acte d'hostilité, ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main ; soit pour ménager les Vénitiens, qui é-

taient pourtant moins dangereux que l'armée Allemande. Cette faute de la cour en fit commetre d'autres à Catinat. Rarement réussit-on, quand on suit un plan qui n'est pas le sien. On sait d'ailleurs, combien il est difficile dans ce païs, tout coupé de riviéres & de ruisseaux, d'empêcher un ennemi habile de les passer. Le prince Eugéne joignait à une grande profondeur de desseins, une vivacite promte d'éxécution. La nature du terrain aux bords de l'Adige faisait encor, que l'armée ennemie était plus ramassée, & la Françaîse plus étenduë. Catinat voulait aller à l'ennemi ; mais quelques lieutenans-généraux firent des difficultés, & formérent des cabales contre lui. Il eut la faiblesse de ne se pas faire obéir. La modération de son esprit lui fit faire cette grande faute. Eugéne força d'abord le poste de Carpi, auprès du canal blanc, défendu par Saint-Fremont, qui ne suivit pas en tout les ordres du général, & qui se fit battre Après ce succès, l'armée Allemande fut maîtresse du païs entre l'Adige & l'Adda ; elle pénétra dans le Bressan, & Catinat recula jusques derriére l'Oglio. Beaucoup de bons officiers approuvaient cette retraite qui leur paraissait sage ; & il faut encor ajoûter, que le défaut dés munitions promises par le ministre, la rendait

néceſſaire. Les courtiſans, & ſurtout ceux qui eſpéraient de commandèr à la place de Catinat, firent regarder ſa conduite comme l'opprobre du nom Français. Le maréchal de Villeroi perſuada, qu'il réparerait l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla, & le goût que le roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement en Italie. Le maréchal de Catinat, malgré les victoires de Stafarde & de la Marſaille, fut obligé de ſervir ſous lui.

Le maréchal duc de Villeroi, fils du gouverneur du roi, élevé avec lui, avait eû toûjours ſa faveur : il avait été de toutes ſes campagnes & de tous ſes plaiſirs : C'était un homme d'une figure agréable & impoſante, très brave, très honnète homme, bon ami, vrai dans la ſociété, manifique en tout. Mais ſes ennemis diſaient, qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur & du plaiſir de commander, que des deſſeins d'un grand capitaine. Ils lui reprochaient un attachement à ſes opinions, qui ne deférait aux avis de perſonne.

Il vint en Italie donner des ordres au maréchal de Catinat, & des dégoûts au duc de Savoie. Il faiſait ſentir, qu'il penſait en effet qu'un favori de Louis XIV. à la tête d'une puiſſante armée, était fort au-

au-dessus d'un prince: il ne l'appellait que Mons de Savoie: il le traitait comme un géneral à la solde de France, & non comme un souverain, maître des barriéres que la nature à mises entre la France & l'Italie. L'amitié de ce souverain ne fut pas aussi ménagée, qu'elle était nécessaire. La cour pensa, que la crainte serait le seul nœud qui le retiendrait; & qu'une armée Française, dont environ six à sept-mille soldats Piémontais étaient sans cesse environnés, repondrait de sa fidélité. Le maréchal de Villeroi agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire, & comme son supérieur dans le commandement. Le duc de Savoie avait le vain titre de généralissime; mais le maréchal de Villeroi l'était. Il ordonna d'abord, que l'on attaquât le prince Eugéne au poste de chiari près de l'Oglio. Les officiers généraux jugeaient, qu'il était contre toutes les régles de la guerre d'attaquer ce poste, pour des raisons décisives; c'est qu'il n'était d'aucune conséquence, & que les retranchemens en étaient inabordables, qu'on ne gagnait rien en le prenant, & que, si on la manquait, on perdait la réputation de la campagne. Villeroi dit au duc de Savoie qu'il fallait marcher, & envoia un aide de camp ordonner de sa part au maréchal

de Catinat d'attaquer. Catinat se fit repéter l'ordre trois fois, & se tournant vers les officiers qu'il commandait : *allons donc*,
11 Sept 1701 dit-il, *messieurs*, *il faut obéir*. On marcha aux retranchemens. Le duc de Savoie, à la tête de ses troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la France. Catinat chercha à se faire tuer. Il fut blessé ; mais tout blessé qu'il était, voiant les troupes du roi rebutées, & le maréchal de Villeroi ne donnant point d'ordre, il fit la retraite ; après quoi il quitta l'armée, & vint à Versailles rendre compte de sa conduite au roi, sans se plaindre de personne.

Le prince Eugéne conserva toûjours sa supériorité sur le maréchal de Villeroi.
2 Févr. 1702 Enfin au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce maréchal dormait avec sécurité dans Crémone, ville assez forte & munie d'une très grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie. Il se léve en hâte, monte à cheval ; la premiére chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi. Le maréchal aussitôt est fait prisonnier & conduit hors de la ville, sans savoir ce qui s'y passait, & sans pouvoir imaginer la cause d'un événement si étrange. Le prince Eugéne était déja dans Crémone. Un prêtre, nommé Bozzoli, prévôt de Saint-Marie la neuve,

neuve, avait introduit les troupes Allemandes par un égoût. Quatre-cent soldats, entrés par cet êgoût dans la maison du prêtre, avaient sur le champ égorgé la garde des deux portes ; les deux portes ouvertes, le prince Eugéne entre avec quatre-mille hommes. Tout cela s'était fait, avant que le gouverneur, qui était Espagnol, s'en fût douté, & avant que le maréchal de Villeroi fût éveillé. Le secret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions possibles avaient préparé l'entreprise. Le gouverneur Espagnol se montre d'abord dans les ruës avec quelques soldats ; il est tué d'un coup de fusil : tous les officiers généraux sont ou tués ou pris, à la réserve du comte de Revel lieutenant-général & du marquis de Prâlin. Le hazard confondit la prudence du prince Eugéne.

Le chevalier d'Entragues devait faire ce jour là dans la ville une revuë du régiment des vaisseaux, dont il était colonel ; & déja les soldats s'assemblaient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, précisément dans le tems que le prince Eugéne entrait par l'autre. D'Entragues commence à courir pas les ruës avec ses soldats. Il résiste aux Allemans qu'il rencontre. Il donne le tems au reste de la garnison d'accourir. Les

officiers, les ſoldats pêle mêle, les uns mal armés, les autres preſque nuds, ſans commandant, ſans ordre, rempliſſent les ruës, les places publiques. On combat en confuſion ; on ſe retranche de ruë en ruë, de place en place. Deux régimens Irlandais, qui faiſaient partie de la garniſon, arrêtent les efforts des impériaux. Jamais ville n'avait été ſurpriſe avec plus de ſageſſe, ni défenduë avec tant de valeur. La garniſon était d'environ cinq-mille hommes. Le prince Eugéne n'en avait pas encor introduit plus de quatre-mille. Un gros détachement de ſon armée devait arriver par le pont du Pô : les meſures étaient bien priſes. Un autre hazard les dérangea toutes. Ce pont du Pô: mal gardé par environ cent ſoldats Français, devait d'abord être ſaiſi par les cuiraſſiers Allemans, qui dans l'inſtant que le prince Eugéne entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer : il fallait pour cet effet, qu'étant entrés par la porte du midi voiſine de l'égoût, ils fortifiſſent ſur le champ de Crémone du côté du Nord par la porte du Pô, & qu'ils couruſſent au pont. Ils y allaient ; le guide qui les conduiſait, eſt tué d'un coup de fuſil tiré d'une fenêtre: les cuiraſſiers prennent une ruë pour une autre : ils allongent leur chemin. Dans ce petit inter-
valle

valle de tems, les Irlandais ſe jettent à la porte du Pô; ils combattent & repouſſent les cuiraſſiers : le marquis de Prâlin profite du moment; il fait couper le pont : alors le ſecours, que l'ennemi attendait, ne put arriver, & la ville éſt ſauvée.

Le prince Eugéne, après avoir combattu tout le jour, toûjours maître de la porte par laquelle il était entré, ſe retire enfin, emmenant le maréchal de Villeroi & pluſieurs officiers généraux priſonniers, mais aiant manqué Crémone, que ſon activité & ſa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donnée, & que le hazard & la valeur des Français & des Irlandais lui ôtérent.

Le maréchal de Villeroi, extrémement malheureux en cette occaſion, fut condamné à Verſailles par les courtiſans, avec toute la rigueur & l'amertume qu'inſpiraient ſa faveur & ſon caractére, dont l'élévation approchait de la vanité. Le roi, qui le plaignait ſans le condanner, irrité qu'on blâmât ſi hautement ſon choix, s'échappa à dire : *on ſe déchaîne contre lui, parce qu'il eſt mon favori* : terme, dont il ne ſe ſervit pour perſonne, que cette ſeule fois en ſa vie. Le duc de Vendôme fut auſſitôt nommé pour aller commander en Italie.

Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri quatre, était intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fièr qu'avec des princes : il se rendait l'égal de tout le reste. C'était le seul général, sous lequel le devoir du service, & cet instinct de fureur purement animal & mécanique qui obéit à la voix des officiers, ne menassent point les soldats au combat : ils combattaient pour le duc de Vendomè : ils auraient donné leur vie, pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de son génie l'engageait quelquefois. Il ne passait pas pour méditer ses desseins, avec la même profondeur que le prince Eugéne, & pour entendre comme lui l'art de faire subsister les armées. Il négligeait trop les détails ; il laissait périr la discipline militaire ; la table et le sommeil lui dérobeaient trop de tems, aussi bien qu'à son frére. Cette mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé ; mais un jour d'action, il réparait tout par une présence d'esprit & par des lumiéres que le péril rendait plus vives ; & ces jours d'action il les cherchait toûjours, moins fait, à ce qu'on disait, pour une guerre défensive, & aussi propre à l'offensive que le prince Eugéne.

Ce désordre & cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison, & même sur sa personne : à force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cinique, dont il n'y a point d'exemple ; & son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre par son dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. On l'a vu manquer souvent du nécessaire. Son frére le grand prieur, qui commanda sous lui en Italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il poussait encor plus loin, & qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux princes, petits-fils de Henri quatre, plongés dans une négligence de leurs personnes, dont les plus vils des hommes auraient eû honte.

Ce qui est plus surprenant encore, c'est ce mélange d'activité & d'indolence, avec lequel Vendôme fit contre Eugéne une guerre vive d'artifice, de surprises, de marches, de passages de riviéres, de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriers, de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuaient la victoire : telle fut celle de Luzara, pour laquelle

lés

15 Août. 1702 les *Te Deum* furent chantés à Vienne & à Paris. Vendôme était vainqueur, toutes les fois qu'il n'avait pas à faire au prince Eugéne en perſonne; mais dès qu'il le trouvait en tête, la France n'avait plus aucun avantage.

5 Janv. 1703 Au milieu de ces combats, & des ſiéges de tant de châteaux & de pétites villes, des nouvelles ſecrettes arrivent à Verſailles, que le duc de Savoie, petit-fils d'une ſœur de Louis XII, beau-pére du duc de Bourgogne, beau-p.re de Philippe V, va quitter les Bourbons, & marchand l'appui de l'empereur. On s'indigne & on s'étonne qu'il abandonne à la fois ſes deux gendres, & même, à ce qu'on croit, ſes véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettait tout ce que ſes gendres lui avaient refuſé, le Monférat Mantouan, Aléxandria, Valence, les païs entre le Pô & le Tanaro, & plus d'argent que la France ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'Angleterre; car l'empereur en avait à peine pour ſoudoier ſes armées. L'Angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous, pour la cauſe commune. Si le duc de Savoie viola les loix des nations & celles de la nature, c'eſt une queſtion de morale, laquelle ſe mêle peu de la conduite des ſouverains. L'événement ſeul a

fait

fait voir à la fin, qu'il ne manqua pas, au moins dans son traité, aux loix de la politique. Mais il y manqua dans un autre point bien essentiel ; ce fut en laissant ses troupes à la merci des Français, tandis qu'il traitait avec l'empereur. Le duc 19
de Vendôme les fit désarmer. Elles n'é- Août
taient, à la vérité, que de cinq-mille 1703
hommes ; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de Savoie..

A peine la maison de Bourbon a-t-elle perdu cet allié, qu'elle apprend, que le Portugal est déclaré contre elle. Pierre, roi de Portugal, reconnaît l'archiduc Charles pour roi d'Espagne. Le conseil impérial, au nom de cet archiduc, démembrait, en faveur de Pierre second, une monarchie, dans laquelle il n'avait pas encor une ville : il lui cédait, par un de ces traités qui n'ont point eû d'éxécution, Vigo, Baionne, Alcantara, Badajox, une partie de l'Estramadoure, tous les païs situés à l'occident de la riviére d'argent en Amérique ; en un mot, il partageait ce qu'il n'avait pas, pour acquérir ce qu'il pourrait en Espagne.

Le roi de Portugal, le prince de Darmstadt ministre de l'archiduc, l'amirante de Castille son partisan, implorérent même le secours du roi de Maroc. Non seulement ils firent des traités avec ces Barbares,

bares, pour avoir des chevaux & du bled; mais ils demandérent des troupes. L'Empereur de Maroc, Muley Ismaël, le tyran le plus guerrier & le plus politique qui fut alors chez les nations Mahométanes, ne voulut envoier ses troupes, qu'à des conditions dangereuses pour la chrétienté, & honteuses pour le roi de Portugal: il demandrit en ôtage un fils de ce roi, & des villes. Le traité n'eut point lieu. Les chrétiens se déchirérent de leurs propres mains, sans y joindre les mains des Barbares. Ce secours d'Afrique ne valait pas, pour la maison d'Aûtriche, celui d'Angleterre & de Hollande.

Churchil, comte & ensuite duc de Marleborough, déclaré général des troupes Anglaises & Hollandaises dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France, qu'on eût vu depuis plusieurs siécles. Il n'était pas comme ces généraux, ausquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir suivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de servir encore. Il gouvernait alors la reine d'Angleterre, & par le besoin qu'on avait de lui, & par l'autorité que sa femme avait sur l'esprit de cette reine. Il menait le parlement par son crédit, et par celui de Godolphin

grand

grand tréſorier, dont le fils épouſa ſa fille. Ainſi maître de ſa cour, du parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avait été Guillaume, auſſi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine, il fit plus que les alliés n'oſaient eſpérer. Il avait, par deſſus tous les généraux de ſon tems, cette tranquilité de courage au milieu du tumulte, & cette ſérénité d'ame dans le peril, que les Anglais appellent *cool head*, *tête froide*. C'eſt peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux Anglais ſur les Français, dans le plaines de Poitiers, de Créci & d'Azincourt.

Marleborough, guerrier infatigable pendant la campagne, devenait un négociateur, auſſi agiſſant pendant l'hiver. Il allait à la Haie, & dans toutes les cours d'Allemagne. Il perſuadait les Hollandais de s'épuiſer, pour abaiſſer la France. Il excitait les reſſentimens de l'électeur Palatin. Il allait flatter la fierté de l'électeur de Brandebourg, lorsque ce prince voulut être roi. Il lui préſentait la ſerviette à table, pour en tirer un ſecours de ſept à huit-mille ſoldats. Le prince Eugéne, de ſon côté, ne finiſſait une campagne, que pour aller faire lui même à Vienne les préparatifs de l'autre. On ſait ſi les armées

mées en sont mieux pourvuës, quand le général est le ministre. Ces deux hommes, tantôt commandant ensemble, tantôt séparément, furent toûjours d'intelligence : ils conféraient souvent à la Haie avec le grand pensionnaire Heinsius, ministre qui gouverna la Hollandé conjointement avec le greffier Fagel, avec autant de lumiéres que les Barnevelt & les De With, & avec plus de bonheur. Ils faisaient tous trois de concert mouvoir les ressorts de la moitié de l'Europe, contre la maison de Bourbon ; & le ministére de France était alors bien faible, pour résister long-tems à ces forces réunies. Le secret de leur projet de campagne, fut toûjours gardé entre eux. Ils arrangeaient eux mêmes leur desseins, & ne les confiaient à ceux qui les devaient seconder, qu'au point de l'éxécution. Chamillard au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & joüant cependant le rôle d'un premier ministre, dans l'impuissance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de plusieurs mains subalternes. Son secret était quelquefois divulgué, avant même qu'il sût précisément ce qu'on devait faire.

Dès que Marleborough eut le commandement des armées confédéréesenFlandre, il

il fit voir, qu'il avait appris l'art de la guerre ſous Turenne. Il avait fait autrefois ſes premiéres campagnes, volontaire ſous ce général. On ne l'appelait dans l'armée, que le bel Anglais. Mais le vicomte de Turenne avait jugé, que le bel Anglais ſerait un jour un grand homme. Il commença par élever des officiers ſubalternes & jusqu'à lors inconnus, dont il démélait le mérite, ſans s'aſſujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appelons en France l'ordre du tableau. Il ſavait que, quand les grades ne ſont que la ſuite de l'ancienneté, l'émulation périt; & qu'un officier, pour être plus ancien, n'eſt pas toûjours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrain ſur les Français ſans combattre. Le premier mois, le comte d'Atlone général Hollandais lui diſputa 1700
le commandement; & dès le ſecond, il fut obligé de lui déférèr en tout. Le roi de France avait envoié contre lui ſon petit-fils le duc de Bourgogne, prince ſage & juſte, né pour rendre les hommes heureux. Le maréchal de Bouflers, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée ſous ce jeune prince. Mais le duc de Bourgogne, aprés avoir voulu prendre pluſieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches ſavantes de l'Anglais, revint à Verſailles au milieu de la cam-

Sept. et Oct. 1702

campagne. Bouflers resta seul témoin des succès de Marleborough, qui prit Venlo, Ruremonde, Liége, avançant toujours, & ne perdant pas un moment la supériorité.

Marleborough, de retour à Londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans une monarchie & dans une république; créé duc par la reine, &, ce qui est plus flatteur, remercié par les deux chambres du parlement, dont les députés vinrent le complimenter dans sa maison.

Il s'élevait cependant un homme, qui semblait devoir rassûrer la fortune de la France: c'était le maréchal duc de Villars, alors simple lieutenant général, & que nous avons vu depuis généralissime des armées de France, d'Espagne & de Sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans: homme plein d'audace & de confiance: il avait été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au de-là de son devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV &, ce qui était plus dangereux, à Louvois, parce qu'il leur parlait avec la même hardiesse qu'il servait. On lui reprochait de n'avoir pas une modestie digne de sa valeur. Mais enfin on s'était apperçu, qu'il avait un génie fait pour la guerre, & fait pour conduire des Français. On l'avait avancé en peu d'an-

d'années, après l'avoir laissé languir longtems.

Il n'y a guéres eû d'hommes, dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait dû moins en faire. Il a été maréchal de France, duc & pair, gouverneur de Provence. Mais aussi il a sauvé l'état: & d'autres, qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtisans, ont eû à-peu-près les mêmes récompenses. On lui a reproché jusqu'à ses richesses, acquises par des contributions dans le païs ennemi, prix légitime & médiocre de sa valeur & de sa conduite; pendant que ceux, qui ont élevé des fortunes dix fois plus considérables par des voies honteuses, les ont possédées avec l'approbation universelle. Il n'a guéres commencé à jouir de sa renommée que vers l'âge de quatre-vingt ans. Il fallait qu'il survécût à toute la cour, pour goûter pleinement sa gloire.

Il n'est pas inutile qu'on sache, quelle a été la raison de cette injustice dans les hommes: c'est que le maréchal de Villars n'avait point d'art. Il n'avait, ni celui de se faire des amis avec de la probité & de l'esprit, ni celui de se faire valoir en parlant de lui-même comme il méritait que les autres en parlassent.

Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il prenait congé pour aller com-

commander l'armée : *sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, & je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du roiaume, devenus riches par ce bouleversement de l'état appellé systeme : *pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déja assez irrités par son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des lieutenans-généraux, qui commandaient des détachemens dans l'Alsace. Le prince de Bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre Landau défenduë par Mélac pendant quatre mois. Ce prince faisait des progrès. Il avait les avantages du nombre, du terrain & d'un commencement de campagne heureux. Son armée était dans ces montagnes du Brisgau, qui touchent à la forêt noire ; & cette forêt immense séparait les troupes Bavaroises des Françaises. Catinat commandait dans Strasbourg. Sa circonspection l'empécha d'entreprendre d'aller attaquer le prince de Bade, avec tant de désavantage. L'armée de France eût été perduë sans ressource, & l'Alsace eût été ouverte par un mauvais succès. Villars, qui avait résolu d'être maréchal de France

ou

ou de périr, hazarda ce que Catinat n'osait faire. Il en obtint permission de la cour. Il marcha aux impériaux avec une armée inferieure vers Friedlingen, & donna la bataille qui porte ce nom.

La cavalerie se battait dans la plaine : l'infanterie Française gravit au haut de la montagne, & attaque l'infanterie Allemande retranchée dans des bois. 14 Oct. 1702

J'ai entendu dire plus d'une fois au maréchal de Villars, que la battaille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son infanterie, une voix cria : *nous sommes coupés*. A ce mot, tous ses regimens s'enfuirent. Il court à eux, & leur crie : *allons, mes amis, la victoire est à nous; vive le roi*. Les soldats répondent *vive le roi*, en tremblant, & recommencent à fuïr encor. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les Français étaient battus : tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

Le prince de Bade, aprés avoir perdu trois-mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieuës à travers les bois & les défilés, tandis que pour preuve de sa défaite, le fort de Friedlingen capitulait, man-

manda cependant à Vienne qu'il avait remporté la victoire, & fit chanter un *Te Deum*; plus honteux pour lui que la bataille perduë.

Les Français, remis de leur terreur panique, proclamérent Villars marechal de France fur le champ de bataille ; & le roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des foldats lui avait donné.

Le maréchal de Villars joind enfin l'électeur de Baviére avec fes troupes victorieufes : il le trouve vainqueur de fon côté, gagnant du terrain, & maître de la ville imperiale de Ratifbone, où l'empire affemblé venait de conjurer fa perte.

Avril 1703

Villars était plus fait pour bien fervir l'état en ne fuivant que fon génie, que pour agir de concert avec un prince. Il mena, ou plustôt il entraîna l'electeur au de-là du Danube ; & quand le fleuve fut paffé, l'électeur fe repentit, voiant que le moindre échec laifferait fes états à la merci de l'empereur. Le comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt-mille hommes, allait fe joindre à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donavert. *Il faut les prévenir*, dit le maréchal au prince : *il faut tomber fur Styrum, & marcher tout à l'heure*. L'electeur temporifait : il répondait qu'il en devait conferer avec fes généraux &

fes

ſes miniſtres. *C'eſt moi, qui ſuis votre miniſtre & votre général*, lui répliquait Villars. *Vous faut-il d'autre conſeil que moi, quand il s'agit de donner bataille?* Le prince, occupé du danger de ſes états, reculait encore; il ſe fâchait contre le général. *Eh-bien*, lui dit Villars, *ſi votre alteſſe électorale ne veut pas ſaiſir l'occaſion avec ſes Bavarois, je vais combattre avec les Français*; & auſſitôt il donne ordre pour l'attaque. Le prince indigné, * & ne voiant dans ce Français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'était dans les plaines d'Hochſtet auprès de Donavert.

Après la premiére charge, on vit encor un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la Françaiſe, ſaiſies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le maréchal de Villars ſe vit preſque ſeul, quelques minutes, ſur le champ de bataille: il rallia les troupes, les remena au combat, & gagna la victoire. On tua trois-mille impériaux: on en prit quatre-mille: ils perdirent leur canon & leur

20 Sept. 1763

* Tout ceci doit ſe trouver dans les mémoires du maréchal de Villars manuſcrits; j'y ai lû ces détails. Le premier tome imprimé de ces mémoires eſt abſolument de lui; les deux autres ſont d'une main étrangére & un peu différente.

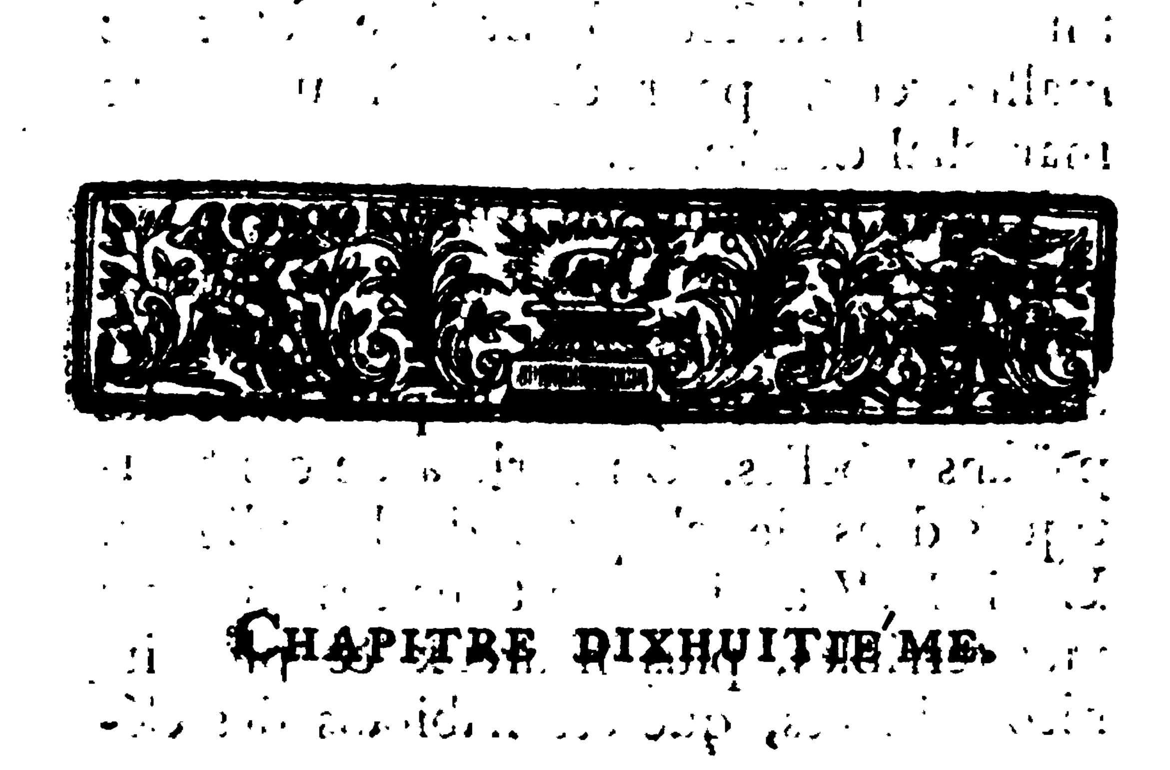
leur bagage. L'électeur se rendit maître d'Ausbourg. Le chemin de Vienne était ouvert. Il fut agité dans le conseil de l'empereur, s'il sortirait de sa capitale.

La terreur de l'empereur était excusa-
6 sable: il était alors battu partout. Le duc
Sept. de Bourgogne, aiant sous lui les maréchaux de Tallard & de Vauban, venait de prendre le vieux Brisac. Tallard venait non seulement de reprendre Landau ;
14 mais il avait encor défait auprès de Spire,
Nov. le prince de Hesse, depuis le roi de Suéde,
1703 qui voulait secourir la ville. Si l'on en croit le marquis de Feuquiéres, (cet officier & ce juge si instruit dans l'art militaire, mais si sévére dans ses jugemens) le maréchal de Tallard ne gagna cette bataille, que par une faute & par une méprise. Mais enfin il écrit du champ de bataille au roi ; *sire, votre armée à pris plus d'étendarts & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

La fortune de la France étant en cet état du côté de l'Allemagne, il était à présumer que Villars la pousserait encor plus loin, avec cette impétuosité, qui déconcertait la lenteur Allemande. Mais ce même caractére, qui en faisait un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'électeur de Baviére. Le roi voulait, qu'un général ne fût fièr qu'avec l'ennemi ;

mi ; & l'électeur de Baviére fut assez malheureux, pour demandèr un autre maréchal de France.

Villars nécessaire en Allemagne, où il avait gagné deux batailles, & où il pouvait accabler l'empereur, fut envoié alors dans les Cévennes, faire la paix avec des païsans rebelles. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. Louis XIV avait en ce tems des ennemis plus terribles, plus heureux & plus irréconciliables, que ces habitans des Cévennes.



CHAPITRE DIXHUITIÉME.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochſtet, & ſes ſuites.

LE duc de Marleborough était revenu vers les Païs-Bas au commencement de 1703, avec la même conduite & la même fortune. Il avait pris Bonne, reſidence de l'électeur de Cologne. De-là il avait repris la ville d'Hui, Limbourg; & s'était rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le maréchal de Villeroi, au ſortir de ſa priſon, commandait en Flandre, & n'était pas plus heureux contre Marleborough, qu'il l'avait été contre le prince Eugéne. Envain le maréchal de Bouflers

venait de remporter avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'Eckern, contre Obdam général Hollandais. Un succès qui n'a point de suite, n'est rien.

Cependant, si le général Anglais ne marchait pas au secours de l'empereur, la maison d'Autriche semblait perdue. L'électeur de Bavière était maître de Passau. Trente-mille Français, sous les ordres du maréchal de Marsin qui avait succédé à Villars, inondaient le païs au-delà du Danube. Des partis couraient dans l'Autriche. Vienne était menacée d'un côté, par les Français & les Bavarois, & de l'autre, par le prince Ragotski, à la tête des Hongrois combattant pour leur liberté, & secourus de l'argent de la France & de celui des Turcs. Alors le prince Eugène accourut d'Italie; il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne; il voit à Heilbron le duc de Marlborough. Ce général Anglais, que rien ne gênait dans sa conduite, & que sa reine & les Hollandais laissaient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'empire. Il prend d'abord avec lui dix mille Anglais d'infanterie & vingt-trois escadrons. Il hâte sa marche; il arrive vers le Danube auprès de Donavert vis-à-vis les lignes de l'électeur de Bavière, dans lesquelles

les environ huit-mille Français & autant de Bavarois retranchés, gardaient les païs conquis par eux. Après deux heures de combat, Marleborough perce à la tête de trois bataillons Anglais, renverse les Bavarois & les Français. On dit qu'il tua six-mille hommes, & qu'il en perdit presque autant. Peu importe à un général le nombre des morts, quand il vient à bout de son entreprise. Il prend Donavert: il passe le Danube : il met la Baviére à contribution.

2 Juil, 1704

Le maréchal de Villeroi, qui l'avait voulu suivre dans ses premiéres marches, l'avait tout d'un coup perdu de vuë, & n'apprit où il était qu'en apprenant cette victoire de Donavert. Le maréchal de Tallard, avec un corps d'environ trente-mille hommes, vient pour s'opposer à Marleborough par un autre chemin, & se joind à l'électeur.

Dans le même tems, le prince Eugéne arrive, & se joind à Marleborough. Enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même Donavert, & à-peu-près dans les mêmes campagnes, où le maréchal de Villars avait gagné une victoire un an auparavant. Il était alors dans les Cévennes. Je sai, qu'aiant reçu une lettre de l'armée de Tallard, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la dispo-

disposition des deux armées, & la maniére dont le maréchal de Tallard voulait combattre, il écrivit au président de maisons son beaufrére, que, si le maréchal de Tallard donnait bataille en gardant cette position, il ferait infalliblement défait. On montra la lettre à Louis XIV.

L'armée de France, en comptant les Bavarois, était de 82 bataillons & de 160 escadrons ; ce qui faisait à-peu-près soixante-mille combattans, parce que les corps n'étaient pas complets. 64 bataillons & 152 escadrons composaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante-deux-mille hommes ; car on fait toûjours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante & si decisive, mérite une attention particuliére. On a reproché bien des fautes aux généraux Français ; la premiére était, de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourrage, & de donnèr au maréchal de Villeroi le tems de tomber sur les Païs-Bas dégarnis, ou de s'avancèr en Allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée Française, étant un peu plus forte que celle des alliés, pouvait espérer de la

battre, & que la victoire eût détrôné l'empereur. Le marquis de Feuquiéres compte douze fautes capitales, que firent l'electeur, Marsin & Tallard, avant & après la bataille. Une des plus considérables était, de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du maréchal de Villars, que cette disposition était inexcusable.

Le maréchal de Tallard était à l'aîle droite; l'électeur, avec Marsin à la gauche. Le maréchal de Tallard avait dans le courage toute l'ardeur & la vivacité Française; un esprit actif, perçant, fécond en expédiens & en ressources. C'était lui, qui avait fait les traités de partage. Il était allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'une homme d'esprit & de cœur. La bataille de Spire lui avait fait un très grand honneur, malgré les critiques de Feuquiéres; car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le général battu a toûjours tort, quelque sage conduite qu'il ait eue.

Mais Tallard avait un malheur bien dangereux pour un général: sa vuë était si faible, qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas de lui. Ceux, qui l'ont bien connu, m'ont dit encor que son courage

ge ardent, tout contraire à celui de Marleborough, s'enflâmant dans la chaleur de l'action, ne laissait pas à son esprit une liberté assez entiére. Ce défaut lui venait d'un sang sec & allumé. On sait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Le maréchal de Marsin n'avait jusques-là jamais commandé en chef; & avec beaucoup d'esprit & un sens droit, il avait, disait-on, l'expérience d'un bon officier, plus que d'un général.

Pour l'électeur de Baviére, on le regardait moins comme un grand capitaine, que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ses sujets, aiant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure: Marleborough & ses Anglais, aiant passé un ruisseau, chargeaient déja la cavalerie de Tallard. Ce général, un peu avant ce tems là, venait de passer à la gauche, pour voir comment elle était disposée. C'était déja un assez grand désavantage, que l'armée de Tallard combattît, sans que son général fût à sa tête. L'armée de l'électeur & de Marsin n'était point encor attaquée par le prince Eugéne. Marleborough entama notre droite, près d'une heure avant qu'Eugéne

eût pu arriver vers l'électeur à notre gauche.

Sitôt que le maréchal de Tallard apprend que Marleborough attaque son aîle, il y court : il trouve une action furieuse engagée ; la cavalerie Françaife trois fois ralliée, & trois fois pouffée. Il va vers le village de Blenheim, où il avait posté vingt-sept bataillons & douze escadrons. C'était une petite armée féparée : elle faisait un feu continuel sur celle de Marleborough. De ce village, où il donne ses ordres, il revole à l'endroit où Marleborough, avec de la cavalerie & des bataillons entre les escadrons, pouffait la cavalerie Françaife.

Monsieur de Feuquiéres se trompe assûrément, quand il dit que le maréchal de Tallard n'y était pas, & qu'il fut pris prisonnier en revenant de l'aîle de Marsin à la sienne. Toutes les relations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était présent. Il y fut blessé : son fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute sa cavalerie est mise en déroute en sa présence. Marleborough vainqueur perce d'un côté entre les deux armées Françaifes ; de l'autre, ses officiers généraux percent aussi entre ce village de Blenheim & l'armée de Tallard, séparée encor de la petite armée qui est dans Blenheim.

Le

Le maréchal de Tallard, dans cette cruelle ſituation, court pour rallier quelque eſcadrons. La faibleſſe de ſa vuë lui fait prendre un eſcadron ennemi pour un Français. Il eſt fait priſonnier par les troupes de Heſſe, qui étaient à la ſolde de l'Angleterre. Au moment que le général était pris, le prince Eugéne, trois fois repouſſé, gagnait enfin l'avantage. La déroute était déja totale & la fuite précipitée, dans le corps d'armée du maréchal de Tallard. La conſternation & l'aveuglement de toute cette droite étaient au point, qu'officiers & ſoldats ſe jettaient dans le Danube, ſans ſavoir où ils allaient. Aucun officier général ne donnait d'ordre pour la retraite ; aucun ne penſait ou à ſauver ces vingt-ſept bataillons & ces douze eſcadrons des meilleures troupes de France, enfermés ſi malheureuſement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le maréchal de Marſin fit alors la retraite. Le comte du Bourg, depuis maréchal de France, ſauva une petite partie de l'infanterie, en ſe retirant par les marais d'Hochſtet ; mais ni lui, ni Marſin, ni perſonne, ne ſongea à cette armée, qui reſtait encor dans Blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. Elle était d'onze mille homme effectifs ; c'étaient les plus anciens corps.

Il y a vingt exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante-mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuses ; mais l'endroit, où on se trouve posté, décide de tout. Ils ne pouvaient sortir des ruës étroites d'un village, pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille, devant un armée victorieuse qui les eût à chaque instant accablés par un plus grand front, par son artillerie, & par les canons même de l'armée vaincuë, qui étaient déja au pouvoir du vainqueur. L'officier général qui devait les commander, le marquis de Clérambaut fils du maréchal de Clérambaut, courut demander les ordres au maréchal de Tallard : il apprend qu'il est pris : il ne voit que des fuiards : il fuit avec eux, & va se noier dans le Danube.

Siviéres, brigadier qui était posté dans ce village, tente alors un coup hardi : il crie aux officiers d'Artois & de Provence, de marcher avec lui : plusieurs officiers, même des autres régiments, y accourent : ils fondent sur l'ennemi, comme on fait une sortie d'une place assiégée ; mais après la sortie, il faut rentrer dans la place. Un de leurs officiers, nommé Desnonvilles, revint à cheval un moment après dans le village, avec mylord

Orknay

Orknay d'Hamilton. *Est-ce un Anglais prisonnier que vous nous amenez?* lui dirent les officiers en l'entourant. *Non, messieurs, je suis prisonnier moi-même, & je viens vous dire, qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre prisonniers de guerre. Voilà le comte d'Orknay, qui vous offre la capitulation.* Toutes ces vieilles bandes frémirent; Navarre déchira & enterra ses drapeaux. Mais enfin il fallut plier sous la nécessité; & cette armée se rendit sans combattre. Mylord Orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans sa situation génée. L'Europe fut étonnée, que les meilleures troupes Françaises eûssent subi en corps cette ignominie. On imputait leur malheur à lâcheté: mais quelques années après, quatorze-mille Suédois, se rendant à discrétion aux Moscovites en rase campagne, ont justifié les Français.

Telle fut la célébre bataille, qui en France a le nom d'*Hochstet*, en Allemagne de *Plintheim*, & en Angleterre de *Blenheim*. Les vainqueurs y eûrent près de cinq-mille morts, & près de huit-mille blessés, & le plus grand nombre du côté du prince Eugéne. L'armée Française y fut presque entiérement détruite. De soixante-mille hommes, si longtems victorieux,

rieux, on n'en raſſembla pas plus de vingt-mille effectifs.

Environ douze-mille morts, quatorze-mille priſonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendarts & de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, & douze-cent officiers de marque au pouvoir du vainqueur, ſignalérent cette journée. Les fuiards ſe diſperſérent ; près de cent lieuës de païs furent perduës en moins d'un mois. La Baviére entiére, paſſée ſous le joug de l'empereur, éprouva tout ce que le gouvernement Aûtrichien irrité avait de rigueur, & ce que le ſoldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'électeur, ſe réfugiant à Bruxelles, rencontra ſur le chemin ſon frére l'électeur de Cologne, chaſſé comme lui de ſes états : ils s'embraſſérent en verſant des larmes. L'étonnement & la conſternation ſaiſirent la cour de Verſailles, accoûtumée à la proſpérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouiſſances pour la naiſſance d'un arriére-petit-fils de Louis XIV. Perſonne n'oſait apprendre au roi une vérité ſi cruelle. Il fallut que madame de Maintenon ſe chargeât de lui dire, qu'il n'était plus invincible. On a dit & on a écrit, & toutes les hiſtoires ont répété, que l'empereur

fit

fit ériger dans les plaines de Blenheim, un monument de cette défaite, avec une inſcription flétriſſante pour le roi de France; mais ce monument n'éxiſta jamais. Il n'y a eû que l'Angleterre, qui en ait érigé un à la gloire du duc de Marleborough. La reine & le parlement lui ont fait bâtir dans ſa principale terre, un palais immenſe, qui porte le nom de *Blenheim.* Cette bataille y eſt repréſentée dans les tableaux & ſur les tapiſſeries. Les remercimens des chambres du parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'Angleterre furent le premier prix qu'il reçut de ſa victoire. Le poëme du célébre Addiſon, monument plus durable que le palais de Blenheim, eſt compté, par cette nation guerriére & ſavante, parmi les récompenſes les plus honorables du duc de Marleborough. L'empereur le fit prince de l'empire, en lui donnant la principauté de Mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu ſous ce titre, le nom de Marleborough étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France diſperſée laiſſe aux alliés une carriére ouverte du Danube au Rhin. Ils paſſent le Rhin: ils entrent en Alſace. Le prince Louis de Bade, géné-

ral célébre pour les campemens & pour les marches, investit Landau. Le roi des Romains Joseph, fils aîné de l'empereur Léopold, vient à ce siége. On prend
19 et 23 Nov. Landau : on prend Trarbach.

Cent lieuës de païs perduës n'empêchaient pas, que les frontiéres de la France ne fussent encor reculées. Louis XIV. soûtenait son petit-fils en Espagne, & était victorieux en Italie. Il fallait de grands efforts en Allemagne, pour résister à Marleborough victorieux ; & on les fit. On rassembla les débris de l'armée : on épuisa les garnisons : on fit marcher des milices. Le ministére emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée ; & on rappella, du fond des Cévennes, le maréchal de Villars pour la commander. Il vint, & se trouva près de Tréves avec des forces inférieures, vis-à-vis le général Anglais. Tous deux voulaient donner une nouvelle bataille. Mais le prince de Bade n'étant pas venu assez

Vil-
e dé-
Mai 1705 coup
i esti-
pour
n de
e de
croire,

„ croire, que ma retraite est la faute du
„ prince de Bade ; & que je vous estime
„ encor plus, que je ne suis fâché contre
„ lui. „

Les Français avaient donc encor des barriéres en Allemagne. La Flandre, où commandait le maréchal de Villeroi délivré de sa prison, n'était pas entamée. En Espagne, le roi Philippe cinq & l'archiduc Charles attendaient tous deux la couronne ; le premier, de la puissance de son grand-pére, & de la bonne volonté de la pluspart des Espagnols ; le second, du secours des Anglais, & des partisans qu'il avait en Catalogne & en Arragon. Cet archiduc, depuis empereur & alors second fils de l'empereur Léopold, n'aiant rien que ce titre, alla presque sans suite à Londres implorer l'appui de la reine Anne.

Alors parut toute la puissance Anglaise. Cette nation, si étrangére dans cette querelle, fournit au prince Aûtrichien deux-cent vaisseaux de transport, trente vaisseaux de guerre joints à dix vaisseaux Hollandais, neuf-mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un roiaume. Mais cette supériorité, que donnent le pouvoir & les bienfait, n'empéchait pas que l'empereur, dans sa lettre à la reine Anne, présentée par

par l'archiduc, ne refuſât à cette ſouveraine ſa bienfaictrice le titre de majeſté : on ne la traitait que de ſérénité, ſelon le ſtile de la cour de Vienne, que l'uſage ſeul peut juſtifier.

Chapitre Dixneuvieme.

Pertes en Espagne : perte des batailles de Ramillies et de Turin, & leurs suites.

UN des premiers exploits de ces troupes Anglaises, fut de prendre Gibraltar, qui passait avec raison pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de terre : l'entrée de la mèr est inaccessible aux grands navires. Une baye longue, mal sûre & orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes & à l'artillerie de la forteresse & du mole : les bourgeois seuls de cette ville la défendraient contre mille

mille vaisseaux & cent-mille hommes. mais cette force même fut la cause de sa prise. Il n'y avait que cent hommes de garnison; c'en était assez: mais ils négligeaient un service qu'ils croïaient inutile. Le prince de Hesse avait débarqué avec dix huit-cent soldats dans l'isthme qui est au nord derriére la ville; mais de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable. La flote tira envain quinze-mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approchérent dans des barques sous le mole, dont l'artillerie devait les foudroier; elle ne joua point. Ils montent sur le mo-
4 Août le; ils s'en rendent maîtres: les troupes y accourent; il falut que cette ville imprenable se rendit. Elle est encor aux Anglais dans le tems que j'écris. L'Espagne, redevenuë une puissance sous le gouvernement de la princesse de Parme, seconde femme de Philippe cinq & victorieuse depuis en Afrique & en Italie, voit encor, avec une douleur impuissante, Gibraltar aux mains d'une nation septentrionale, dont les vaisseaux fréquentaient à peine, il y a deux siécles, la mer méditerranée.

Immédiatement après la prise de Gibraltar, les Anglais, maîtres de cette mer, donnérent, à la vuë de Malaga, une bataille

taille navale au comte de Toulouse amiral 26
de France : bataille indécise à la vérité ; Août
mais derniére époque de la puissance ma- 1704
ritime de Louis XIV. Son fils naturel, le comte de Toulouse, amiral du roiaume, y commandait cinquante vaisseaux de ligne & vingt-quatre galéres. Il se retira avec gloire, & sans perte. Mais depuis, le roi aiant envoié treize vaisseaux pour
attaquer Gibraltar tandis que le maréchal Mars
de Tessé l'assiégeait par terre, cette dou- 1705
ble témérité perdit à la fois & l'armée & la flote. Une partie des vaisseaux fut brisée par la tempête : une autre, prise par les Anglais à l'abordage, après une résistance admirable ; une autre brûlée sur les côtes d'Espagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flotes Françaises, ni dans l'océan, ni dans la méditerranée. La marine rentra presque dans l'état dont Louis XIV. l'avait tirée, ainsi que tant d'autres choses éclatantes, qui ont eû sous lui leur orient & leur couchant.

Ces mêmes Anglais, qui avaient pris pour eux Gibraltar, conquirent en six semaines, le roïaume de Valence & de Catalogne pour l'archiduc Charles. Ils prirent Barcelone, par un hazard qui fut l'effet de la témérité des assiégeans.

Les Anglais étaient sous les ordres d'un

des

des plus singuliers hommes, qu'ait jamais porté ces païs si fertile en esprits fiers, courageux & bizarres. C'était le comte de Péterborough, homme qui ressemblait en tout à ces héros, dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il était parti de Londres pour aller fair la guerre aux Mores en Afrique. Il avait, à vingt-ans, commencé la révolution d'Angleterre, & s'était rendu le premier en Hollande auprès du prince d'Orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voiage, il s'était embarqué pour l'Amérique ; & de-là il était allé à la Haie sur un vaisseau Hollandais. Il donna tout son bien plus d'une fois. Il faisait alors la guerre en Espagne presque à ses dépens, & nourrissait l'archiduc & toute sa maison. C'était lui, qui assiégeait Barcelone avec le prince de * Darmstadt. Il lui propose d'emporter, l'épée à la main, les retrenchemens qui couvrent le fort Mont-Joui & la ville. Ces retranchemens, où le prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe créve dans le fort sur le magazin des poudres, & le fait sauter :

* L'histoire de Réboulet appelle ce prince chef des factieux, comme s'il eût été un espagnol révolté contre Philippe V.

ter : le fort est pris : la ville capitule. Le vice-roi parle à Péterborough à la porte de la ville. Les articles n'étaient pas encor signés, quand on entend tout à coup des cris & de hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le vice-roi à Péterborough : *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos Anglais, qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent ; ils pillent, & ils violent.* " Vous vous mé-" prenez, répondit mylord Peterbo-" rough ; il faut que ce soit des troupes " du prince de Darmstadt. Il n'y a qu'un " moien de sauver votre ville, c'est de " me laisser entrer sur le champ avec " mes Anglais : j'appaiserai tout, & je re-" viendrai à la porte achever la capitu-" lation." Il parlait d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger présent, persuada le gouverneur : on le laissa entrer. Il court avec ses officiers : il trouve des Allemans & des Catalans, qui saccageaient les maisons des principaux citoiens ; il les chasse ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la duchesse de Popoli entre les mains des soldats, prête à être déshonorée, il la rend à son mari. Enfin, aiant tout appaisé, il retourne à cette porte, et signe la capitulation. Les Espagnols étaient con-

fon-

fondus de voir tant de magnanimité dans des Anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoiables, parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de Barcelone se joignit encor l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. Philippe V, qui avait pour lui la plus grande partie de l'Espagne, n'avait ni généraux, ni ingénieurs, ni presque de soldats. La France fournissait tout. Le comte de Toulouse revient bloquer le port, avec vingt cinq vaisseaux qui restaient à la France. Le maréchal de Tessé forme le siége, avec trente & un escadrons & trente-sept bataillons. Mais la flote Anglaise arrive: la Française se retire: le Maréchal de Tessé lévé le siége avec precipitation. Il laisse dans son camp des provisions immen-
12 Mai 1706 ses: il fuit & abandonne quinze-cent blessés à l'humanité du comte Péterborough. Toutes ces pertes étaient grandes: on ne savait, s'il en avait plus coûté auparavant à la France pour vaincre l'Espagne, qu'il lui en coûtait alors pour la secourir. Toutefois le petit-fils de Louis XIV se soûtenait, par l'affection de la nation Castillane, qui met son orgueil à être fidele, & qui persistait dans son choix. Les affaires allaient bien en Italie. Louis XIV était vangé du duc de Savoie. Le duc de

de Vendôme avait d'abord repoussé avec gloire le prince Eugéne, à la journée de Cassano près de l'Adda: journée sanglante, & l'une de ces batailles indécises pour lesquelles en chante des deux côtés des *te deum*; mais qui ne servent qu'à la déstruction des hommes, sans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de Cassano, il avait gagné pleinement celle de Cassinato, en l'absence du prince Eugéne; & ce prince, étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vu encor un détachement de ces troupes entiérement défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrain au duc de Vendôme. Il ne restait plus guéres que Turin à prendre. On allait l'investir: il ne paraissait pas possible qu'on le secourût. Le maréchal de Villars, vers l'Allemagne, poussait le prince de Bade. Villeroi commandait en Flandre une armée de quatre-vingt-mille hommes; & il se flattait de réparer contre Marleborough, le malheur qu'il avait essuié en combattant le prince Eugéne. Son trop de confiance en ses propres lumiéres, fut plus que jamais funeste à la France. Près de la Méhaigne & vers les sources de la petite Ghette, le maréchal de Villeroi avait campé son armée. Le centre était à Ramillies village devenu aussi fameux qu'Hochstet.

16 Août 1705.

19 Avril 1706.

Villeroi eût pu éviter la bataille. Les officiers généraux lui conseillaient ce parti ; mais le désir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la disposition, de maniére qu'il n'y avait pas un homme d'expérience, qui ne prévît le mauvais succès. Des troupes de recruë, ni disciplinées, ni complettes, étaient au centre : il laissa les bagages entre les lignes de son armée ; il posta sa gauche derriére un marais, comme s'il eüt voulu l'empécher d'allèr à l'ennemi.

Marleborough qui remarquait toutes ces fautes, arrange son armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée Française ne peut allèr attaquer sa droite : il dégarnit aussitôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre supérieur. Monsieur de Gassion lieutenant-général, qui voit ce movement des ennemis, crie au maréchal : " Vous êtes perdu, si vous ne changez votre ordre de bataille. Dégarnissez votre gauche, pour vous opposèr à l'ennemi à nombre égal. Faites rapprocher vos lignes davantage. Si vous tardez un moment, il n'y a plus de ressource." Plusieurs officiers appuiérent ce conseil salutaire. Le maréchal ne les crut pas. Marleborough attaque. Il avait à faire à des ennemis, rangés en bataille comme il les eût

voulu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit ; & l'histoire est en partie le récit des opinions des hommes : mais ne devait-on pas dire aussi, que les troupes des alliés étaient mieux disciplinées ; que leur confiance en leurs chefs & en leurs succès passés, leur inspirait plus d'audace ? n'y eut-il pas des régimens Français, qui firent mal leur devoir ? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la destinée des états ? l'armée Française ne resista pas une demi-heure. On s'était battu près de huit heures à Hochstet, & on avait tué prés de huit-mille hommes aux vainqueurs ; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux-mille-cinq-cent: ce fut une déroute totale: les Français y perdirent vingt-mille hommes, & la glorie de la nation ; & l'espérance de reprendre l'avantage. La Baviére, Cologne, avaient été perduës par la bataille d'Hochstet: toute la Flandre Espagnole le fut par celle de Ramillies. Marleborough entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles: il prit Ostende: Menin se rendit à lui.

Le maréchal de Villeroi, au désespoir, n'osait écrire au roi cette défaite. Il resta cinq jours sans envoier de couriers. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui consternait déja la cour de

France. Et quand il reparut devant le roi ; ce monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : *Monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.*

Le roi tire aussitôt le duc de Vendôme d'Italie, où il ne le croiait pas nécessarie, pour l'envoièr en Flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. Il espérait du moins avec apparance de raison, que la prise de Turin le consolerait de tant de pertes. Le Le prince Eugéne n'était pas à portée de paraître, pour secourir cette ville. Il était au de-là de l'Adige ; & ce fleuve, bordé en deça d'une longue chaîne de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. Cette grande ville était assiégée par quarante-six escadrons & cent bataillons.

Le duc de la Feuillade, qui les commandait, était l'homme le plus brillant & le plus amiable du roiaume : & quoique gendre du ministre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce maréchal de la Feuillade, qui érigea la statuë de Louis XIV dans la place des victoires. On voiait en lui le courage de son pére, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendait, pour récompense de la conquête de Turin, le bâton de maréchal de France. Chamillard son beau-pére, qui l'aimait tendrement,

avait

avait tout prodigué pour lui assûrer le succès. L'imagination est effraiée du détail des préparatifs de cesiége. Les lecteurs, qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions, seront peut-être bien aises de trouvèr ici quel fut cet immense & inutile appareil.

On avait fait venir cent-quarante piéces de canon ; & il est à remarquer, que chaque canon monté revient à environ deux-mille écus. Il y avait cent-dix-mille boulets, cent-six-mille cartouches d'une façon & trois-cent-mille d'une autre, vingt & un mille bombes, vingt-sept-mille-sept-cent grenades, quinze-mille sacs à terre, trente-mille instrumens pour le pionnage, douze-cent-mille livres de poudre. Ajoûtez à ces munitions, le plomb, le fèr & le fèr-blanc, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpétre, les oûtils de toute espéce. Il est certain, que les frais de tous ces préparatifs de déstruction, suffiraient pour fondèr & pour faire fleurir la plus nombreuse colonie.

Le duc de la Feuillade, plein d'ardeur & d'activité, plus capable que personne des entreprises qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui demandaient de l'art, de la méditation & du tems, pressait ce siége contre

toutes les régles. Le maréchal de Vauban, le seul général peut-être qui aimât mieux l'état que soi-même, avait proposé au duc dela Feuillade, de venir diriger le siége comme un ingénieur, & de servir dans son armée comme volontaire ; mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban, pour de l'orgueil caché sous de la modestie. Il fut piqué que le meilleur ingénieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il lui manda, dans une lettre que j'ai vuë : *J'espére prendre Turin à la Cohern.* Ce Cohorn était le Vauban des alliés, bon ingénieur, bon général, & qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il fallait prendre Turin : mais l'aiant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, & n'aiant pas même entouré toute la ville ; des secours, des vivres pouvaient y entrer : le duc de Savoie pouvait en sortir : & plus le duc de la Feuillade mettait son impétuosité dans des attaques réitérées & infructueuses, plus le siége traînait en longueur.

Le duc de Savoie sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de la Feuillade. Celui-ci se détache du siége pour courir après le prince, qui, connaissant mieux le terrain, échape à ses poursuites. La Feuil-

Feuillade manque le duc de Savoie, & la conduite du siége en souffre.

Tous les officiers subalternes, étonnés des manœuvres de leur général, croiaient, qu'il ne voulait point prendre Turin. Ils prétendaient que la Feuillade, qui avait osé (disaient-ils) jetter des regards passionnés sur madame la duchesse de Bourgogne, lui avait juré de respecter la capitale de son pére. Cette erreur populaire s'accrédita tellement, que je n'ai vu aucun officier de cette armée, qui n'en fût encor persuadé plus de vingt ans aprés. On débita même que la duchesse de Bourgogne, pour sauver Turin, avait engagé madame de Maintenon à faire prendre toutes les mauvaises mesures qui furent le salut de cette ville. Ces bruits ridicules s'accréditent, & les écrivains en déshonorent leurs histoires. *

Depuis le treize mai jusqu'au vingt Juin, le duc de Vendôme au bord de l'Adige favorisait ce siége ; & il comptait, avec soixante & dix bataillons & soixante escadrons, fermer tous les passages au prince Eugéne.

Le général des Imperiaux manquait d'hommes & d'argent. Les merciers de Londres lui prétérent environ six-milli-

 ons

* Voiez Réboulet.

ons de nos livres : il fit enfin venir des troupes des cercles de l'empire. La lenteur de ces ſecours eût du perdre l'Italie ; mais la lenteur du ſiége de Turin était encor plus grande.

Vendôme était déja nommé, pour aller réparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie, il ſouffre que le prince Eugene paſſe l'Adige: il lui laiſſe traverſer le canal blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le général Français ne quitta les bords du Pô, qu'après avoir vu le prince Eugéne en état de pénétrer juſqu'auprès de Turin. Ainſi il laiſſa les affaires dans une grande criſe en Italie ; tandis qu'elles paraiſſaient déſeſpérées en Flandre, en Allemagne & en Eſpagne.

Le duc de Vendôme va donc raſſembler vers Mons les débris de l'armée de Villeroi; & le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, vient commander vers le Pô les troupes du duc de Vendôme. Ces troupes étaient en déſordre, comme ſi elles avaient été battuës. Eugéne avait paſſé le Pô à la vuë de Vendôme: il paſſe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans ; il prend Carpi, Correggio, Reggio ; il dérobe une marche aux Français ; enfin il joind le duc de Savoie auprès d'Aſti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans,

d'Orléans, ce fut de venir joindre le duc de la Feuillade au camp devant Turin. Le prince Eugéne le fuit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre : celui d'attendre le prince Eugéne dans les lignes de circonvallation ; ou celui de marchèr à lui, lorfqu'il était encor auprès de Veillane. Le duc d'Orléans affemble un confeil de guerre : ceux qui le compofaient, étaient le maréchal de Marfin, celui-là même qui avait perdu la bataille d'Hochftet, le duc de la feuillade, Albergoti, Saint-Frémont & d'autres lieutenans-généraux. " Meffieurs, leur dit
„ le duc d'Orléans, fi nous reftons dans
„ nos lignes, nous perdons la bataille.
„ Notre circonvallation eft de cinq lieuës
„ d'étenduë : nous ne pouvons border
„ tous ces retranchemens. Vous voiez
„ ici le régiment de la marine, qui n'eft
„ que fur deux hommes de hauteur : là,
„ vous voiez des endroits entiérement
„ dégarnis. La doire, qui paffe dans no-
„ tre camp, empéchera nos troupes de
„ fe porter mutuellement de promts fe-
„ cours. Quand le Français attend qu'on
„ l'attaque, il perd le plus grand de fes
„ avantages ; cette impétuofité & ces
„ premiers momens d'ardeur, qui déci-
„ dent fi fouvent du gain des batailles.
„ Croiez moi, il faut marchèr à l'ennemi.

Tous les lieutenans-généraux répondirent, *il faut marcher*. Alors le maréchal de Marsin tire de sa poche un ordre du roi, par lequel on devait déférèr à son avis en cas d'action ; & son avis fut de rester dans les lignes.

Le duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avait envoié à l'armée, que comme un prince du sang, & non comme un général ; & forcé de suivre le conseil du maréchal de Marsin, il se prépara à ce combat si désavantageux.

Les ennemis paraissaient vouloir formèr à la fois plusieurs attaques. Leurs mouvemens jettaient l'incertitude dans le camp des Français. Monsieur le duc d'Orléans voulait une chose ; Marsin & la Feuillade une autre : on disputait ; on ne concluait rien. Enfin on laisse les ennemis passer la doire. Ils avancent sur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée sur la montagne des capucins, avait avec lui vingt-mille hommes, & n'avait en tête que dés milices, qui n'osaient l'attaquer. On lui envoie demander douze-mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir : il donne des raisons spécieuses. On

les

les écoute : le tems se perd. Le prince Eugéne attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le duc d'Orléans blessé s'était retiré pour se faire panser. A peine était il entre les mains des chirurgiens, qu'on lui apprend que tout est perdu ; que les ennemis sont maîtres du camp ; & que la déroute est générale. Aussitôt il faut fuir : les lignes, les tranchées sont abandonnées ; l'armée dispersée. Tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire, tombent dans les mains du vainqueur. Le maréchal de Marsin blessé à la cuisse est fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse ; & le maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier Méthuen, ambassadeur d'Angleterre auprès du duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de son païs, qu'on ait jamais emploié dans les ambassades, avait toûjours combattu à côté de ce souverain. Il avait vu prendre le maréchal de Marsin, & il fut témoin de ses derniers momens. Il m'a raconté que Marsin lui dit ces propres mots : *croiez au moins, monsieur, que ça été contre mon avis, que nous vous avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le conseil de

7 Sept. 1706

guerre, & elles étaient pourtant vraies : c'eſt que le maréchal de Marſin, en prenant congé à Verſailles, avait repréſenté au roi qu'il fallait allèr aux ennemis, en cas qu'ils paruſſent pour ſecourir Turin : mais Chamillard, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre & non préſenter la bataille ; & cet ordre, donné dans Verſailles, fut cauſe que ſoixante-mille hommes furent diſperſés. Les Français n'avaient pas eû plus de deux-mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déja vu que le carnage fait moins que la conſternation. L'impoſſibilité de ſubſiſter, qui ferait retirèr une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout était ſi en déſordre, que le comte de Médavy-grancey, qui était alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Caſtiglione les impériaux, commandés par le Landgrave de Heſſe, depuis roi de
9 Sept. 1706 Suéde, ne remporta qu'une victoire inutile quoique complette. On perdit en peu de tems le Milanais, le Mantouan, le Piémont, & énfin le roïaume de Naples.

CHA-

Chapitre Vingtième.

Suites des disgraces de la France & de de l'Espagne : humiliation, constance & ressources de Louis XIV. bataille de Malplaquet.

LA bataille de Hochstet avait coûté à Louis XIV. la plus florissante armée, & tout le païs du Danube au Rhin; elle avait coûté à la maison de Baviére tous ses états: La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avait chassé les Français d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toûjours été dans toutes les guerres depuis

Charle-

Charlemagne. Il reſtait des troupes dans le Milanais, & cette petite armée victorieuſe ſous le comte de Médavy. On occupait encor quelques places. On propoſa de céder tout à l'empereur, pour vû qu'il laiſſât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze-mille hommes. L'empereur accepta cette capitulation. Le duc de Savoie y conſentit. Ainſi l'empereur, d'un trait de plume, devint le maître paiſible en Italie. La conquête du roiaume de Naples & de Sicile lui fut aſſûrée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme ſujet. Il taxa la Toſcane à cent-cinquante-mille piſtoles, Mantouë à quarante-mille. Parme, Modéne, Luques, Génes, malgré leur liberté, furent compriſes dans ces impoſitions.

L'empereur, qui jouit de tout ces avantages, n'était pas ce Léopold, ancien rival de Louis XIV, qui, ſous les apparences de la modération, avait nourri ſans éclat une ambition profonde. C'était ſon fils aîné Joſeph, vif, fièr, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que ſon père. Si jamais empereur parut fait pour aſſervir l'Allemagne & l'Italie, c'était Joſeph. Il domina de-là les monts : il rançonna le pape : il fit mettre de ſa ſeule autorité, en 1706, les

élec-

électeurs de Baviére & de Cologne au ban de l'empire : il les dépouilla de leur électorat : il retint en prison les enfans du Bavarois & leur ôta jusqu'à leur nom. Leur pére n'eut d'autre ressource, que d'aller traîner sa disgrace en France & dans le Païs-bas. Philippe V. lui céda depuis toute la Flandre Espagnole en 1712. * S'il avait gardé cette province, c'était un établissement, qui valait mieux que la Baviére, & qui le délivrait de l'assujettissement à la maison d'Aûtriche : mais il ne put jouir que des villes de Luxembourg, de Namur, & de Charleroi ; le reste était aux vainqueurs. Tout semblait déja menacer ce Louis XIV, qui avait auparavant menacé l'Europe. Le duc de Savoie pouvait entrèr en France, l'Angleterre & l'Ecosse se réunissaient, pour ne plus composer qu'un seul roiaume ; ou plustot l'Ecosse, devènuë province de l'Angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la France semblaient, vers la fin de 1706 & au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, & la France touchèr à

* Dans l'histoire de Réboulet, il est dit qu'il eut cette souveraineté dès l'an 1700 : mais alors il n'avait que la viceroiaute.

à ſa ruine. Elle était preſſée de tous côtés, & ſur mèr & ſur terre. De ces flotes formidables que Louis XIV. avait formées, il reſtait à peine trente-cinq vaiſſeaux. En Allemagne, Straſbourg était encor frontiére; mais Landau perdu laiſſait toûjours l'Alſace expoſée. La Provence était menacée d'une invaſion par terre & par mèr. Ce qu'on avait perdu en Flandre faiſait craindre pour le reſte. Cependant, malgré tant de déſaſtres, le corps de la France n'était point encor entamé; & dans une guerre ſi malheureuſe, elle n'avait encor perdu que des conquêtes.

Louis XIV. fit face partout. Quoique partout affaibli, il réſiſtait, ou protégeait, ou attaquait encor de tous côtés. Mais on fut auſſi malheureux en Eſpagne, qu'en Italie, en Allemagne & en Flandre. On prétend, que le ſiége de Barcelone avait été encor plus mal conduit que celui de Turin.

Le comte de Toulouſe n'avait paru que pour ramener ſa flote à Toulon. Barcelone ſecouruë, le ſiége abandonné, l'armée Françaiſe diminuée de moitié s'était retirée ſans munitions dans la Navarre, petit roiaume qu'on conſervait aux Eſpagnols, & dont nos rois ajoûtent encor le tître à celui de France, par

un

un uſage qui ſemble au deſſous de leur grandeur.

A ces déſaſtres s'en joignait un autre, qui parut déciſif. Les Portugais, avec quelques Anglais, prirent toutes les places devant lesquelles ils ſe préſentérent, & s'avancérent jusques dans l'Eſtramadoure. C'était un Français devenu pair d'Angleterre, qui les commandait, mylord Galowai autrefois comte de Ruvigni; tandis que le duc de Barwick Anglais était à la tête des troupes de France & d'Eſpagne, qui ne pouvaient plus arréter les victorieux.

Philippe V, incertain de ſa deſtinée, était dans Pampelune. Charles, ſon compétiteur, groſſiſſait ſon parti & ſes forces en Catalogne.

Il était maître de l'Aragon, de la province de Valence, de Carthagéne, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglais avaient pris Gibraltar pour eux, & lui avaient donné Minorque, Ivica, & Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu' à Madrid. Gallowai y entra ſans réſiſtance, & fit proclamer roi l'archiduc Charles. Un ſimple détachement le fit auſſi proclamer à Toléde. 22 Juin 1709
Tout parut alors ſi déſeſpéré pour Philippe V, que le maréchal de Vauban, le premier des ingénieurs, le meilleur des

cito-

citoiens, homme toûjours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la cour de France d'envoier Philippe V régnèr en Amérique. On l'eût fait embarquèr avec les Espagnols attachés à son parti. L'Espagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le commerce du Pérou & du Méxique n'eût plus été que pour les Français ; dans ce revers de la famille de Louis XIV, la France eût encor trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à Versailles ; mais la constance des Castillans & les fautes des ennemis conservérent la couronne à Philippe V. Les peuples aimaient dans Philippe le choix qu'ils avaient fait, & dans sa femme, fille du duc de Savoie, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au dessus de son séxe, & une constance agissante dans le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter la zéle, & recevoir les dons que lui apportaient les peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de deux-cent-mille écus en trois semaines. Aucun des grands, qui avaient juré d'être fidelés, ne fut traître. Quand Gallowai fit proclamer l'archiduc dans Madrid, on cria *Vive Philippe*; & à Tolède, le peuple émû chassa ceux qui avaient proclamé l'archiduc.

Les Espagnols avaient jusques-là fait peu

peu d'efforts pour ſoûtenir leur roi ; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrérent en cette occaſion une eſpéce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui ſe rebutent. Il eſt difficile de dònnèr un roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglais, les Aûtrichiens, qui étaient en Eſpagne, furent harcelés partout, manquérent de vivres, firent des fautes preſque toûjours inévitables dans un païs étranger, & furent battus en détail. Enfin Philippe V, trois mois après être ſorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que ſon rival avait éprouvé de froideur & de répugnance. 22 Sept. 1706

Louis XIV redoubla ſes efforts, quand il vit que les Eſpagnols en faiſaient ; & tandis qu'il veillait à la ſûreté de toutes les côtes ſur l'océan & ſur la Méditerranée, en y plaçant des milices ; tandis qu'il avait une armée en Flandre, une auprès de Straſbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Rouſſillon ; il envoiait encor de nouvelles troupes au maréchal de Barwick dans la Caſtille.

Ce fut avec ces troupes, ſecondées des Eſpagnols, que Barwick gagna la bataille importante d'Almanza, ſur Gallowai. Ni Philippe V, ni l'archiduc, ne furent préſens 25 Avril 1707

préſens à cette journée ; & c'eſt ſurquoi le fameux comte de Peterborough, ſingulier en tout, s'écria, *Qu'on était bien bon de ſe battre pour eux*. Le duc d'Orléans, qui voulait y être & qui devait commander en Eſpagne, n'arriva que le lendemain. Mais il profita de la victoire : il prit pluſieurs places, & entre autres, Lérida, l'écueil du grande Gondé.

D'un autre côté, le maréchal de Villars, remis à la tête des armées uniquement parce qu'on avait beſoin de lui, réparait en Allemagne le malheur de la journée d'
22 Mai 1707 Hochſtet. Il avait forcé les lignes de Stolhoffen au de-là du Rhin, diſſipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieuës à la ronde, pénétré juſqu'au Danube. Ce ſuccès paſſager faiſait reſpirer ſur les frontiéres de l'Allemagne. Mais en Italie tout était perdu. Le roiaume de Naples, ſans défenſe & accoûtumé à changer de maître, était ſous le joug des victorieux ; & le pape, qui n'avait pu empêcher que les troupes Allemandes paſſaſſent par ſon territoire, voiait, ſans oſer murmurer, que l'empereur ſe fit ſon vaſſal malgré lui. C'eſt un grand éxemple de la force des opinions reçuës & du pouvoir de la coûtume, qu'on puiſſe toûjours s'emparer de Naples ſans conſul-

ter

ter le pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

Pendant que le petit-fils de Louis XIV perdait Naples, l'aieul était sur le point de perdre la Provence & le Dauphiné. Déja le duc de Savoie & le prince Eugéne y étaient entrés par le col de tende. Louis XIV voiait, avec une indignation douloureuse, que ce même duc de Savoie, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, & le prince Eugéne, qui avait été élevé dans sa cour, fussent prêts de lui enlever Toulon & Marseille.

Toulon était assiégé & pressé : une flote Anglaise, maîtresse de la mèr, était devant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précautions & de concert auraient fait tomber Toulon. Marseille sans défense n'aurait pas tenu ; & il était vraisemblable que la France allait perdre deux provinces. Mais rarement le vraisemblable arrive. On eut le tems d'envoier des secours. On avait détaché des troupes de l'armée du maréchal de Villars, dès que ces provinces avaient été menacées ; & on sacrifia les avantages qu'on avait en Allemagne, pour sauver un partie de la France. Le païs, par où les ennemis pénétraient, est sec, stérile, hérissé de montagnes ; les vivres rares ; la retraite

Août 1707

difficile. Les maladies, qui désolérent l'armée ennemie, combattirent encor pour
22 Août 1707 Louis XIV. Le siege de Toulon fut levé, & bientôt la Provence délivrée, & le Dauphiné hors de danger. Tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le païs. Charles-quint y avait échoué ; & de nos jours les troupes de la reine de Hongrie y échouérent encore.

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux Français : elle avait ravagé une grande etenduë de terrain, & divisé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas, que dans un tems d'épuisement & lorsque la France comptait pour un grand succès d'être échapée à une invasion, Louis XIV aurait assez de grandeur & de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépérissement de ses forces maritimes, & malgré les flotes des Anglais, qui couvraient la mèr. Ce projet fut proposé par des Ecossais attachés au fils de Jacques II. Le succès ètait douteux ; mais Louis XIV envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en ſoûtenait le fardeau ſi difficilement en tant d'autres endroits ; & tenter de rétablir du moins ſur le trône d'Ecoſſe le fils de Jacques II, pendant qu'on pouvait à peine maintenir Philippe V ſur celui d'Eſpagne ; c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas deſtituée de vraiſemblance.

Parmi les Ecoſſais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de Londres, gémiſſaient d'être dans la dépendance des Anglais. Leurs vœux ſecrets appellaient unanimement le deſcendant de leurs anciens rois, chaſſé au berceau des trônes d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, & à qui on avait diſputé juſqu'à ſa naiſſance. On lui promit, qu'il trouverait trente-mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait ſeulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque ſecours de la France.

Louis XIV, qui dans ſes proſpérités paſſées avait fait tant d'efforts pour le pére, en fit autant pour le fils, dans le tems même de ſes revers. Huit vaiſſeaux de guerre, ſoixante & dix bâtimens de transport, furent préparés à Dunkerque. Six mille hommes furent embarqués. Le comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon, Mars 1708

tignon, commandait les troupes. Le chevalier de Forbin-janson, l'un des plus grands hommes de mèr, conduisait la flote. La conjoncture paraissait favorable; il n'y avait en Ecosse que trois-mille hommes de troupes réglées. L'Angleterre était dégarnie. Ses soldats étaient occupés en Flandre sous le duc de Marleborough. Mais il fallait arriver; les Anglais avaient en mèr une flote de près de cinquante vaisseaux de guerre. Cette enterprise fut entiérement semblable à celle que nous avons vuë en 1744, en faveur du petit-fils de Jacques second. Elle fut prévenuë par les Anglais. Des contre-tems la dérangérent. Le ministére de Londres eut même le tems de fair revenir douze bataillons de Flandre. On se saisit dans Edimbourg des hommes les plus suspects. Enfin le prétendant s'étant présenté aux côtés d'Ecosse & n'aiant point vu les signaux convenus; tout ce que put faire le chevalier de Forbin, ce fut de le ramenèr à Dunkerque. Il sauva la flote; mais tout le fruit de l'enterprise fut perdu. Il n'y eut que Matignon, qui gagna à cette enterprise. Aiant ouvert les ordres de la cour en pleine mèr, il y vit les provisions de maréchal de France; récompense de ce qu'il voulut & de ce qu'il ne put faire.

Si

Si jamais il y eut une vision absurde, c'est celle de quelques historiens, qui ont prétendu que la reine Anne était d'intelligence avec son frére. Il y a de l'imbécillité à supposer, qu'elle invitât son compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems. On a cru qu'elle le favorisait alors, parce que depuis elle le regarda en secret comme son héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur ?

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaises, le roi crut qu'en faisant paraître le duc de Bourgogne son petit-fils à la tête des armées de Flandre, la présence de l'héritier présomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à se perdre. Ce prince d'un esprit ferme & intrépide, était pieux, juste & philosophe. Il était fait pour commander à des sages. Eléve de l'archévêque de Cambrai, il aimait ses devoirs : il aimait les hommes ; il voulait les rendre heureux. Instruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plustôt comme le fléau du genre humain & comme une nécessité malheureuse, que comme une source de véritable gloire. On opposa ce prince philosophe au duc de Marleborough : on lui donna pour l'aider le duc de Vendôme. Il arriva ce qu'on ne voit que trop

ſouvent : le grand capitaine ne fut pas aſſez écouté, & le conſeil du prince balança ſouvent les raiſons du général. Il ſe forma deux partis : & dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un ; celui de la cauſe commune. Le prince Eugéne était alors ſur le Rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec Marleborough, il n'eûrent jamais qu'un ſentiment.

Le duc de Bourgogne était ſupérieur en forces : la France, que l'Europe croiait épuiſée, lui avait fourni une armée de près de cent-mille hommes ; & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt-mille. Il avait encor l'avantage des négociations, dans un païs ſi long-tems Eſpagnol, fatigué de garniſons Hollandaiſes, & où beaucoup de citoiens penchaient pour Philippe V. Des intelligences lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres. Mais les manœuvres de guerre firent évanoüir le fruit des manœuvres de politique. La diviſion, qui mettait de l'incertitude dans le conſeil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, & que deux heures après on rebrouſſa vers l'Eſcaut, à Oudenarde. Ainſi on perdit du tems. On trouva le prince Eugéne & Marleborough qui n'en perdaient point, & qui
11 Juil, 1708 étaient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde. Ce n'était pas une grande bataille ;

taille; mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multipliérent. Les régimens allaient où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre-mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

L'armée découragée se retira sans ordre, sous Gand, sous Tournai, sous Ypres, & laissa tranquilement le prince Eugéne, revenu du Rhin, assiéger Lille avec une armée moins nombreuse.

Mettre le siége devant une ville aussi grande & aussi fortifiée que Lille, sans être maître de Gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'Ostende, sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite au hazard d'être à tout moment surpris; c'est ce que l'Europe appella une action téméraire, mais que la mésintelligence & l'esprit d'incertitude, que régnaient dans l'armée Française, rendirent excusable. C'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les escortaient, & qui devaient être battuës par un nombre supérieur, furent victorieuses. L'armée du duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encor impar-

faits, ne les attaqua pas. Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'Europe, qui croiait le duc de Bourgogne plus en état d'assiéger Eugéne & Marleborough, que ces généraux en état d'assiéger Lille. Le maréchal de Boufiers la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoûtumérent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix ; & qu'une bombe, qui tomba près de la sale de la comédie, n'interrompit point le spectacle.

Le maréchal de Boufiers avait mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquiles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui merita l'estime des ennemis, les cœurs des citoiens, & les récompenses du roi. * Les historiens, ou plustôt les écrivains de Hollande, qui ont affecté de la blâmer, auraient dû se souvenir, que quand on contredit

* Telle est l'histoire qu'un libraire, nommé Vanduren, fit écrire par le jésuite la Motte réfugié en Hollande sous le nom de la Hode, continuée par la Martiniére, le tout sur les prétendus mémoires d'un comte de .... secrétaire d'état.

redit la voix publique, il faut avoir été témoin & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance.

Cependant l'armée, qui avait regardé faire le siége de Lille, se fondait peu à peu; elle laissa prendre ensuite Gand, Bruges, & tous ses postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les officiers, attachés au duc de Vendôme, reprochaient toutes ces fautes au conseil du duc de Bourgogne; & ce conseil rejettait tout sur le duc de Vendôme. Les esprits s'aigrissaient par le malheur. Un courtisan du duc de Bourgogne dit un jour au duc de Vendôme: *voilà ce que c'est, que de n'aller jamais à la messe; aussi vous voiez quelles sont nos disgraces.* "Croiez vous, lui répondit le duc de Vendôme, que Marleborough y aille plus souvent que moi?" Les succès rapides des alliés enflaient le cœur de l'empereur Joseph. Despotique dans l'empire, maître de Landau, il voiait le chemin de Paris presque ouvert par la prise de Lille. Déja même un parti Hollandais avait eû la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'à Versailles, & avait, sous les fenêtres du château, enlevé le premier écuier du roi, croiant se saisir de la personne du Dauphin, pére du duc de Bourgogne. La terreur était dans Paris. L'empereur avait autant d'es-

pérance au moins d'établir son frére Charles en Espagne, que Louis XIV. d'y conserver son petit-fils.

Déja cette succession, que les Espagnols avaient voulu rendre indivisible, était partagée entre trois têtes. L'empereur avait pris pour lui la Lombardie & le roiaume de Naples. Charles son frére avait encor la Catalogne & une partie de l'Aragon. L'empereur força alors le pape Clément XI. à reconnaître l'archiduc pour roi d'Espagne. Ce pape, dont on disait qu'il ressemblait à saint-pierre, parce qu'il affirmait, niait, se repentait & pleurait, avait toûjours reconnu Philippe V. à l'éxemple de son prédécesseur; & il était attaché à la maison de Bourbon. L'empereur l'en punit; en déclarant dependans de l'empire, beaucoup de fiéfs qui relevaient jusqu'alors de papes, & surtout Parme & Plaisance; en ravageant quelques terres ecclésiastiques; en se saisissant de la ville de Comacchio. Autrefois un pape eût excommunié tout empereur, qui lui aurait disputé le droit le plus leger; & cette excommunication eût fait tomber l'empereur du trône. Mais la puissance des clez étant réduite au point où elle doit l'être, Clément XI. animé par la France, avait osé un moment se servir de la puissance du Glaive. Il ar-

ma

ma & s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, sous un gouvernement tout sacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. Il désarma ; il laissa Comacchio en dépôt à l'empereur ; il consentit à écrire à l'archiduc, *à notre très chèr fils roi catholique en Espagne*. Une flote Anglaise dans la Méditerrannée, & les troupes Allemandes sur ses terres, le forcérent bientôt d'écrire, *à notre tres chèr fils Charles roi des Espagnes*. Ce suffrage du pape, qui n'était rien dans l'empire d'Allemagne, pouvait quelque chose sur le peuple Espagnol, à qui on avait fait accroire, que l'archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

Restait à la monarchie Espagnole, au de-là du continent, l'île de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flote Anglaise Août. donna la Sardaigne à l'empereur ; car les 1708 Anglais voulaient que l'archiduc n'eût que l'Espagne. Leurs armes faisaient alors les traités de partage. Ils réservérent la conquête de la Sicile pour un autre tems, & aimérent mieux emploier leurs vaisseaux à chercher sur les mèrs les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques uns, qu'à donnèr à l'empereur de nouvelles terres.

La France était auſſi humiliée que Rome & plus en danger : les reſſources s'épuiſaient ; le crédit était anéanti ; les peuples, qui avaient idolâtré leur roi dans ſes proſpérités, murmuraient contre Louis XIV. malheureux.

Des partiſans, à qui le miniſtére avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ſes beſoins preſſans, s'en graiſſaient du malheur public, & inſultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prété était diſſipé. Sans l'induſtrie hardie de quelques négocians, & ſurtout de ceux de Saint-Malo, qui allérent au Pérou, & rapportérent trente millions dont ils prétérent la moitié à l'état, Louis XIV. n'aurait pas eû dequoi païer ſes troupes. La guerre avait ruiné l'état : & des marchands le ſauvérent. Il en fut de même en Eſpagne. Les galions, qui ne furent pas pris par les Anglais, ſervirent à défendre Philippe. Mais cette reſſource de quelques mois ne rendait par les recruës de ſoldats plus faciles. Chamillard, élevé au miniſtére des finances & de la guerre, remit le dernier entre les mains de monſieur Voiſin, depuis chancelier, qui avait été intendant de frontiére. Les armées n'en furent guéres mieux pourvuës, ni plus encouragées. Le même Chamillard aiant enſuite renoncé aux finan-

Fév. 1708

ces,

ces, * ſon ſucceſſeur Des-marêts ne pouvait rétablir un crédit anéanti. Le cruel hivèr de 1709 acheva de déſeſpérer la nation. Les oliviers, qui ſont une grande reſſource dans le midi de la France, périrent. Preſque tous les arbres fruitiers gelérent. Il n'y eut point d'eſpérance de recolte. On avait très peu de magaſins. Les grains, qu'on pouvait faire venir à grands frais des échelles du Levant & de l'Afrique, pouvaient être pris par les flotes ennemies, auſquelles on n'avait preſque plus de vaiſſeaux de guerre à oppoſer. Le fléau de cet hivèr cruel était général dans l'Europe : mais les ennemis avaient plus de reſſources. Les Hollandais ſur tout, qui ont été ſi long-tems les facteurs des nations, avaient aſſez de magaſins pour mettre les armées floriſſantes des alliés dans l'abondance ; tandis que les troupes de France, diminuées & découragées, ſemblaient devoir périr de miſére.

* L'hiſtoire de l'exjéſuite la Motte, rédigée par la Martiniére, dit que monſieur de Chamillard fut déſtitué du miniſtére des finances en 1703 ; & que la voix publique y appella le maréchal d'Harcourt. Les fautes de cet hiſtorien ſont ſans nombre.

Louis XIV, qui avait déja fait quelques avances pour la paix, se détermina, dans ces circonstances funestes, à envoièr à la Haie son principal ministre, le marquis de Torci-colbert, assisté du président Rouillé. La démarche était humiliante. Ils virent d'abord à Anvers deux bourguemestres d'Amsterdam, l'un nommé Buis, l'autre Venderdussen, qui parlérent en vainqueurs, & qui rendirent aux ministres du plus fièr de tous les rois, toutes les hauteurs dont ils avaient été accablés en 1672.

Les Etats Généraux n'avaient plus de stathouder depuis la mort du roi Guillaume; les magistrats Hollandais, qui appellaient déja leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de rois. Les quatre commissaires Hollandais, députés à l'armée, traitaient avec fierté trente princes d'Allemagne à leur solde. *Qu'on fasse venir Holstein*, disaient-ils: *qu'on dise à Hesse de nous venir parler*. Ainsi s'expliquaient des marchands, qui dans la simplicité de leurs vétemens & dans la frugalité de leurs repas, se plaisaient à écrasèr à la fois l'orgueil Allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand roi autrefois leur vainqueur. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par ces démonstrations de su-

périorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puissance : ils voulaient, que leur état eût en souveraineté dix villes en Flandre, entre autres, Lille qui était entre leurs mains, & Tournai qui n'y était pas encore. Ainsi les Hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non seulement aux dépens de la France, mais encor aux dépens de l'Aûtriche, pour laquelle ils combattaient ; comme Venise avait autrefois augmenté son territoire des terres de tous ses voisins. L'esprit républicain est au fond aussi ambitieux que l'esprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après : car, lorsque ce fantôme de négociation fut évanoui ; lorsque les armes des alliés eûrent encor de nouveaux avantages, le duc de Marleborough, plus maître alors que sa souveraine en Angleterre & gagné par la Hollande, fit conclure avec les États Généraux en 1709, un traité, par lequel ils resteraient maîtres de toutes les villes frontiéres qu'on prendrait sur la France, auraient garnison dans vingt places de la Flandre aux dépens du païs, dans Hui, dans Liege & dans Bonne, & auraient en toute souveraineté la haute Gueldre. Ils seraient devenus en effet souverains des dix-sept provinces des Païs-Bas ; ils auraient dominé dans Liege

& dans Cologne. C'eſt ainſi qu'ils voulaient s'aggrandir ſur les ruines même de leurs alliés. Ils nourriſſaient déja ces projets élevés, quand le principal miniſtre de France vint leur demander la paix. Il ne faut pas être ſurpris, s'il fut reçu avec dédain.

De ces préliminaires d'abaiſſement, le miniſtre de Louis XIV alla à la Haie recevoir, au nom de ſon maître, le comble de l'outrage. Il y vit le prince Eugéne, le duc de Marleborough, & le penſionnaire Heinſius. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le prince y trouvait ſa grandeur & ſa vangeance ; le ſecond, ſa gloire & une fortune immenſe, qu'il aimait également ; le troiſiéme, gouverné par les deux autres, ſe regardait comme un Spartiate, qui abaiſſait un roi de Perſe. Ils propoſérent, non pas une paix, mais une trève ; & pendant cette trève, une ſatisfaction entiére pour tous leurs alliés, & aucune pour les alliés du roi ; à condition que le roi ſe joindrait à eux pour chaſſer d'Eſpagne ſon propre petit-fils dans l'eſpace de deux mois, & que pour ſûreté il commencerait par cédèr à jamais dix villes aux Hollandais dans la Flandre, par rendre Straſbourg
22 Mai & Briſac, & par renoncèr à la ſouve-
1709 raineté de l'Alſace. Louis XIV ne s'était

s'était pas attendu, quand il refusait autrefois une compagnie de cavalerie au prince Eugéne, quand Churchil n'était pas encor colonel en Angleterre, & qu'à peine le nom de Heinsius lui était connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles loix. Le marquis de Torci repartit sans avoir même négocié, & rapporta au roi les ordres de ses ennemis. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux ; il adressa une lettre circulaire, par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encor soûtenir, il excitait leur indignation, leur honneur, & même leur pitié. Les politiques dirent, que Torci n'était allé s'humiliér à la Haie, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier Louis XIV aux yeux de l'Europe, & pour animer les Français par une juste ressentiment ; mais le fait est, qu'il n'y était allé que pour demander la paix. On laissa même encor quelques jours le président Rouillé à la Haie, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes; & pour toute réponse, les états ordonnérent á Rouillé de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des reponses si dures, dit à Rouillé : *Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à*

mes

mes ennemis qu'à mes enfans. Il ſe prépara donc à tentèr encor la fortune en Flandre. La famine, qui déſolait les campagnes, fut une reſſource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain, ſe firent ſoldats. Beaucoup de terres reſtérent en friche; mais on eut une armée. Le maréchal de Villars, qu'on avait envoié commander l'année précédente en Savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eû quelques petits ſuccès, fut rappellé en Flandre, comme celui en qui l'état mettait ſon eſpérance.

Déja Marleborough avait pris Tournai, dont Eugéne avait couvert le ſiége. Déja ces deux généraux marchaient pour inveſtir Mons. Le maréchal de Villars s'avança pour les empécher. Il avait avec lui le maréchal de Boufiers, ſon ancien, qui avait demandé à ſervir ſous lui. Boufiers aimait véritablement le roi & la patrie. Il prouva en cette occaſion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'eſprit) que dans un état monarchique, & ſurtout ſous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a ſans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthouſiaſme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur.

Dès que les Français s'avancèrent pour s'op-

s'oppoſer à l'inveſtiſſement de Mons, les alliés vinrent les attaquer près des bois de blangiès & du village de Malplaquet.

Les deux armées étaient chacune d'environ quatre-vingt-mille combattans ; mais celle des alliés était ſupérieure de quarante-deux bataillons. Les Français traînaient avec eux quatre-vingt piéces de canon ; les alliés cent-quarante. Le duc de Marleborough commandait l'aîle droite, où étaient les Anglais & les troupes Allemandes à la ſolde d'Angleterre : le prince Eugéne était au centre : Tilli & un comte de Naſſau, à la gauche avec les Hollandais.

Le maréchal de Villars prit pour lui la 11
gauche, & laiſſa la droite au maréchal de Sept.
Boufiers. Il avait retranché ſon armée à 1709
la hâte, manœvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, longtems malheureuſes, dont la moitié était compoſée de nouvelles recruës, & convenable encor à la ſituation de la France, qu'une défaite entiére eût miſe aux derniers abois. Quelques hiſtoriens ont blâmé le général dans ſa diſpoſition ; *Il devait*, diſaient-ils, *paſſer une large trouée au lieu de la laiſſer devant lui*. Ceux, qui de leur cabinet jugent ainſi ce qui ſe paſſe ſur un champ de bataille, ne ſont-ils pas trop habiles? un retranchement

Tout ce que je ſai, c'eſt ce que le maré-

réchal dit lui-même, que les ſoldats, qui aiant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jettérent une partie pour courir plus legérement au combat. Il y a eû depuis pluſieurs ſiécles peu de batailles plus diſputées & plus longues ; aucune plus meurtriére. Je ne dirai autre choſe de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattaient les Hollandais, fut preſque toute détruite & même pourſuivie la baionnette au bout du fuſil. Marleborough à la droite, faiſait, ſoûtenait les plus grands efforts. Le maréchal de Villars dégarnit un peu ſon centre, pour s'oppoſer à Marleborough ; & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés. Le régiment des gardes, qui les défendait, ne réſiſta pas. Le maréchal, en accourant de ſa gauche à ſon centre, fut bleſſé, & la bataille fut perduë. Le champ était jonché de près de trente-mille morts ou mourans.

On marchait ſur les cadavres entaſſés ſurtout au quartier des Hollandais. La France ne perdit guères plus de huit-mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laiſſérent environ vingt & un mille tués ou bleſſés. Mais le centre étant forcé,

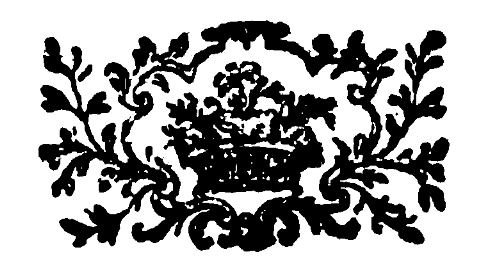
forcé, les deux aîles coupées ; ceux, qui avaient fait le plus grand carnage, furent les vaincus.

Le maréchal de Boufiers * fit la retraite en bon ordre, aidé du prince de Tingri-montmorenci, depuis maréchal de Luxembourg, héritier du courage de ses pères. L'armée se retira entre le Quênoi, & Valenciennes, emportant plusieurs drapeaux & étendarts pris sur les ennemis. Ces dépouilles consolérent Louis XIV : & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir disputée si longtems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le maréchal de Villars, en revenant à la cour, assûra le roi, que sans sa blessure il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce général persuadé : mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'essaïat pas d'empécher, que ceux qui n'avaient eù d'autre avantage que celui de couchèr au milieu de leurs morts, allassent faire le siége de Mons. Les Hollandais craig-

* Dans le livre intitulé, *Mémoires du maréchal de Barwick*, il est dit que le maréchal de Barwick fit cette retraite. C'est ainsi que tant de mémoires sont écrits.

craignirent pour cette entreprise. Ils hésitérent. Mais le nom de bataille perduë impose aux vaincus, & les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire ; & le soldat, à qui on dit qu'il a été battu, craind de l'être encore.
11 Oct. 1709 Ainsi Mons fut assiégé & pris, & toûjours pour les Hollandais qui le gardérent, ainsi que Tournai & Lille.



CHA-



CHAPITRE VINGT-UNIÉME.

LOUIS XIV continuë à demander la paix & à se défendre; le duc de Vendôme affermit le roi d'Espagne sur le trône.

NON seulement les ennemis avançaient ainsi pié-à-pié, & faisaient tomber de ce côté toutes les barriéres de la France; mais ils prétendaient, aidés du duc de Savoie, aller surprendre la Franche-Comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du roiaume. Le général Merci, Chargé de faciliter cette entreprise en entrant dans la Haute-Alsace par Bâle, fut heureusement arrété

près

près de l'île de Neubourg ſur le Rhin, par le comte, depuis maréchal du Bourg.
26 Août. 1709 Je ne ſai par quelle fatalité ceux, qui ont porté le nom de Merci, ont toûjours été auſſi malheureux qu'eſtimés. Celui-ci fut vaincu de la maniére la plus complette. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie : mais on n'en craignait pas moins du côté de la Flandre ; & l'entérieur du roiaume était dans un état ſi languiſſant, que le roi demanda encor la paix en ſuppliant. Il offrait de reconnaître l'archiduc pour roi d'Eſpagne, de ne donnèr aucun ſecours à ſon petit-fils, & de l'abandonnèr à ſa fortune ; de donner quatre places en ôtage ; de rendre Straſbourg & Briſac ; de renoncèr à la ſouveraineté de l'Alſace, & de n'en garder que la préfecture ; de raſer toutes ces places depuis Bâle juſqu'à Philipſbourg ; de combler le port, ſi longtems redoutable, de Dunkerque, & d'en raſer les fortifications ; de laiſſer aux Etats Généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Voilà, en partie, les points qui devaient ſervir de fondemens à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encor avoir le triomphe de diſcuter les ſoumiſſions de Louis XIV. On permit à ſes plénipoten-
tiaires

tiaires de venir, au commencement de 1710, porter dans la petite ville de Gertrudenberg, les priéres de ce monarque. Il choisit le maréchal d'Uxelles, homme froid, taciturne, d'un esprit plus sage qu'élévé & hardi ; & l'abbé, depuis cardinal de Polignac, l'un des plus beaux esprits & des plus éloquens de son siécle, qui imposait par sa figure & par ses graces. L'esprit, la sagesse, l'éloquence, ne sont rien dans les ministres, lorsque le prince n'est pas heureux. Ce sont les victoires qui font les traités. Les ambassadeurs de Louis XIV furent plustôt confinés qu'admis à Gertrudenberg. Les députés venaient entendre leurs offres & les rapportaient à la Haie au prince Eugéne, au duc de Marleborough, au comte de Zinzendorf ambassadeur l'empereur ; & ces offres étaient toûjours reçuës avec mépris. On leur insultait par des libelles outrageans, tous composés par des réfugiés Français devenus plus ennemis de la gloire de Louis XIV, que Marleborough & Eugéne.

Les plénipotentiaires de France poussérent l'humiliation jusqu'à promettre que le roi donnerait de l'argent pour détrôner Philippe V, & ne furent point écoutés. On exigea que Louis XIV, pour preliminaires, s'engageât seul à chasser d'Es-

pagne ſon petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette inhumanité abſurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inſpirée par de nouveaux ſuccès.

Tandis que les alliés parlaient ainſi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de Louis XIV, ils prenaient la ville de Douai. Ils s'emparérent bientôt après de Béthune, d'Aire, de Saint-venant; & le lord Stairs propoſa d'envoier des partis juſqu'à Paris.

Preſque dans le même tems, l'armée de l'archiduc commandée par Gui de Staremberg, le général Allemand qui avait le plus de réputation après le prince Eugéne, remporta près de Saragoſſe une 20 Août 1710 victoire complette, ſur l'armée en qui le parti de Philippe V. avait mis ſon eſpérance, & à la tête de laquelle était le marquis de Bay, général malheureux. On remarqua encore, que les deux princes qui ſe diſputaient l'Eſpagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne ſe trouvérent pas à cette bataille. De tous les princes, pour qui on combattait en Europe, il n'y avait alors que le duc de Savoie qui fît la guerre par lui-même. Il était triſte, qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ſes deux filles, dont il voulait détrôner l'une pour acqué-

rir

rir en Lombardie un peu de terrain, ſur lequel l'empereur Joſeph lui faiſait déja des difficultiés, & dont on l'aurait dépouillé à la premiére occaſion.

Cet empereur était heureux par-tout, & n'était nulle-part modéré dans ſon bonheur. Il démembrait de ſa ſeule autorité la Baviére ; il en donnait les fiéfs à ſes parens & à ſes créatures. Il dépouillait le jeune duc de la Mirandole en Italie ; & les princes de l'Empire lui entretenaient une armée vers le Rhin, ſans penſer qu'ils travaillaient à cimentèr un pouvoir qu'ils craignaient : tant était encor dominante dans les eſprits, la vieille haine contre le nom de Louis XIV, qui ſemblait le prémier des intérêts. La fortune de Joſeph le fit encor triompher des mécontens de Hongrie. La France avait ſuſcité contre lui le prince Ragotſki, armé pour ſes prétenſions & pour celles de ſon païs. Ragotſki fut battu ; ſes villes priſes ; ſon parti ruiné. Ainſi Louis XIV était également malheureux au-dehors, au-dedans, ſur mèr & ſur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues ſecrettes.

Toute l'Europe croiaít alors, que l'archiduc Charles frére de l'heureux Joſeph, régnerait ſans concurrent en Eſpagne.

l'Eu-

L'Europe était menacée d'une puiſſance plus terrible que celle de Charles-quint ; & c'était l'Angleterre longtems ennemie de la branche d'Aûtriche-Eſpagnole, & la Hollande ſon eſclave révoltée, qui s'épuiſaient pour l'établir. Philippe V, réfugié à Madrid, en ſortit encor, & ſe retira à Valladolid ; tandis que l'archiduc Charles fit ſon entrée en vainqueur dans la capitale.

Le roi de France ne pouvait plus ſecourir ſon petit-fils ; il avait été obligé de faire en partie ce que ſes ennemis éxigeaient à Gertrudenberg ; d'abandonner la cauſe de Philippe, en faiſant revenir, pour ſa propre défenſe, quelques troupes demeurées en Eſpagne. Lui-même à peine pouvait réſiſter vers la Savoie, vers le Rhin, & ſur-tout en Flandre, où ſe portaient les plus grands coups.

L'Eſpagne était encor bien plus à plaindre que la France. Preſque toutes ſes provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenſeurs. Elle était attaquée par le Portugal. Son commerce périſſait. La diſette était générale. Mais cette diſette fut plus funeſte aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étenduë de païs l'affection des peuples refuſait tout aux Aûtrichiens,

chiens, & donnait tout à Philippe. Ce monarque n'avait plus, ni troupes, ni général de la part de la France. Le duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était devenu son ennemi. Il est certain, que malgré l'affection de la ville de Madrid pour Philippe, malgré la fidélité de beaucoup de grands & de toute la Castille, il y avait contre lui un grand parti en Espagne. Tous les Catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'Aragon était aussi gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement: une autre haïssait plus l'archiduc, qu'elle n'aimait Philippe. Le duc d'Orléans, du même nom de Philippe, mécontent d'ailleurs des ministres Espagnols, & plus mécontent de la princesse des Ursins qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le païs qu'il était venu défendre; & lorsque Louis XIV avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parlait déja en Espagne d'une abdication, le duc d'Orléans se crut digne de remplir la place, que Philippe V semblait devoir quitter. Il avait à cette place des droits, que le testament du feu roi d'Espagne avait négli-

gligés, & que son pére avait maintenus par une protestation.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône, en cas que Philippe V en descendît. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'Espagnols, empressés à se ranger sous les drapeaux d'un prince qui savait combattre. Cette entreprise, si elle eût réussi, pouvait ne pas déplaire aux puissances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'Espagne & la France réunies dans une même main; & elle aurait apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le duc d'Orléans était à Versailles. Ses agens furent emprisonnés en Espagne. Philippe V. ne pardonna pas à son parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eû la pensée de lui succéder. La France cria contre le duc de Orléans. Monseigneur, pére de Philippe V opina dans le conseil, qu'on fît le procès à celui qu'il regardait comme coupable : mais le roi aima mieux ensevelir dans le silence un projet informe & excusable, que de punir son neveu dans le tems qu'il voiait son petit-fils touchèr à sa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de Sara-

Saragoſſe, le conſeil du roi d'Eſpagne & la pluſpart des grands, voiant qu'ils n'avaient aucun capitaine à oppoſer à Staremberg qu'on regardait comme un autre Eugéne, écrivirent en corps à Louis XIV, pour lui demander le duc de Vendôme. Ce prince, retiré dans Anet, partit alors ; & ſa préſence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en Italie, & que la malheureuſe campagne de Lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les Eſpagnols. Sa popularité, ſa libéralité qui allait juſqu'à la profuſion, ſa franchiſe, ſon amour pour les ſoldats, lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Eſpagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à Bertrand du Gueſclin. Son nom ſeul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent ; les communautés des villes, des villages & des religieux, en donnérent. Un eſprit d'enthouſiaſme ſaiſit la nation. Les débris de la bataille de Saragoſſe ſe rejoignirent Août.
ſous lui à Valladolid. Tout s'empreſſa de 1710
fournir des recruës. Le duc de Vendôme, ſans laiſſer ralentir un moment cette nouvelle ardeur, pourſuit les vainqueurs, raméne le roi à Madrid, oblige l'ennemi de ſe retirer vers le Portugal, le ſuit, paſſe le Tage à la nage, fait priſonnier 9
dans Brihuega Stanhope avec cinq-mille Dec.
1710.
 Anglais;

Anglais, atteind le général Staremberg, & le lendemain lui livre la bataille de Villaviciosa. Philippe V, qui n'avait point encor combattu avec ses autres généraux, animé de l'esprit du duc de Vendôme, se met à la tête de l'aîle droite. Le général prend la gauche. Il remporte une victoire entiére, de sorte qu'en quatre mois de tems, ce prince, qui était arrivé quand tout était désespéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe.

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus sourde & non moins décisive se préparait en Angleterre. Sara Jennings, duchesse de Marleborough, gouvernait la reine Anne ; & le duc gouvernait l'état. Il avait en ses mains les finances, par le grand trésorier Godolphin, beaupére d'une de ses filles. Sunderland secretaire d'état, son gendre, lui soûmettait le cabinet. Toute la maison de la reine, où commandait sa femme, était à ses ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les Whigs & les Toris, divisaient l'Angleterre ; les Whigs, à la tête desquels il était, faisaient tout pour sa grandeur ; & les Toris avaient été forcés à l'admirer & à se taire. Il n'est pas indigne de l'histoire, d'ajoû-

d'ajoûter que le duc & la duchesse étaient les plus belles personnes de leur tems : & que cet avantage séduit encor la multitude, quand il est joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la Haie que le grand pensionnaire ; & il influait beaucoup en Allemagne. Négociateur & général toûjours heureux ; nul particulier n'eut jamais une puissance & une gloire si étenduës. Il pouvait encor affermir son pouvoir par ses richesses immenses, acquises dans le commandement. J'ai entendu dire à sa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui restait sans aucune grace de la cour, soixante & dix-mille piéces de revenu, qui font environ quinze-cent-mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eû autant d'œconomie que de grandeur, il pouvait se faire un parti, que la reine Anne n'aurait pu détruire ; & si sa femme avait eû plus de complaisance, jamais la reine n'eût brisé ses liens. Mais le duc ne put jamais triompher de son goût pour les richesses, ni la duchesse de son humeur. La reine l'avait aimée avec une tendresse, qui allait jusqu'à la soûmission & à l'abandonnement de toute volonté. Dans de pareilles liaisons, c'est d'ordinaire du côté des souverains que

 vient

vient le dégoût. Le caprice, la hauteur, l'abus de la ſupériorité; ce ſont eux qui font ſentir le joug, & c'était la ducheſſe de Marleborough qui l'appeſantiſſait. Il fallait une favorite à la reine Anne; elle ſe tourna du côté de myladi Maſham, ſa dame d'atour. Les jalouſies de la ducheſſe éclaterent. Quelques paires de gands d'une façon ſinguliére qu'elle refuſa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laiſſa tombèr en ſa préſence par une mépriſe affectée ſur la robe de madame Maſham, changérent la face de l'Europe. Les eſprits s'aigrirent. Le frére de la nouvelle favorite demanda au duc un régiment; le duc le refuſa, & la reine le donna. Les Toris ſaiſirent cette conjoncture, pour tirer la reine de cet eſclavage domeſtique, pour abaiſſer la puiſſance du duc de Marleborough, changer le miniſtére, faire la paix, & rappeller, s'il ſe pouvait, la maiſon de Stuart ſur le trône d'Angleterre. Si le caractére de la ducheſſe eût pu admettre quelque ſoupleſſe, elle eût régné encore. La reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours ſous des noms empruntés. Ce myſtére & cette familiarité laiſſaient toûjours la voie ouverte à la réconciliation; mais la ducheſſe n'emploia cette reſſource, que pour tout gâter. Elle écrivit

crivit impérieusement. Elle disait dans sa lettre : *rendez-moi justice, & ne me faites point de réponse.* Elle s'en repentit ensuite : elle vint demander pardon ; elle pleura : & la reine ne lui répondit autre chose, sinon ; *Vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut sans retour. La duchesse ne parut plus à la cour ; & quelque tems après, on commença par ôter le ministére au gendre de Marleborough Sunderland, pour déposséder ensuite Godolphin, & le duc lui-méme. Dans d'autres états, cela s'appelle une disgrace : en Angleterre, c'est une révolution dans les affaires ; & la révolution était encor très difficile à opérer. Les Toris, maîtres alors de la reine, ne l'étaient pas du roiaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guéres aujourd'hui dans le Grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour distinguer les factions. Les Whigs penchaient pour le presbitérianisme. C'était la faction qui avait détrôné Jacques second, persécuté Charles deux & immolé Charles premier. Les Toris étaient pour les épiscopaux, qui favorisaient la maison de Stuart, & qui voulaient établir l'obéissance passive envers les rois, parce que les évêques en espéraient plus d'obéissan-

ce pour eux-mêmes. Il excitérent un prédicateur à précher dans la cathédrale de Saint-Paul cette doctrine, & à désigner d'une maniére odieuse l'administration de Marleborough, & le parti qui avait donné la couronne au roi Guillaume. Mais la reine, qui favorisait ce prêtre, ne fut pas assez puissante pour empécher, qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux chambres dans la sale de Westminster, & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encor plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secrettes inclinations pour son sang, r'ouvrir le chemin du trône, fermé à son frére par le parti des Whigs. Les écrivains, qui disent que Marleborough & son parti tombérent quand la faveur de la reine ne les soûtint plus, ne connaissent pas l'Angleterre. La reine, qui dèslors voulait la paix, n'osait pas même ôtèr à Marleborough le commandement des armées ; & au printems de 1711, Ma.leborough pressait encor la France, tandis qu'il etait disgracié dans sa cour. Un agent secret de la France proposait sous-main des conditions de paix à Londres ; mais le ministére nouveau de la reine n'osait encor les accepter.

Un nouvel événement, aussi imprévu que les autres, acheva ce grand ou-

vrage.

vrage. L'empereur Joseph mourut, & laissa les états de la maison d'Aûtriche, l'empire d'Allemagne, & les prétentions sur l'Espagne & sur l'Amérique, à son frére Charles, qui fut élu empereur quelques moi après. 17 Avril 1711

Au premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armaient tant de nations, commencérent à se dissipér en Angleterre, par les soins du nouveau ministére. On avait voulu empécher que Louis XIV ne gouvernât l'Espagne, l'Amérique, la Lombardie, le roiaume de Naples & la Sicile sous le nom de son petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'états dans la maison de Charles XI ? pourquoi la nation Anglaise aurait-elle épuisé ses trésors ? elle paiait plus que l'Allemagne & la Hollande ensemble. Les frais de la présente année allaient à sept-millions de livres sterling. Fallait-il qu'elle se ruinât, pour une cause qui lui était étrangére, & pour donnèr une partie de la Flandre aux Provinces-unies rivales de son commerce? toutes ces raisons, qui enhardissaient la reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation ; & un nouveau parlement étant convoqué, la reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais, en la préparant en secret, elle ne pouvait pas encor se séparer publique-

ment de ſes alliés ; & quand le cabinet négociait, Marleborough était en campagne. Il avançait toûjours en Flandre ; il forçait les lignes, que le maréchal de Villars avait tirées de Montreüil juſqu'à Valenciennes ; il prenait Bouchain ; il s'avançait au Quênoi, & de-là vers Paris il y avait à peine encore un rempart à lui oppoſer.

Sept. 1711

Ce fut dans ce tems malheureux, que le célébre du Gué-trouin, aidé de ſon courage & de l'argent de quelques marchands, n'aiant encor aucun grade dans la marine & devant tout à lui-même, équipa une petite flote, & alla prendre une des principales villes du Bréſil, Saint-Sébaſtien de Rio-Janéiro. Son équipage revint chargé de richeſſes ; & les Portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna. Mais le mal qu'on faiſait ou Bréſil, ne ſoulageait pas les maux de la France.

Sept. et Oct. 1711



CHA-

Chapitre vingt-deuxième.

Victoire du maréchal de Villars à Dènain: rétablissement des affaires: paix générale.

Les négociations, qu'on entama enfin ouvertement à Londres, furent plus falutaires. La reine envoia la comte de Strafford, ambaffadeur en Hollande, communiquer les propofitions de Louis XIV. Ce n'était plus alors à Marleborough qu'on demandait grace. Le comte de Strafford obligea les Hollandais à nommer des plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la France.

Trois particuliers s'oppoſaient toûjours à cette paix. Marleborough, le prince Eugene & Heinſius, perſiſtaient à vouloir accabler Louis XIV. Mais quand le général Anglais retourna dans Londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ſes emplois. Il trouva une nouvelle chambre-baſſe, & n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La reine, en créant de nouveaux pairs, avait affaibli le parti du duc, & fortifié celui de la couronne. Il fut accuſé, comme Scipion, d'avoir malverſé; mais il ſe tira d'affaire, à-peu-près de même, par ſa gloire & par la retraite. Il était encor puiſſant dans ſa diſgrace. Le prince Eugéne n'héſita pas à paſſer à Londres, pour ſeconder ſa faction. Ce prince reçut l'accueil qu'on devait à ſon nom & à ſa renommée, & les refus qu'on devait à ſes propoſitions. La cour prévalut : le prince Eugéne retourna ſeul achever la guerre; & c'était encor un nouvel aiguillon pour lui, d'eſpérer de nouvelles victoires, ſans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'aſſemble à Utrecht; tandis que les miniſtres de France, tant maltraités à Gertrudenberg, viennent négocièr avec plus d'égalité; le maréchal de Villars, retiré derriére des lignes, couvrait encor Arras & Cambrai. Le prince Eugéne

Eugéne prenait la ville du Quênoi, & il étendait dans le païs une armée d'environ cent-mille combattans. Les Hollandais avaient fait un effort ; & n'aiant jamais encor fourni à toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au de-là de leur contingent cette année. La reine Anne ne pouvait encor se dégagèr ouvertement ; elle avait envoié à l'armée du prince Eugéne le duc d'Ormond avec douze-mille-Anglais, & païait encor beaucoup de troupes Allemandes. Le prince Eugéne, aiant brûlé le faubourg d'Arras, s'avançait sur l'armée Française. Il proposa au duc d'Ormond de livrer bataille. Le général Anglais avait été envoié pour ne point combattre. Les négociations particuliéres entre l'Angleterre & la France avançaient. Une suspension d'armes fut publiée 19
entre les deux couronnes. Louis XIV fit Juil.
remettre aux Anglais la ville de Dunker- 1712
que, pour sûreté de ses engagemens. Le duc d'Ormond se retira vers Gand. Il voulut emmenèr avec les troupes de sa nation, celles qui étaient à la solde de sa reine ; mais il ne put se faire suivre, que de quatre escadrons de Holstein & d'un régiment Liégeois. Les troupes du Brandebourg, du Palatinat, de Saxe, de Hesse, de Danemarck, restérent sous les dra-

peaux du prince Eugéne, & furent païés par les Hollandais. L'électeur de Hanovre même, qui devait succédèr à la reine Anne, laissa malgré elle ses troupes aux alliés, & fit voir que si sa famille attendait la couronne d'Angleterre, ce n'était pas sur la faveur de la reine Anne qu'elle comptait.

Le prince Eugéne, privé des Anglais, était encor supérieur de vingt-mille hommes à l'armée Française ; il l'était par sa position, par l'abondance de ses magasins, & par neuf ans de victoires.

Le maréchal de Villars ne peut l'empécher de faire le siége de Landrecy. La France, épuisée d'hommes & d'argent, était dans la consternation. Les esprits ne se rassûraient point par les conférences d'Utrecht, que les succès du prince Eugéne pouvaient rendre infructueuses. Déja même des détachemens considérables avaient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré jusqu'aux portes de Reims.

Déja l'alarme était à Versailles, comme dans le reste du roiaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an ; le duc de Bourgogne, la duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, & portês au tombeau dans le même char ; le dernier

nier de leurs enfans Moribond ; toutes ces infortunes domeſtiques, jointes aux étrangéres & à la miſére publique, faiſaient regarder la fin du régne de Louis XIV, comme un tems marqué pour la calamité, & l'on s'attendait à plus de déſaſtres, que l'on n'avait vu auparavant de grandeur & de gloire.

Préciſément dans ce tems-là, mourut en Eſpagne le duc de Vendôme. L'eſprit de découragement, généralement répandu en France & que je me ſouviens d'avoir vu, faiſait encor redouter que l'Eſpagne, ſoûtenuë par le duc de Vendôme, ne retombât par ſa perte.

Landrecy ne pouvait pas tenir longtems. Il fut agité dans Verſailles, ſi le roi ſe retirerait à Chambort. Il dit au maréchal d'Harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la nobleſſe de ſon roiaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré ſon âge de ſoixante & quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Une faute, que fit le prince Eugéne, délivra le roi & la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ſes lignes étaient trop étenduës ; que le dépôt de ſes magaſins dans Marchiennes était trop éloigné ; que le général Albemarle, poſté à Dénain entre Marchiennes & le camp du prince, n'était pas à portée d'être ſecouru

ru aſſez tôt, s'il était attaqué. On m'a aſſûré qu'une Italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la Haie, & qui était alors entretenuë par le prince Eugéne, était dans Marchiennes; & qu'elle avait été cauſe, qu'on avait choiſi ce lieu pour ſervir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre juſtice au prince Eugéne, de penſer qu'une femme pût avoir part à ſes arrangemens de guerre. Ceux qui ſavent qu'un curé & un conſeiller de Douai nommé le Févre d'Orval, ſe promenant enſemble vers ces quartiers, imaginérent les premiers qu'on pouvait aiſément attaquer Dénain & Marchiennes, ſerviront mieux à prouver, par quels ſecrets & faibles reſſorts les grandes affaires de ce monde ſont ſouvent dirigées. Le Févre donna ſon avis à l'intendant de la province; celui-ci, au maréchal de Monteſquiou qui commandait ſous de maréchal de Villars; le général l'approuva, & l'éxécuta. Cette action fut en effet le ſalut de la France, plus encor que la paix avec l'Angleterre. Le maréchal de Villars donna le change au prince Eugéne. Un corps de dragons s'avança à la vuë du camp ennemi, comme ſi on ſe préparait à l'attaquer; & tandis que ces dragons ſe retirent enſuite vers Guiſe, le maréchal

24 Juil. 1712. marche à Dénain avec ſon armée ſur cinq

co-

colonnes. On force les retranchemens du général Albemarle, défendus par dix-ſept bataillons : tout eſt tué, ou pris. Le général ſe rend priſonnier avec deux princes de Naſſau, un prince de Holſtein, un prince d'Anhalt, & tous les officiers. Le prince Eugéne arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes ; il veut attaquèr un pont qui conduiſat à Dénain, & dont les Français étaient maîtres ; il y perd du monde, & retourne à ſon camp, après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les poſtes, vers Marchiennes le long de la ſcarpe, ſont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pouſſe à Marchiennes défenduë par quatre-mille hommes ; on en preſſe le ſiége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on 30
les fait priſonniers, & qu'on ſe rend Juil
maître de toutes les munitions de guerre 1712
& de bouche, amaſſées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la ſupériorité eſt du côté du maréchal de Villars. L'ennemi déconcerté léve le ſiége de
Landrecy, & voit reprendre Douai, le Sept.
Quênoi, Bouchain. Les frontiéres ſont en et
ſûreté. L'armée du prince Eugéne ſe re- Oct.
tire, diminuée de près de cinquante batail- 1712
lons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain juſqu'à la fin de la

campagne.

campagne. La victoire la plus signalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

Si le maréchal de Villars avait eû cette faveur populaire qu'ont eû quelques autres généraux, on l'eût appellé à haute voix le restaurateur de la France; mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait; & dans la joie publique d'un succès inespéré, l'envie prédominait encore.

Chaque progrès du maréchal de Villars hâtait la paix d'Utrecht. Le ministére de la reine Anne, responsable à sa partie & à l'Europe, ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre, ni ceux de alliés, ni la sûreté publique. Il éxigea d'abord, que Philippe V, affermi en Espagne, renonçât à ses droits sur la couronne de France, qu'il avait toûjours conservés; & que le duc de Berri son frére, héritier présomptif de la France, après l'unique arriére-petit-fils presque mourant encor qui restait à Louis XIV, renonçât aussi à la couronne d'Espagne, en cas qu'il devînt roi de France. On voulut que le duc d'Orléans fît la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encor de loi reconnuë, qui oblige les descendans à se pri-

ver

ver du droit de régner, auquel auront renoncé les péres. Ces renonciations ne ſont efficaces, que lorſque l'intérêt commun continuë de s'accorder avec elles. Mais enfin elles calmaient pour le moment préſent une tempête de douze années : & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réunie ſoûtiendrait ces renonciations, devenuës la baſe de l'équilibre & de la tranquilité de l'Europe.

On donnait par ce traité au duc de Savoie l'île de Sicile avec le tître de roi ; & dans le continent, Féneſtrelles, Exilles & la vallée de Pragelas. Ainſi on prenait, pour l'aggrandir, ſur la maiſon de Bourbon.

On donnait aux Hollandais une barriére conſidérable, qu'ils avaient toûjours déſirée : & ſi l'on dépouillait la maiſon de Bourbon de quelques domaines en faveur du duc de Savoie, on prenait en effet ſur la maiſon d'Aûtriche dequoi ſatisfaire les Hollandais, qui devaient devenir, à ſes dépens, les conſervateurs & les Maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avait égard aux intérêts de la Hollande dans le commerce. On ſtipulait ceux du Portugal.

On réſervait à l'empereur la ſouveraineté des dix provinces de la Flandre Eſpagnole, & le domaine utile des villes de

de la barriére. On lui assûrait le roiaume de Naples & la Sardaigne, avec tout ce qu'il possédait en Lombardie, & les quatre ports sur les côtes de la Toscane. Mais le conseil de Vienne se croiait trop lésé, & ne pouvait souscrire à ces conditions.

A l'égard de l'Angleterre, sa gloire & ses intérêts étaient en sûreté. Elle faisait démolir & combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalousies. L'Espagne la laissait en possession de Gibraltar & de l'île de Minorque. La France lui abandonnait la baïe d'Hudson, l'île de Terre-neuve & l'Acadie. Elle obtenait, pour le commerce en Amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux Français, qui avaient placé Philippe V sur le trône. Il faut encor compter, parmi les articles glorieux au ministére Anglais, d'avoir fait consentir Louis XIV à faire sortir de prison, ceux de ses propres sujets, qui étaient retenus pour leur religion. C'était dicter des loix, mais des loix bien respectables.

Enfin la reine Anne, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang & les secrettes inclinations de son cœur, faisait assûrér & garantir sa succession à la maison de Hanovre.

Quant aux électeurs de Baviére & de Cologne, le duc de Baviére devait retenir le duché de Luxembourg & le comté de Namur,

Namur, jufqu'à ce que fon frére & lui fuffent rétablis dans leurs électorats ; car l'Efpagne avait cédé ces deux fouverainetés au Bavarois, en dédommagement de fes pertes ; & les alliés n'avaient pris ni Namur ni Luxembourg.

Pour la France, qui démoliffait Dunkerque, & qui abandonnait tant de places en Flandre, autrefois conquifes par fes armes, & affûrées par les traités de Nimégue & de Rifwick, on lui rendait Lille, Aire, Béthune, & Saint-venant.

Ainfi il paraiffait, que le miniftére Anglais rendait juftice à tout le monde. Mais les Whigs ne la lui rendirent pas ; & la moitié de la nation perfécuta bientôt la mémoire de la reine Anne, pour avoir fait le plus grand bien qu'un fouverain puiffe jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. On lui reprocha d'avoir pu démembrer la France, & de ne l'avoir pas fait.

Tous ces traités furent fignés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du prince Eugéne, foit mauvaife politique du confeil de l'empereur ; ce monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eû certainement Landau & peut-être Strafbourg, s'il s'était prêté d'abord aux vuës de la reine Anne. Il s'obftina à la guerre, & il n'eut

n'eut rien. Le maréchal de Villars, aiant mis ce qui restait de la Flandre Française en sûreté, passa vers le Rhin, & après s'être rendu maître de Spire, de Worms,
20 Août 1713 de tous les païs d'alentour, il prend ce même Landau que l'empereur eût pu conserver par la paix; il force les lignes
20 Sept. que le prince Eugéne avait fait tirer dans le Brisgau; defait dans ses lignes le maréchal Vaubonne; assiége & prend Fri-
30 Oct. bourg, la capitale de l'Aûtriche antérieure.

Le conseil de Vienne pressait de tous côtés les secours qu'avaient promis les cercles de l'empire; & ces secours ne venaient point. Il comprit alors que l'empereur, sans l'Angleterre & la Hollande, ne pouvait prévaloir contre le France; & il se résolut trop tard à la paix.

Le maréchal de Villars, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encor la gloire de conclure cette paix a Rastat avec le prince Eugéne. C'était peut-être la premiére fois, qu'on avait vu deux généraux opposés, au sortir d'une campagne, traitèr au nom de leurs maîtres. Ils y portérent tous deux la franchise de leur caractére. J'ai oui contèr au maréchal de Villars, qu'un des premiers discours qu'il tint au prince Eugéne, fut celui-ci: *Monsieur, nous ne sommes point ennemis; vos ennemis sont à Vienne, & les miens à Versailles.*

Verſailles. En effet, l'un & l'autre eûrent toûjours dans leurs cours des cabales à combattre.

Il ne fut point queſtion dans ce traité, des droits que l'empereur réclamait toûjours ſur la monarchie d'Eſpagne, ni du vain tître de roi catholique que Charles VI prit toûjours, tandis que le roiaume reſtait aſſûré à Philippe V. Louis XIV garda Straſbourg & Landau qu'il avait offert de cédèr auparavant, Huningue & le Nouveau Briſac qu'il avait propoſé lui-même de raſer, la ſouveraineté de l'Alſace à laquelle il avait offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable; il fit rétablir dans leurs états & dans leurs rangs; les électeurs de Cologne & de Baviére.

C'eſt une choſe très remarquable, que la France, dans tous ſes traités avec les empereurs, a toûjours protégé les droits des princes & des états de l'empire. Elle poſa les fondemens de la liberté Germanique à Munſter, & fit érigèr un huitiéme électorat pour cette même maiſon de Baviére. Le traité de Nimégue confirma celui de Weſtphalie. Elle fit rendre par le traité de Riſwick, tous les biens du cardinal de Furſtemberg. Enfin par la paix d'Utrecht, elle rétablit deux électeurs. Il faut avoüer, que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la Fran-

France reçut la loi de l'Angleterre, & la fit à l'empire.

Les mémoires historiques du tems, sur lesquels on a formé les compilations de tant d'histoires de Louis XIV, disent que le prince Eugéne, en finissant les conférences, pria le duc de Villars d'embrasser pour lui les genoux de Louis XIV, & de présenter à ce monarque les assûrances du plus profond respect *d'un sujet envers son souverain.* Premiérement il n'est pas vrai, qu'un prince, petit-fils d'un souverain, soit le sujet d'un autre prince, pour être né dans ses états. Secondement, il est encor moins vrai, que le prince Eugéne, vicaire-général de l'empire, pût se dire sujet du roi de France.

Cependant chaque état se mit en possession de ses nouveaux droits. Le duc de Savoie se fit reconnaître en Sicile, sans consulter l'empereur qui s'en plaignit en vain. Louis XIV fit recevoir ses troupes dans Lille. Les Hollandais se saisirent des villes de leur barriére ; & les états du païs leur donnérent douze-cent-cinquante-mille florins par an, pour être les maîtres en Flandre. Louis XIV fit combler le port de Dunkerque, raser la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mèr, sous les yeux d'un commissaire Anglais. Les Dunkerquois, qui voiaient par là tout

leur

leur commerce périr, députérent à Londres pour implorer la clémence de la reine Anne. Il était trifte pour Louis XIV, que fes fujets allaffent demander grace à une reine d'Angleterre; mais il fut encor plus trifte pour eux, que la reine Anne fût obligée de les refufer.

Le roi, quelque-tems après, fit élargir le canal de Mardick; & au moien des éclufes, on fit un port qu'on difait déja égaler celui de Dunkerque. Le comte de Stairs, ambaffadeur d'Angleterre, s'en plaignit vivement à ce monarque. Il eft dit dans un des meilleurs livres que nous aions, que Louis XIV. répondit au lord Stairs: *Monfieur l'ambaffadeur, j'ai toûjours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas fouvenir.* Je fai de fcience certaine, que jamais Louis XIV. ne fit une réponfe fi peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les Anglais: il s'en fallait beaucoup. Il l'était chez lui; mais il s'agiffait de favoir, s'il était le maître d'éluder un traité, auquel il devait fon repos & peut-être une grande partie de fon roiaume. Ce qui eft vrai, c'eft qu'il fit interrompre les travaux de Mardick, & qu'ainfi il céda aux repréfentations de l'ambaffadeur, loin de les braver. Les ouvrages du canal de Mardick furent démolis bientôt après dans Avril 1714

la régence, & le traité accompli dans tous ſes points.

Après cette paix d'Utrecht & de Raſtat, Philippe V ne joüit pas encor de toute l'Eſpagne ; il lui reſta la Catalogne à ſoûmettre, ainſi que les îles de Majorque & d'Ivica.

Il faut ſavoir que l'empereur Charles, aiant laiſſé ſa femme à Barcelone, ne pouvant ſoûtenir la guerre d'Eſpagne, & ne voulant ni céder ſes droits ni accepter la paix d'Utrecht, était cependant convenu alors avec la reine Anne, que l'impératrice & ſes troupes, devénuës inutiles en Catalogne, feraient tranſportées ſur des vaiſſeaux Anglais. En effet la Catalogne avait été évacuée ; & Staremberg en partant s'était démis de ſon titre de vice-roi. Mais il laiſſa toutes les ſemences d'une guerre civile, & l'eſpérance d'un promt ſecours de la part de l'empereur & même de l'Angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province, imaginérent qu'ils pourraient former une république ſous une protection étrangére, & que le roi d'Eſpagne ne ferait pas aſſez fort pour les conquérir. Ils deploiérent alors ce caractére que Tacite leur attribuait il y a ſi longtems. « nation intrépide, dit-il, qui compte

„ compte la vie pour rien, quand ils ne
„ l'émploient pas à combattre."

S'ils avaient fait pour Philippe V leur roi, autant d'efforts qu'ils en firent alors contre lui; jamais l'archiduc n'eût disputé l'Espagne. Ils prouvérent par leur opiniâtre résistance, que Philippe V, délivré même de son compétiteur, ne pouvait seul les réduire. Louis XIV, qui dans les derniers tems de la guerre n'avait pu fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre Charles son concurrent, lui en envoia alors contre ses sujets révoltés. Une escadre Française bloqua le port de Barcelone, & le maréchal de Barwick l'assiégea par terre.

La reine d'Angleterre, fidéle à ses traités, ne secourut point cette ville. L'empereur d'Allemagne promit de vains secours. Les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par fanatisme. Les prêtres, les moines, coururent aux armes & sur les bréches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion. Un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq-cent ecclésiastiques moururent dans ce siége les armes à la main. On peut juger, si leurs discours & leurs éxemples avaient animé les peuples.

Ils arborérent sur la bréche un drapeau noir, & soutinrent plus d'un assaut. Enfin les assiégeans aiant pénétré, les assiégés se battirent encor de rue en rue ; & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était prise, ils demandérent encor
12 Sept. 1714 en capitulant, qu'on leur conservât tous leurs priviléges. Ils n'obtinrent que la vie & leurs biens. La plûpart de leurs priviléges leur furent ôtés. Soixante moines, condannés aux galéres, furent la seule vangeance que l'on prit. Philippe V avait traité plus rudement la petite ville de Xativa dans le cours de la guerre : on l'avait detruite de fond en comble, pour faire un éxemple. Mais si on rase une petite ville de peu d'importance, on n'en rase point une grande, qui a un beau port de mèr, & dont le maintien est utile à l'état.

Cette fureur des Catalans, qui ne les avait pas animés quand Charles VI était parmi eux, & qui les transporta quand ils furent sans secours, fut la derniére flamme de l'incendie, qui avait ravagé si long tems la plus belle partie de l'Europe, par le testament de Charles II. roi d'Espagne.

CHA-

CHAPITRE VINGT-TROISIE'ME.

Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1750.

J'OSE appeller encor cette longue guerre, une guerre civile. Le duc de Savoie y fut armé contre ses deux filles. Le prince de Vaudemont, qui avait pris le parti de l'archiduc Charles, avait été sur le point de faire prisonnier dans la Lombardie, son propre pére qui tenait pour Philippe V. L'Espagne avoit été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de Calvinistes Français avaient servi contre leur patrie. C'était enfin pour une succession entre parens, que la guerre générale avait

 com-

commencé : & l'on peut ajoûter, que la reine d'Angleterre excluait du trône son frére, que Louis XIV protégeait, & qu'elle fut obligée de le proscrire.

Les espérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le sont toûjours. Charles VI, deux fois reconnu dans Madrid, fut chassé d'Espagne. Louis XIV près de succomber, se releva par les brouilleries imprévuës de l'Angleterre. Le conseil d'Espagne, qui n'avait appellé le duc d'Anjou au trône que dans le dessein de ne jamais démembrer la monarchie, en vit beaucoup de parties séparées. La Lombardie, la Flandre, restérent à la maison d'Aûtriche : la maison de Prusse eut une petite partie de cette même Flandre ; & les Hollandais dominérent dans une autre ; une quatriéme partie demeura à la France. Ainsi l'héritage de la maison de Bourgogne resta partagé entre quatre puissances ; & celle qui semblait y avoir le plus de droit, n'y conserva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'empereur, lui resta pour un tems. Il jouit quelques années de Naples, ce grand fief de Rome, qu'on s'est arraché si souvent & si aisément. Le duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, & ne l'eut que pour soûtenir contre le pape, le droit singulier mais ancien,

ciën, d'être pape lui-même dans cette île; c'eſt à dire, d'être, au dogme près, ſouverain abſolu en matiére de religion.

La vanité de la politique parut encor plus après la paix d'Utrecht, que pendant la guerre. Il eſt indubitable, que le nouveau miniſtére de la reine Anne voulait préparèr en ſecret le rétabliſſement du fils de Jacques II ſur le trône. La reine Anne ellė-même commençait à écouter la voix de la nature, par celle de ſes miniſtres; & elle était dans le deſſein de laiſſer ſa ſucceſſion à ce frére, dont elle avait mis la tête à prix malgré elle. Sa mort prévint tous ces deſſeins. La maiſon de Hanovre, qu'elle regardait comme étrangére & qu'elle n'aimait pas, lui ſuccéda; ſes miniſtres furent perſécutés; & le parti du prétendant aiant tenté de ſoûtenir ſes droits en 1715, ce parti fut défait; la rebellion, qui, ſi la reine Anne eût vécu plus long-tems, eût été une révolution légitime, fut punie par le ſang qui coula ſur les échafauds.

L'intelligence & l'union de la France & de l'Eſpagne, qu'on avait tant redoutée & qui avait alarmé tant d'états, fut rompuë dès que Louis XIV eut les yeux fermés. Le duc d'Orléans régent de France, quoiqu' irréprochable ſur les ſoins de la conſervation de ſon pupile, ſe

 con-

conduisit comme s'il eût dû lui succéder. Il s'unit étroitement avec l'Angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la France ; & rompit ouvertement avec la branche de Bourbon qui régnait à Madrid : & Philippe V, qui avait renoncé à la couronne de France par la paix, excita ou plustôt préta son nom pour exciter des séditions en France, qui devaient lui donner la régence d'un païs, où il ne pouvait régner. Ainsi, aprés la mort de Louis XIV, toutes les vuës, toutes les negociations, toute la politique, changérent & dans sa famille & chez tous les princes.

Le régent de France, uni avec les Anglais, attaqua l'Espagne ; de sorte que la premiére guerre de Louis XV fut entreprise contre son oncle, que Louis XIV avait établi au prix de tant de sang.

Dans le tems de cette courte guerre, le ministére d'Espagne voulut tromper le duc de Savoie ; & le duc de Savoie voulut tromper l'Empereur : & il résulta de ce cahos d'intrigues, que les Espagnols dépouillérent l'empereur de la Sardaigne, & le duc de Savoie de la Sicile en 1718. Mais forcés par la France qui les battait sur terre, & par les Anglais qui les battaient sur mer, ils rendirent alors la Sicile à la maison d'Autriche, & la Sar-

daigne devint le partage des ducs de Savoie, qui la possédent encore, & qui prennent le titre de rois de Sardaigne.

Pour mieux sentir, par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde sont gouvernées; il faut remarquer que l'empire Ottoman, qui avait pu attaquer l'empire d'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale, pour faire la guerre à l'Empereur, contre des troupes aguerries commandées par le prince Eugéne, qui vainquit les Turcs dans deux journées mémorables, & qui les réduisit à demander une paix humiliante; & pour comble de ces contradictions, dont toutes les affaires sont remplies; ce même Empereur, vainqueur des Turcs, ne put avoir la Sicile, que par le secours des Anglais & du régent de France.

Mais, ce qui étonna le plus toutes les cours de l'Europe, ce fut de voir quelque-tems après en 1724 & 1725, Philippe V & Charles VI, autrefois si acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires sorties de leur route naturelle, au point que le ministére de Madrid gouverna une année entiére la cour de Vienne. Cette cour, qui n'avait jamais eû d'autre intention que de fermer à la maison Française d'Espagne

tout accès dans l'Italie, se laissa entraîner loin de ses propres sentimens, au point de recevoir un fils de Philippe V & d'Elisabeth de Parme sa seconde femme, dans cette même Italie, dont on voulait exclure tout Français & tout Espagnol. L'Empereur donna à ce fils puîné de son concurrent, l'investiture de Parme & de Plaisance & du grand duché de Toscane. Quoique la succession de ces états ne fût point ouverte, Dom Carlos y fut introduit avec six mille Espagnols ; & il n'en coûta à l'Espagne, que deux-cent mille pistoles données à Vienne.

Cette faute du conseil de l'Empereur ne fut pas au rang des fautes heureuses ; elle lui coûta plus chèr dans la suite. Tout était étrange dans cet accord ; c'était deux maisons ennemies, qui s'unissaient sans se fier l'une à l'autre ; c'était les Anglais, qui aiant tout fait pour détrôner Philippe V, & lui aiant arraché Minorque & Gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité ; c'était un Hollandais, Ripperda devenu duc & tout-puissant en Espagne, qui le signait, qui fut disgracié après l'avoir signé, & qui alla mourir ensuite dans le roiaume de Maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle.

Cependant en France, la régence du duc d'Orléans, que ses ennemis secrets &

le bouleversement général des finances devaient rendre la plus orageuse des régences, avait été la plus paisible & la plus fortunée. L'habitude, que les Français avaient prise, d'obéir sous Lous XIV, fit la sûreté du régent & la tranquilité publique. Une conspiration, dirigée de loin par le cardinal Alberoni & mal trâmée en France, fut découverte & dissipée aussitôt que formée. Le parlement, qui dans la régence de la reine Anne avait fait la guerre civile pour douze charges de maîtres des requêtes, & qui avait cassé les testamens de Louis XIII & de Louis XIV, avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorsqu'on eut augmenté la valeur numéraire des espéces trois fois au de-là du prix ordinaire. Sa marche à pied, de la grand'-chambre au Louvre, ne lui attira que les railleres du peuple. L'édit le plus injuste qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un roiaume d'avoir chez soi plus de cinq cent francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La disette entiére des espéces dans le public; tout un peuple en foule se passant, pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie nécessaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la France était inon-

dée ; plusieurs citoiens écrasés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au palais roial, ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin ce fameux systéme de Laws, qui semblait devoir ruiner la régence & l'état, soûtint en effet l'un & l'autre par des conséquences, que personne n'avait prévuës.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux magistrats, aux évêques & aux princes, détourna tous les esprits de toute attention au bien public & de toute vuë politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'était un jeu nouveau & prodigieux, ou tous les citoiens pariaient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. Il arriva par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus éxercés & les plus fins, qu'un systéme tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renâitre la compagnie des Indes, établie autrefois par le célébre Colbert, & ruinée par les guerres. Enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particuliéres détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce systémè éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguisent les courages. Aprés

Après que la confuſion des finances eut ceſſé avec la régence, celle des affaires politiques ceſſa auſſi, lorſque le cardinal de Fleury fut à la tête du miniſtére. S'il y a jamais eû quelqu'un d'heureux ſur la terre, c'était ſans doute le cardinal de Fleury. On le regarda comme un homme des plus aimables & de la ſociété la plus délicieuſe, juſqu'à l'âge de ſoixante & treize ans ; & lorſqu'à cet âge, où tant de vieillards ſe retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus ſages. Depuis 1726 juſqu'à 1742, tout lui proſpéra. Il conſerva juſqu'à près de quatre-vingt-dix ans, une tête ſaine, libre, & capable d'affaires.

Quand on ſonge, que de mille contemporains il y en a très-rarement un ſeul qui parvienne à cet âge, on eſt obligé d'avouer, que le cardinal de Fleury eut une deſtinée unique. Si ſa grandeur fut ſinguliére, en ce qu'aiant commencé ſi tard, elle dura ſi long-tems ſans aucun nuage, ſa modération & la douceur de ſes moeurs ne le furent pas moins. On ſait quelles étaient les richeſſes & la magnificence du cardinal d'Amboiſe, qui aſpirait à la tiare ; & la ſimplicité arrogante de Ximénès, qui levait des armées à ſes dépens, & qui, vétu en moine, di-

ſait

fait qu'avec son cordon il conduisait les grands d'Espagne. On connait le faste roial de Richelieu, les richesses prodigieuses accumulées par Mazarin. Il restait au cardinal de Fleury la distinction de la modestie. Il fut simple & œconome en tout, sans jamais se démentir. L'élévation manquait à son caractére. Ce défaut tenait à des vertus, qui sont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix : il prouva, que les esprits doux & concilians sont faits pour gouverner les autres.

Il laissa tranquilement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'état comme un corps puissant & robuste, qui se rétablit de lui-même.

Les affaires politiques rentrérent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'Europe, le premier ministre d'Angleterre, Robert Walpole, était d'un caractére aussi pacifique ; & ces deux hommes continuérent à maintenir presque toute l'Europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'Utretcht jusqu'en 1733 ; repos, qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagére de 1718. Ce fut un tems heureux pour toutes les nations, qui cultivant à l'envi le commerce & les arts, oubliérent toutes leurs calamités passées. En

En ces tems-là se formaient deux puissances, dont l'Europe n'avait point entendu parler avant ce siécle. La premiére était la Russie, que le Czar Pierre le grand avait tirée de la barbarie. Cette puissance ne consistait avant lui, que dans des déserts immenses, & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connaissances, tel que de tout tems ont été les Tartares. Il était si étranger à la France & si peu connu, que lorsqu'en 1668 Louis XIV avait reçu une ambassade Moscovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambassade des Siamois.

Cet empire nouveau commença à influer sur toutes les affaires, & à donner des loix au Nord, après avoir abattu la Suéde. La seconde puissance, établie à force d'art & sur des fondemens moins vastes, était la Prusse. Ses forces se preparaient & ne se déploiaient pas encore.

La maison d'Aûtriche était restée à-peu-près dans l'état où la paix d'Utrecht l'avait mise. L'Angleterre conservait sa puissance sur mèr, & la Hollande perdait insensiblement la sienne. Ce petit état, puissant par le peu d'industrie des autres nations, tombait en décadence, parce que ses voisins faisaient eux-mêmes le commerce, dont il avait été le maître.

maître. La Suéde languissait. Le Danemarck était florissant. L'Espagne & le Portugel subsistaient par l'Amérique. L'Italie, toûjours faible, était divisée en autant d'états qu'au commencement du siécle, si on excepte Mantouë, devenuë patrimoine aûtrichien.

La Savoie donna alors un grande spectacle au monde, & une grande leçon aux souverains. Le roi de Sardaigne, duc de Savoie, ce Victor-Amédée, tantôt allié, tantôt ennemi de la France & de l'Aûtriche, & dont l'incertitude avait passé pour politique, lassé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de soixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, & se repentit par un autre caprice, un an après. La société de sa maîtresse devenuë sa femme, la dévotion & le repos, ne pûrent satisfaire une ame occupée pendant cinquante ans des affaires de l'Europe. Il fit voir, quelle est la faiblesse humaine, & combien il est difficile de remplir son cœur sur le trône & hors du trône. Quatre souverains dans ce siécle renoncerent à la couronne ; Christine, Casimir, Philippe V, & Victor-Amedée. Philippe V ne reprit le gouvernement que malgré lui. Casimir n'y pensa jamais. Christine en fut tentée quelque-tems, par un dégoût qu'elle

qu'elle eut à Rome. Amédée seul voulut remonter par la force, sur le trône que son inquiétude lui avait fait quitter. La suite de cette tentative est connuë. Son fils, Charles-Emanuel, aurait acquis une gloire au dessus des couronnes, en remettant à son pére celle qu'il tenait de lui, si ce pére seul l'eût redemandée, & si la conjoncture des tems l'eût éxigé; mais c'était une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arréter celui qui avait été son souverain. Il mourut depuis en prison. Il est très faux, que la cour de France voulut envoier vingt-mille hommes, pour défendre le pére contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires de ce tems-là. Ni l'abdication de ce roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causérent le moindre mouvement chez les nations voisines.

Tout était paisible depuis la Russie jusqu'à l'Espagne, lorsque la mort d'Auguste second replongea l'Europe dans les dissensions & dans les malheurs, dont elle est si rarement éxemte.

Le roi Stanislas, beau-pére de Louis XIV, déja nommé roi de Pologne en 1704, fut élu roi en 1733, de la maniére la plus légitime & la plus solennelle. Mais l'em-

per-

pereur Charles VI fit procéder à une autre élection appuiée par ses armes & par celles de la Russie. Le fils du dernier roi de Pologne, électeur de Saxe, qui avait épousé une niéce de Charles VI, l'emporta sur son concurrent. Ainsi la maison d'Aûtriche, qui n'avait pas eû le pouvoir de se conserver l'Espagne & les Indes Occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu établir une compagnie de commerce à Ostende, eut le crédit d'ôter la couronne au beau-pére de Louis XV. La France vit renouveler ce qui était arrivé au prince Armand de Conti, qui solennellement élu, mais n'aiant ni argent ni troupes, & plus recommandé que soûtenu, perdit le roiaume où il avait été appellé.

Le roi Stanislas alla à Dantzig soûtenir son élection. Le grand nombre, qui l'avait choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce païs, où le peuple est esclave, où la noblesse vend ses suffrages, où il n'y a jamais dans le trésor public de quoi entretenir les armées, où les loix sont sans vigueur, où la liberté ne produit que des divisions ; ce païs, dis-je, se vantait en vain d'une noblesse belliqueuse, qui peut montèr à cheval au nombre de cent-mille-hommes. Dix-mille Russes firent d'abord disparaître tout ce qui était assemblé en faveur de Stanislas

la

La nation Polonaiſe, qui un ſiécle auparavant regardait les Ruſſes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux. L'empire de Ruſſie était devenu formidable, depuis que Pierre le grand l'avait formé. Dix-mille eſclaves Ruſſes diſciplinés diſperſérent toute la nobleſſe de Pologne; & le roi Staniſlas, renfermé dans la ville de Dantzig, y fut bientôt aſſiégé par une armée de trente-mille hommes.

L'empereur d'Allemagne, uni avec la Ruſſie, était ſûr du ſuccès. Il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la France eût envoié par mèr une nombreuſe armée: mais Angleterre n'aurait pas vu ces préparatifs immenſes, ſans ſe déclarer. Le cardinal de Fleury, qui ménageait l'Angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonnèr entiérement le roi Staniſlas, ni hazarder de grandes forces pour le ſecourir. Il fit partir une eſcadre avec quinze-cent hommes, commandée par un brigadier. Cet officier ne crut pas que ſa commiſſion fût ſérieuſe; il jugea, quand il fut près de Dantzig, qu'il ſacrifierait ſans fruit ſes ſoldats; & il alla relâchèr en Danemarck. Le comte de Plélo, ambaſſadeur de France auprès du roi de Danemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraiſſait humiliante. C'était un jeune homme, qui joignait à l'é-

tude

tude des belles lettres & de la philoſophie des ſentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il réſolut de ſecourir Dantzig contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des ſecretaires d'état, laquelle finiſſait par ces mots : " Je ſuis ſûr que je " n'en reviendrai pas ; je vous recom- " mande ma femme & mes enfans." Il arriva à la rade de Dantzig, débarqua & attaqua l'armée Ruſſe ; il y périt percé de coups, comme il l'avait prévû ; & ce qui ne fut pas tué de ſa troupe, fut priſonnier de guerre. Sa lettre arriva avec la nouvelle de ſa mort. Dantzig fut pris ; l'ambaſſadeur de France auprès de la Pologne, qui était dans cette place, fut priſonnier de guerre, malgré les priviléges de ſon caractére. Le roi Staniſlas n'échapa qu'à travers beaucoup de dangers & à la faveur de plus d'un déguiſement, après avoir vu ſa tête miſe à prix par le général des Moſcovites, dans un païs libre, dans ſa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élu ſuivant toutes les loix.

Le miniſtére de France eût entiérement perdu cette réputation néceſſaire au maintien de la grandeur, ſi elle n'eût tiré vangeance d'un tel outrage ; mais

cette vangeance n'était rien, si elle n'était pas utile.

L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on se portât sur les Moscovites ; & la politique voulait que la vangeance tombât sur l'empereur. On l'éxécuta efficacement en Allemagne & en Italie. La France s'unit avec l'Espagne & la Sardaigne. Ces trois puissances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'Aûtriche.

Les ducs de Savoie avaient depuis longtems accrû petit-à-petit leurs états, tantôt en vendant leur secours aux empereurs, tantôt en se declarant contre eux. Le roi Charles-Emanuel espérait le Milanais ; & il lui fut promis par les ministres de Versailles & de Madrid. Le roi d'Espagne Philippe V, ou plustôt la reine Elisabeth de Parme son éspouse, espérait pour ses enfans de plus grands établissemens que Parme & Plaisance. Le roi de France n'envisageait aucun avantage pour lui que sa propre gloire, l'abaissement de ses ennemis & le succès de ses alliés.

Personne ne prévoiait alors, que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre. On est presque toûjours mené par les événemens, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promtement

ment terminée, que celle qui unissait ces trois monarques.

L'Angleterre & la Hollande, accoûtumées depuis longtems à se déclarer pour l'Aûtriche contre la France, l'abandonnérent en cette occasion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération, que la cour da France avait acquise. L'idée de ses vuës pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encor ses ennemis naturels, lors même qu'elle faisait la guerre; & rien ne fit plus d'honneur au ministére, que d'être parvenu à faire comprendre à ces puissances, que la France pouvait faire la guerre à l'empereur, sans alarmer la liberté de l'Europe. Tous les potentats regardérent donc tranquilement ses succès rapides. Une armée de Français fut maîtresse de la campagne sur le Rhin, & les troupes de France, d'Espagne & de Savoie jointes ensemble, furent les maîtresses de l'Italie. Le maréchal de Villars finit sa glorieuse carriére à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris Milan. Le maréchal de Cogni, son successeur, gagna deux batailles; tandis que le duc de Montémar, général des Espagnols, remporta une victoire dans le roiaume de Naples, à Bitonto, dont il eut le surnom. C'est une récompense que la cour d'Espagne donne souvent, à l'exemple

des

des anciens Romains. Dom Carlos, qui avait été reconnu prince héréditaire de Toſcane, fut bientôt roi de Naples & de Sicile. Ainſi l'empereur Charles VI perdit preſque toute l'Italie, pour avoir donné un roi à la Pologne : & un fils du roi d'Eſpagne eut en deux campagnes, ces deux Siciles, priſes & repriſes tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la maiſon d'Aûtriche pendant plus de deux ſiécles.

Cette guerre d'Italie eſt la ſeule, qui ſe ſoit terminée avec un ſuccès ſolide pour les Français depuis Charlemagne. La raiſon en eſt, qu'ils avaient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puiſſant prince de ces contreés ; qu'ils étaient ſecondés des meilleures troupes d'Eſpagne; & que les armeés furent toûjours dans l'abondance.

L'empereur fut alors trop heureux, de recevoir des conditions de paix que lui offrait la France victorieuſe. Le cardinal de Fleury miniſtre de France, qui avait eû la ſageſſe d'empécher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut auſſi celle de la terminèr heureuſement ſans leur intervention.

Par cette paix, Dom Carlos fut reconnu roi de Naples & de Sicile. L'Europe était déja accoûtumée à voir donnèr &

changer

changer des états. On assigna à François duc de Lorraine, désigné gendre de l'empereur, l'héritage des Médicis qu'on avait auparavant accordé à Dom Carlos; & le dernier grand-duc de Toscane, près de sa fin, demandait, *Si on ne lui donnerait pas un troisiéme héritier, & quel enfant l'empire & la France voulaient lui faire.* Ce n'est pas, que le grand-duché de Toscane se regardât comme un fiéf de l'empire; mais l'empereur le regardait comme tel, aussi bien que Parme & Plaisance, révendiqué toûjours par le saint-siége, & dont le dernier duc de Parme avait fait hommage au pape: tant les droits changent selon les tems. Par cette paix, ces duchez de Parme & Plaisance, que les droits du sang donnaient à Dom Carlos fils de Philippe V & d'une princesse de Parme, furent cédés à l'empereur Charles VI en propriété.

Le roi de Sardaigne duc de Savoie, qui avait compté sur le Milanais auquel sa maison toûjours aggrandie par dégrés avait depuis longtems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le Novarois, le Tortonois, les fiefs des Langhes. Il tirait ses droits sur le Milanais, d'une fille de Philippe deux roi d'Espagne, dont il descendait. La France avait aussi ses anciennes prétentions, par

Louis XII, héritier naturel de ce duché. Philippe V avait les siennes, par les inféodations rénouvelées à quatre rois d'Espagne ses prédécesseurs. Mais toutes ces prétentions cédérent à la convenance & au bien public. L'empereur garda le Milanais, malgré la loi générale des fiéfs de l'empire, qui veut que l'empereur seigneur souverain en donne toûjours l'investiture ; sans quoi les empereurs pourraient engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne. Mais cette loi souffre tant d'exceptions ; il y a tant d'éxemples pour & contre, qu'il faut avouer qu'en matiére d'état l'interêt présent est la premiére des loix.

Par ce traité, le roi Stanislas renonçait au roiaume qu'il avait eû deux fois, & qu'on n'avait pu lui conserver ; il gardait le titre de roi. Il lui fallait une autre dédommagement, & ce dédommagement fût pour la France encor plus que pour lui. Le cardinal de Fleury se contenta d'abord du Barrois, que le duc de Lorraine devait donner au roi Stanislas, avec la réversion à la couronne de France ; & la Lorraine ne devait être cédée, que lorsque son duc serait en pleine possession de la Toscane. C'était faire dépendre cette cession de la Lorraine de beaucoup de hazards. C'était peu profiter des plus grands suc-

cès, & des conjonctures les plus favorables. On encouragea le cardinal de Fleury à se servir de ses avantages ; il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barrois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de quatre-millions-cinq-cent-mille livres, faite au duc François jusqu'à ce que la Toscane lui fût échuë.

Ainsi la Lorraine fut réunie à la couronne irrévocablement ; réunion tant de fois inutilement tentée. Par la un roi Polonais fut transplanté en Lorraine ; & cette province eut pour la derniére fois un souverain résident chez elle, & il la rendit heureuse. La maison régnante des princes Lorrains devint souveraine de la Toscane. Le second fils du roi d'Espagne fut transféré à Naples. On aurait pu renouveler la médaille de Trajan, *regna assignata, les trônes donnés.*

La maison de France, à la fin de cette courte guerre, se trouva élevée à un point de grandeur qu'on n'eût pas osé prévoir, dans le tems des plus brillantes prospérités de Louis XIV. Presque tout l'héritage de la maison de Charles-quint, l'Espagne, les deux Siciles, le Mexique, le Pérou, étaient dans ses mains : & enfin la maison d'Aûtriche finit dans la personne de Charles VI en 1740. Ce qui restait de

ses

ſes dépouilles fut près d'être enlevé à ſa fille, & partagée entré pluſieurs puiſſances. La France fit elire un empereur, avec la même facilité que les empereurs avaient auparavant fait élire des électeurs de Cologne & des évêques de Liége. La fameuſe pragmatique ſanction du dernièr empereur aûtrichien, qui aſſûrait à ſa fille la poſſeſſion indiviſible de tous ſes états, pragmatique garantie par l'empire, par l'Angleterre, par la Hollande, par la France elle-même, ne fut d'abord ſoûtenuë de perſonne. L'électeur de Baviére, fils de celui qui avait été mis au ban de l'empire, fut couronné ſans obſtacle duc d'Aûtriche à Lintz, roi deBohéme à Prague, empereur à Francfort, par les armes de Louis XV. On alla juſqu'aux portes de Vienne. La fille de tant d'empereurs ſe vit une année entiére ſans ſecours, & ſans autre eſpérance que dans ſon courage. A peine avait-elle fermé les yeux à ſon pére, qu'elle avait perdu la Siléſie par l'irruption d'un jeune roi de Pruſſe, dont la poſtérité parlera long-tems. Il profita le premier de la conjoncture, & fit ſervir à ſa grandeur une armée diſciplinée comme celles des anciens Romains, que ſon pére ſemblait n'avoir formée que pour la parade & la montre. La France, la Pruſſe, la Saxe, la Baviére, attaquaient les

reſtes de la maiſon d'Aûtriche. Ses alliés demeuraient dans le ſilence : le partage de ſes états paraiſſait aſſuré. Mais on vit bientôt, combien il eſt difficile à un faible prince tel qu'était l'électeur de Baviére, empereur ſans pouvoir ſous le nom de Charles VII, général preſque ſans troupes nationales, de conquérir des états par les mains d'autrui. Jamais de ſi grands avantages ne furent plus rapidement ſuivis de tant de déſaſtres. Tout ce qui devait faire ſa grandeur, fit ſa ruine ; & ce qui devait accabler la reine de Hongrie, ſervit à l'élever. La maiſon d'Aûtriche renâquit de ſes cendres. La reine de Hongrie trouva un puiſſant allié dans George II. roi d'Angleterre ; elle eut enſuite pour elle le roi de Sardaigne, la Hollande, & enfin juſqu'à l'empire de Ruſſie, qui envoia la derniére année de la guerre, environ trente-cinq-mille hommes à ſon ſecours. Elle fit des paix particuliéres avec la Pruſſe & la Saxe. Mais ſurtout ſon courage d'eſprit la ſecourut autant que ſes alliés. La Hongrie, qui n'avait été pour ſes péres qu'un éternel objet de guerres civiles, de réſiſtances & de punitions, devint pour elle un roiaume uni, affectionné, peuplé de ſes défenſeurs. On combattit dans le cœur de l'Allemagne, en Italie, en Flandre, & ſur

les

les frontiéres même de la France, & sur les mèrs de l'Inde & de l'Amérique, à peu-près comme dans la guerre de 1701. Le cardinal de Fleury, trop âgé pour soûtenir un si pesant fardeau, prodigua á regret les trésors de la France dans cette guerre entreprise malgré lui, & mourut aprés n'avoir vû que des malheurs causés par des fautes. Il n'avait Jamais cru avoir besoin d'une marine. Ce qui restait à la France de forces maritimes, fut absolument détruit par les Anglais ; & les provinces de France furent exposées. L'empereur, que la France avait fait, fut chassé trois fois de ses propres états. Il mourut l'un des plus malheureux princes de la terre, pour avoir été élevé au faîte des grandeurs humaines. La reine de Hongrie goûta le plaisir & la gloire de faire élire empereur son époux, & de recommencer une nouvelle maison impériale.

Louis XV, après avoir vu mourir en 1743 le cardinal de Fleury, & après l'avoir pleuré, gouverna par lui-même, & répara les désastres qu'avaient produit les dernières années du gouvernement de son ministre. Il fut heureux partout, excepté en Italie, parce qu'il avait contre lui le roi de Sardaigne, que le cardinal de Fleury avait aliéné.

Une

Une chose remarquable dans cette guerre, c'eſt que jamais on ne vit tant de ſouverains à la tête de leurs armées. François de Lorraine, grand-duc de Toſcane, depuis empereur, fut pluſieurs fois à la tête des troupes Aûtrichiennes. Dom Carlos roi de Naples, fils de Philippe V, commandait ſon armée à Vélétri. Le roi d'Angleterre George II gagna une bataille vers le Mein.

Le roi de Sardaigne fut partout où étaient ſes troupes, & toûjours avec ſuccès. Le roi de Pruſſe remporta cinq victoires. Louis XV rendit la gloire & la ſupériorité à ſa nation à la bataille de Fontenoi, & les conſerva à celle de Laufeld. Enfin, après avoir ſubjugué en perſonne toute la Flandre, & pris Maſtricht par les mains du maréchal de Saxe ; après avoir chaſſé les ennemis de Provence, par celles du maréchal de Belle-île ; après avoir ſauvé Génes, par le maréchal de Richelieu ; aiant affermi le roi de Naples ſur ſon trône, il fit une paix auſſi glorieuſe que ſes campagnes, montrant dans le traité d'Aix-la-Chapelle une modération inouie qu'on n'avait pas attenduë, ne voulant rien pour lui de ce qu'avaient conquis ſes armes. Il eut la gloire de protéger tous ſes alliés, de remettre les Génois dans tous leurs droits, de faire rendre au

duc de Modéne ses états, d'établir l'infant Dom Philippe dans Parme & Plaisance, l'héritage de sa mére. C'était en effet acquérir beaucoup, que d'être ainsi le protecteur de tous ses alliés. La reputation, chez les rois puissans, vaut des conquêtes. Après cette heureuse paix, la France se rétablit comme après la paix d'Utrecht, & fut encor plus florissante.

Alors l'Europe chrétienne se trouva partagée entre deux grands partis, qui se ménageaient l'un l'autre, & qui soûtenaient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devrait assûrèr une éternelle paix. Les états de l'impératrice reine de Hongrie, & une partie de l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, composaient une de ces grandes factions. La France, l'Espagne, les deux Siciles, la Prusse, la Suéde, formérent l'autre. Toutes les puissances restérent armées; & on espéra un repos durable, par la crainte même que les deux moitiés de l'Europe semblaient inspirer l'une à l'autre.

Louis XIV avait le premier entretenu ces nombreuses armées qui forcérent les autres princes à faire les mêmes efforts; desorte qu'après la paix d'Aix-la Chapelle, les puissances chrétiennes de l'Eu-

l'Europe ont eû environ un million d'hommes ſous les armes ; & on s'eſt flatté que de long-tems il n'y aurait aucun aggreſſeur, parce que tous les états étaient armés pour ſe défendre.

Fin du premier Tome.



